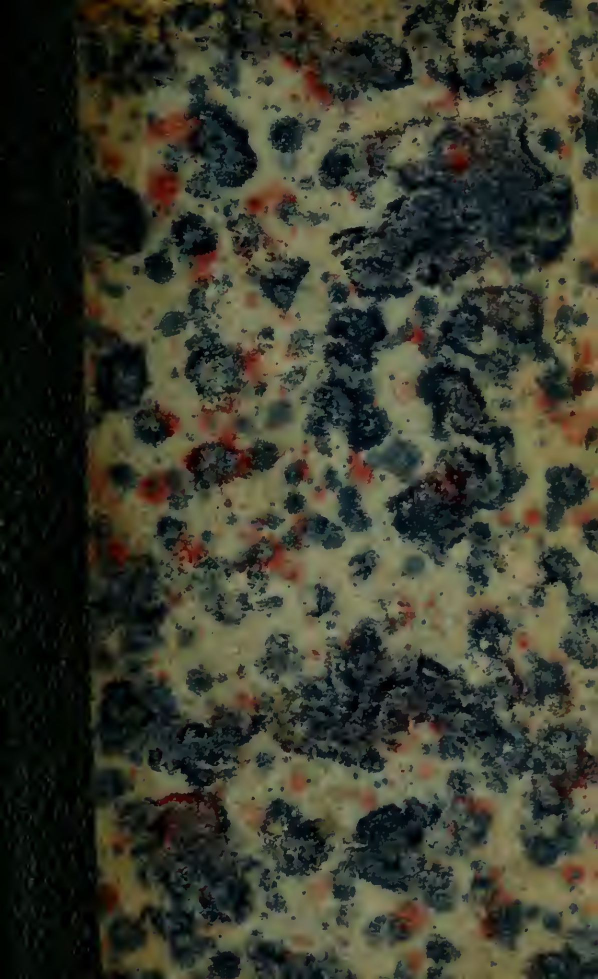
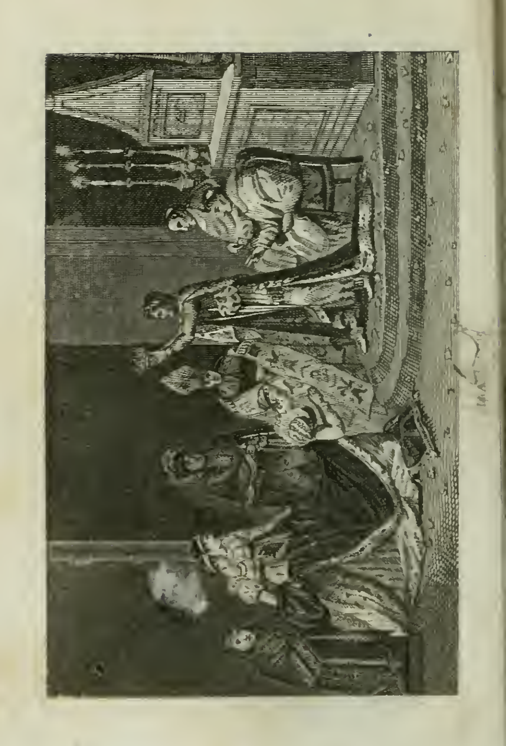


HISTOIRE

DE NAPOLÉON.

TOME V.

PARIS, IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE,
RUE DU FAUB. MONTMARTRE, N. 11



HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLÉON.



PARIS,

JULES LEFEBVRE ET COMPAGNIE, ÉDITEURS
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 18.

HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLÉON

ET DE

LA GRANDE ARMÉE.

PAR M. HORACE RAISSON.

TROISIÈME ÉDITION.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien long-temps:
L'humble toit dans cinquante an
Ne connaîtra pas d'autre histoire

BÉRANGER.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,

JULES LEFEBVRE ET COMPAGNIE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 18.

1830.

HISTOIRE

DE NAPOLÉON

ET DE

LA GRANDE ARMÉE.

CHAPITRE PREMIER.

Sommaire : Napoléon à Bayonne. — Sa lettre à Ferdinand. — Arrivée de la famille royale espagnole à Bayonne. — Cession du trône d'Espagne en faveur de Joseph. — État des esprits dans la Péninsule.

Avril. — Août 1808.

La nouvelle des événemens d'Aranjuès avait dû nécessairement modifier les vues de Napoléon sur l'Espagne; c'est d'alors sans doute que date la fatale réso-

lution de s'emparer de ce royaume. Une telle usurpation était plus d'accord avec la politique qu'avec la justice. Sur quel homme, en effet, l'empereur pouvait-il compter dans la maison royale? Rétablir l'autorité du père, c'était relever Godoy et irriter la nation. Reconnaître le fils, c'était donner un ami secret à l'Angleterre. Cependant l'Empereur n'avait pas encore de plan déterminé, et il partit pour les frontières du midi sans s'être arrêté à aucun parti.

Napoléon arriva à Bayonne dans la nuit du 14 au 15 avril. De là il écrivit à Ferdinand la lettre suivante, dans laquelle on remarquera qu'il évite avec soin de laisser percer ses intentions, et qui, par un mélange de sévérité et de bienveillance, n'était propre qu'à redoubler l'incertitude du jeune prince.

« Mon frère, j'ai reçu la lettre de V. A. R.; elle doit avoir acquis la preuve, dans les papiers qu'elle a eus du roi son père, de l'intérêt que je lui ai toujours

porté. Elle me permettra, dans la circonstance actuelle, de lui parler avec franchise et loyauté. En arrivant à Madrid, j'espérais porter mon illustre ami à quelques réformes nécessaires dans ses états, et à donner quelques satisfactions à l'opinion publique. Le renvoi du prince de la Paix me paraissait nécessaire pour son bonheur et celui de ses sujets. Les affaires du Nord ont retardé mon voyage. Les événemens d'Aranjuès ont eu lieu. Je ne suis point juge de ce qui s'est passé et de la conduite du prince de la Paix; mais ce que je sais bien, c'est qu'il est dangereúx pour les rois d'accoutumer les peuples à répandre du sang et à se faire justice eux-mêmes. Je prie Dieu que V. A. R. n'en fasse pas elle-même un jour l'expérience. Il n'est pas de l'intérêt de l'Espagne de faire du mal à un prince qui a épousé une princesse du sang royal et qui a long-temps régi le royaume. Il n'a plus d'amis; V. A. R. n'en aura plus, si jamais elle est malheureuse. Les peuples se vengent volontiers des hommages qu'ils

nous rendent. Comment, d'ailleurs, pourrait-on faire le procès au prince de la Paix sans le faire à la reine et au roi votre père? Ce procès alimentera les haines et les passions factieuses. Le résultat sera funeste pour votre couronne; V. A. R. n'y a des droits que ceux que lui a transmis sa mère. Si le procès la déshonore, V. A. R. déchire par là ses droits. Qu'elle ferme l'oreille à des conseils faibles et perfides; elle n'a pas le droit de juger le prince de la Paix. Ses crimes, si on lui en reproche, se perdent dans les droits du trône. J'ai souvent manifesté le désir que le prince de la Paix fût éloigné des affaires. L'amitié du roi Charles m'a porté souvent à me taire, et à détourner les yeux des faiblesses de son attachement. Misérables hommes que nous sommes! faiblesse et erreur, c'est notre devise. Mais tout cela peut se concilier : que le prince de la Paix soit exilé de l'Espagne, et je lui offre un refuge en France. Quant à l'abdication de Charles IV, elle a eu lieu dans un moment où nos armées couvraient

les Espagnes, et aux yeux de l'Europe et de la postérité, je paraitrais n'avoir envoyé tant de troupes en Espagne que pour précipiter du trône mon ami et mon allié. Comme souverain voisin, il m'est permis de vouloir connaître, avant de reconnaître cette abdication. Je le dis à V. A. R..., aux Espagnols, au monde entier, si l'abdication du roi Charles est de pur mouvement, s'il n'a pas été forcé par l'insurrection et l'émeute d'Aranjuès, je ne fais aucune difficulté de l'admettre, et reconnais V. A. R. comme roi d'Espagne: je desire donc causer avec elle sur cet objet. La circonspection que je porte depuis un mois dans cette affaire doit lui être un sur garant de l'appui qu'elle trouvera en moi, si, à son tour, des factions, de quelque nature qu'elles fussent venaient à l'inquiéter sur son trône. Quand le roi Charles me fit part de l'événement du mois d'octobre dernier, j'en fus douloureusement affecté, et je pense avoir contribué, par les insinuations que j'ai faites, à la bonne issue de l'affaire de l'Escurial.

V. A. R. avait bien des torts, je n'en veux pour preuve que la lettre qu'elle m'a écrite et que j'ai constamment voulu ignorer. Roi à son tour, elle saura combien les droits du trône sont sacrés. Toute démarche près d'un souverain étranger de la part d'un prince héréditaire est criminelle. Le mariage d'une princesse française avec V. A. R., je le tiens conforme aux intérêts de mon peuple, et surtout comme une circonstance qui m'attacherait, par de nouveaux liens, à une maison dont je n'ai eu qu'à me louer depuis que je suis monté sur le trône. V. A. R. doit se méfier des écarts, des émotions populaires. On pourra commettre quelques meurtres sur mes soldats isolés; mais la ruine de l'Espagne en serait le résultat. J'ai vu déjà avec peine qu'à Madrid on ait répandu des lettres du capitaine-général de la Catalogne, et fait tout ce qui pouvait donner du mouvement aux têtes. V. A. R. connaît ma pensée tout entière; elle voit que je flotte entre diverses idées qui ont besoin d'être fixées; elle peut être

certaine que, dans tous les cas, je me comporterai avec elle comme envers le roi son père; qu'elle croie à mon désir de tout concilier, et de trouver des occasions de lui donner des preuves de mon affection et de ma parfaite estime.

» Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon frère, en sa sainte garde.

» NAPOLÉON. »

A Bayonne, le 16 avril 1808.

Ferdinand était déjà à Vittoria lorsqu'il reçut cette lettre. Murat, suivant les instructions qu'il avait reçues, avait répandu le bruit de la prochaine arrivée de Napoléon en Espagne, et toute la cour s'était mise en mouvement pour aller à sa rencontre. Toutefois le départ du jeune roi ne s'était pas effectué sans une vive opposition; les gens prévoyans auguraient mal de ce voyage. Ferdinand publia une proclamation pour rassurer ses sujets; mais l'inquiétude redoubla lorsqu'on vit le prince de la Paix prendre en même temps la route

de Bayonne. C'est à l'intervention puissante de Napoléon que le prisonnier avait dû sa délivrance ; et cette complaisance acheva de perdre l'Empereur aux yeux des Espagnols.

Soit pressentiment, soit crainte de déplaire à son peuple, Ferdinand s'arrêta quelque temps à Vittoria. Les insinuations de Savary, qui lui avait été dépêché, le déterminèrent enfin à continuer sa route vers la frontière. Il y eut une espèce d'émeute au moment de son départ. Les habitans de Vittoria se jetèrent au-devant de lui, coupèrent les traits de sa voiture et le conjurèrent de ne pas s'éloigner. Mais le jeune prince était environné de courtisans qui avaient intérêt à ménager l'Empereur, et qui se voyaient perdus si le vieux roi reprenait son autorité. Leurs conseils l'emportèrent sur les vœux d'une immense population. Ferdinand assura à son peuple que « l'amitié la plus tendre existait entre lui et l'Empereur, et que, dans quatre ou cinq jours, on remercierait Dieu de cette courte absence qui devait

avoir de si heureux résultats pour l'Espagne. » Il poursuivit son voyage, et, le 19 avril, il était à Irun, à quelques pas de la France. De là, il écrivit à l'Empereur :

« Monsieur mon frère, je viens d'arriver à Irun, et je me propose d'en partir demain matin à huit heures pour avoir l'avantage de faire la connaissance de V. M. impériale et royale en la maison de Marrac, ce que j'ambitionne depuis long-temps, si toutefois elle veut bien le permettre. »

Il parait résulter de cette lettre que Ferdinand n'était pas invité à venir à Bayonne, mais qu'il y venait de son propre mouvement. Aussi assure-t-on que Napoléon, ne pouvant en croire le rapport de son aide-de-camp, s'écria : Comment ! il vient ? Non, cela n'est pas possible ! » Exclamation qui semblerait exclure de sa part toute préméditation.

Le prince des Asturies entra le 20 à Bayonne, et dès le lendemain ses ministres et ceux de l'Empereur entamèrent la

discussion des affaires : il fut question de lui donner la couronne d'Etrurie en faveur d'une renonciation pleine et entière à tous ses droits sur celle d'Espagne ; mais on ne termina rien, attendu que la présence du roi Charles était indispensable au dénouement de ce singulier drame.

Sur ces entrefaites on saisit une lettre du prince à son frère Antonio, dans laquelle on remarquait les passages suivans, qui firent tout d'un coup évanouir le peu de bienveillance que conservait encore l'Empereur pour Ferdinand :

«.... Cher ami, j'ai reçu ta lettre du 24 et j'ai lu les copies des deux autres qu'elle renferme, celle de Murat et ta réponse ; j'en suis satisfait, je n'ai jamais douté de ta prudence ni de ton amitié pour moi.

» L'impératrice (Joséphine) est arrivée ici hier au soir à sept heures, il n'y eut que quelques petits enfans qui crièrent *vive l'impératrice !* encore ces cris étaient-ils bien froids ; elle passa sans s'ar-

rêter, et fut de suite à Marrac, où j'irai lui rendre visite aujourd'hui.

» Cevallos a eu hier un entretien fort vif avec l'Empereur, qui l'a appelé traître, parce qu'ayant été ministre de mon père il s'est attaché à moi... Je n'avais pas bien connu jusqu'à ce jour, Cevallos : je je vois que c'est un homme de bien, qui règle ses sentimens sur les véritables intétérêts de son pays, et qu'il est d'un caractère ferme et vigoureux, tel qu'il en faut dans de semblables circonstances.

» Je t'avertis que Marie-Louise (reine d'Etrurie) a écrit à l'Empereur qu'elle fut témoin de l'abdication de mon père, et qu'elle assure que cette abdication ne fut pas volontaire.

» Gouverne bien, et prends des précautions pour que ces *maudits français* n'en agissent pas mal avec toi, etc. »

Le 30 avril, arrivèrent enfin, d'un côté, le roi Charles et son épouse, de l'autre, l'indigne favori, première cause de leurs malheurs. Les carrosses de la cour

offrirent le singulier spectacle de lourdes machines fabriquées sur le modèle de celles qui, du temps de Louis XIV, avaient servi à l'entrée de Philippe V dans Madrid. On aurait droit de s'étonner qu'une nation si voisine ait fait si peu de progrès dans tout ce qui tient aux arts et aux sciences, si l'on ne savait combien le despotisme monacal, véritable pouvoir souverain en Espagne, est funeste aux lumières. Un autre spectacle non moins étrange et beaucoup plus digne d'attention, fut celui qu'offrit l'entrevue des deux prétendans à la même couronne. Charles reprocha à Ferdinand d'avoir outragé ses cheveux blancs: Ferdinand, qui se berçait encore de l'espoir de se voir confirmé dans la possession du trône, cherchait vainement à concilier ce qu'il devait à sa dignité avec ce qu'il devait à son père. Muets et incertains, les courtisans attendaient *in petto* qu'il plût à Napoléon d'imprimer une direction à leur dévouement en faisant un roi.

Charles et son épouse avaient été invi-

tés à diner chez l'Empereur. Pendant le repas la conversation roula sur la différence des étiquettes des cours et des habitudes. Charles rendit compte, avec une singulière bonhomie, du genre de vie qu'il avait mené sur le trône. « Tous les jours, dit-il, quelque temps qu'il fît, je partais après mon déjeuner, et après avoir entendu la messe, je chassais jusqu'à une heure et j'y revenais immédiatement après mon dîner, jusqu'à la chute du jour. Le soir, Manuel avait le soin de me dire que les affaires allaient bien ou mal, et j'allais me coucher pour recommencer le lendemain, à moins que quelque importante cérémonie ne me contraignît à rester. » Certes, un roi si pacifique méritait un autre fils que Ferdinand et un autre voisin que Napoléon!

Tandis qu'on intriguait à Bayonne, les Espagnols coururent aux armes en faveur des rois qui les avaient abandonnés. La lettre suivante, du général en chef de l'armée française, fait connaître les préludes de cette guerre, qui fournit un nouvel exemple de tout ce qu'une nation

peut puiser de forces dans l'amour de la patrie. Elle est adressée à don Antonio, président de la junte de régence :

« Monsieur mon cousin,

» Je viens d'être informé qu'il y avait eu des troubles à Burgos et à Tolède. La populace, excitée par nos communs ennemis et par des intrigans qui ne veulent que le pillage, s'est livrée à des excès coupables : l'intendant général de Burgos, qui est espagnol, a failli être la victime de son zèle. Il a dû la vie à un officier français qui l'a arraché tout couvert de sang des mains de ces furieux. Son crime était de remplir son devoir avec honneur et fidélité. Pour dissiper ces attroupemens, le général Merle a été obligé de faire tirer quelques coups de fusil. Ce moyen a rétabli l'ordre, contenu la populace, et a préservé du pillage les maisons des habitans.

A Tolède le désordre continue. Plusieurs maisons ont été incendiées, et, pour la seconde fois, les troupes espagnoles sont

restées spectatrices tranquilles de ces épouvantables scènes. L'annonce d'une gazette extraordinaire pour dix deures du soir a causé un attroupement nombreux dans cette capitale. Les sages habitans de Madrid ont vigoureusement blâmé l'annonce et l'heure indue qui était choisie. Si l'on ne connaissait pas aussi bien la pureté des intentions de tous les membres de la junte d'état, on serait autorisé à penser que son projet était de livrer cette ville au pillage.

» Je le déclare à votre altesse royale, l'Espagne ne peut rester plus long-temps dans cet état d'anarchie. L'armée que je commande ne peut, sans se déshonnorer, laisser subsister de pareils désordres. Je dois sûreté et protection à tous les bons Espagnols, principalement à la ville de Madrid, qui a acquis des droits éternels à notre reconnaissance pour le bon accueil qu'elle nous a fait à notre entrée dans ses murs. Il est temps que vous mettiez un terme aux inquiétudes et aux alarmes des riches habitans, des négoçians et des particuliers de toute classe. Je dois enfin vous

déclarer, pour la dernière fois, que je ne puis permettre aucun rassemblement; je ne verrai que des séditieux et des ennemis de la France et de l'Espagne dans ceux qui formeraient ces rassemblemens, ou qui sèmeraient des nouvelles fausses et alarmantes. Faites connaître, je vous prie, ma ferme résolution à la capitale et à toute l'Espagne, *et si vous n'êtes pas assez fort pour maintenir la traquillité publique, je m'en chargerai moi-même.*

» Je me flatte que votre altesse royale, le gouvernement et toute la nation espagnole approuveront tout ce que je viens de vous proposer, et qu'ils n'y verront qu'une nouvelle preuve de mon estime et du désir sincère que j'ai de contribuer au bonheur de ce royaume; que les agens de l'Angleterre, que nos communs ennenemis perdent l'espérance d'armer l'une contre l'autre deux nations amies et essentiellement unies par des intérêts réciproques. Les bons Espagnols ont dû voir que je ne m'alarme pas facilement, je garderai constamment la même

attitude; ils ont dû surtout s'apercevoir que mon armée, loin de se laisser entraîner par de perfides insinuations, n'a jamais confondu la partie saine de la nation avec de misérables et vils intrigans.

» Sur ce, je prie Dieu, monsieur mon cousin, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. » JOACHIM.

» Madrid, 28 avril 1808. »

Les plaintes de Murat n'étaient que trop fondées; l'agitation était extrême dans Madrid. Le 2 mai les rassemblemens dans les murs de cette capitale prirent un tel caractère de gravité que le grand duc se vit dans la nécessité de faire prendre les armes à la garnison. Ces démonstrations ne firent qu'irriter l'audace du peuple : les outrages envers les soldats français furent portés à un tel degré, qu'ils auraient spontanément fait feu sur les ennemis s'ils n'en avaient pas reçu l'ordre. les mutins ne se dispersèrent que pour aller chercher des instrumens propres à servir leurs fureurs. Réfugiés dans les maisons, ils firent

un feu continuel et meurtrier sur les Français. La nuit n'interrompit point le carnage, qui ne cessa que le 3 au point du jour, les Espagnols ayant épuisé toutes leurs munitions. Une centaine de ces malheureux, pris les armes à la main, furent immédiatement fusillés.

La reine d'Etrurie, l'infant, son fils et don Antonio se décidèrent à partir pour Bayonne, de sorte que toute la famille royale d'Espagne se trouva sous la main de Napoléon.

Dès que l'Empereur eut appris ces tristes nouvelles, il s'empressa d'aller les communiquer au roi Charles, qui en fut très douloureusement affecté : « Lisez, dit-il à son fils, en lui présentant le rapport d'un air irrité; voilà le résultat horrible des infâmes conseils qui vous ont été donnés par de perfides amis, et auxquels vous avez cédé avec un empressement coupable, en oubliant le respect que vous devez à votre père, à votre roi. Vous avez excité la révolte; mais s'il est facile d'allumer un incendie populaire, il faut un autre hom-

me que vous pour l'éteindre. » — « Mon père, répondit Ferdinand, je n'ai jamais conspiré contre V. M. Si je suis roi, c'est par vous que je l'ai été; mais si votre bonheur et celui de la nation dépendent de mon abdication, je suis prêt à remplir vos désirs. » — « Allez donc ! » s'écria son père.

Le jour même, 6 mai, Ferdinand signa l'acte de son abdication, conçu en ces termes :

« Sire,

» Mon vénérable père et seigneur, pour donner à V. M. une preuve de mon amour, de mon obéissance et de ma soumission, et pour céder à ses désirs répétés, je renonce à ma couronne en faveur de V. M., désirant qu'elle en jouisse de longues années, et que par cette fin les choses restent dans le même état où elles se trouvaient avant l'abdication de la couronne faite par V. M. en ma faveur, le 19 mars dernier. Quant aux sujets qui m'ont suivi, il n'y a aucune difficulté, ni

de mon côté ni du leur, de reconnaître V. M. comme leur roi et leur seigneur naturel, ne doutant pas que V. M. ne garantisse leurs personnes, leurs propriétés, et la liberté de rentrer au sein de leur famille. J'espère que V. M. accordera une protection égale à tous ceux qui m'ont reconnu pour roi, en conséquence de son abdication du 19 mars. Je demande à Dieu de conserver à V. M. des jours longs et heureux.

» Je mets aux pieds de V. M.

» Le plus humble de ses fils,

» Ferdinand.

» Fait à Bayonne, le 6 mai 1808. »

» En vertu de la renonciation que je fais à mon père bien-aimé, les pouvoirs que j'avais accordés avant mon départ de Madrid à la junte (conseil de gouvernement), à l'effet de diriger les affaires importantes et urgentes qui pouvaient se présenter pendant mon absence, lui sont retirés; la junte se le tiendra pour

dit, et cessera l'exercice de ses fonctions. »

Napoléon, premier moteur de la scène que nous venons de raconter, parut n'y prendre aucune part. Qui eût pu prévoir alors qu'un jour il se verrait réduit au rôle de ce Ferdinand, auquel il arrachait un trône!

Le roi Charles, rentré dans tous ses droits, par la renonciation de Ferdinand, s'empressa de faire la rétrocession à l'empereur des Français, par un acte en date du 8 mars 1808; et Napoléon crut n'avoir plus d'obstacles à vaincre pour placer Joseph sur le trône d'Espagne.

Napoléon voulut montrer sans délai à son frère ses nouveaux sujets. Il improvisa pour le soir même une audience de présentation. Les députations des grands d'Espagne, du conseil de Castille, de l'inquisition, des Indes, des finances et de l'armée, furent invitées à se rendre sur-le-champ au château de Marrac, pour complimenter le nouveau roi. Elles eu-

rent à peine le temps de régler entre elles le choix de l'orateur qui devait parler en leur nom. Ce fut M. d'Azanza qui prononça le discours. Le duc de l'Infantado en avait préparé un qui ne contenait pas la reconnaissance formelle de Joseph ; mais après une discussion orageuse, ce discours fut écarté. On compte qu'à ce sujet l'Empereur dit au duc de l'Infantado : « Vous êtes gentilhomme, monsieur, conduisez-vous en gentilhomme, et au lieu de batailler sur les termes d'un serment que votre intention est de violer au premier moment, allez vous mettre à la tête de votre parti en Espagne, battez-vous franchement et loyalement. Je vais vous faire délivrer un passe-port, et je vous donne ma parole d'honneur que les avant-postes de mon armée vous laisseront passer librement et sans vous inquiéter : voilà ce qui convient à un homme d'honneur. » Le duc se confondit en excuses et en protestations de fidélité.

Une junte fut formée à Bayonne. Ses délibérations se succédèrent rapidement.

L'acte constitutionnel fut voté et signé à l'unanimité. Joseph se choisit un ministère parmi ses nouveaux sujets, et partit le 10 juillet pour se rendre à Madrid. Mais déjà toute l'Espagne était en feu ; le nouveau souverain ne traversa que des provinces révoltées.

Ferdinand s'était déjà dirigé vers l'intérieur de la France. Le château de Valençay lui offrit une prison agréable. Le vieux roi choisit la ville de Marseille pour sa résidence : sa nouvelle condition ne paraissait pas l'affliger ; sur le trône même il avait toujours mené la vie d'un simple particulier. Le prince de la Paix suivit Charles et son épouse. Napoléon revint à Paris, après avoir fait une tournée dans plusieurs départemens méridionaux.

CHAPITRE II.

Sommaire : Entrevue de Napoléon et d'Alexandre à Erfurt.

Septembre. — Octobre 1808.

Avant de se séparer à Tilsitt, les deux empereurs étaient convenus de se revoir, afin de resserrer, dans une nouvelle entrevue, les liens d'amitié que la première avait formés. D'un commun accord, la ville française d'Erfurt fut choisie pour cette brillante réunion, qui eut lieu le 27 septembre 1808.

La garnison de la ville était composée de régimens choisis dans l'élite de l'armée. Tout ce que les magasins du garde-meuble de la couronne renfermaient de plus précieux avait été destiné à l'em-

bellissement des deux palais impériaux. Les premiers artistes du Théâtre-Français attendaient à Erfurt l'arrivée des deux souverains. Enfin, les princes de la confédération du Rhin, réunis autour de leur illustre chef, devaient lui former une cour digne du rang auquel ses exploits l'avaient élevé. Rien n'avait été négligé pour revêtir cette brillante solennité de toute la grandeur dont elle était susceptible.

Ce fut le roi de Saxe qui arriva le premier à ce rendez-vous des couronnes. L'empereur Alexandre trouva le maréchal Lannes à Bromberg, ville frontière de la confédération du Rhin : il fut accueilli aux cris de *vive l'empereur Alexandre !* mêlés aux détonations de l'artillerie. Ce prince ayant témoigné le désir de voir manœuvrer la garnison de cette ville, on lui donna ce plaisir, et il exprima son admiration de la belle tenue de nos troupes, en disant qu'il tenait à honneur de se trouver parmi de si braves gens et de si beaux militaires.

L'Empereur Napoléon arriva à Erfurt dans la matinée du 27, et monta aussitôt à cheval pour aller au-devant d'Alexandre, qu'il rencontra à une lieue et demie de la ville. Les deux souverains s'embrassèrent avec la plus grande cordialité. Les tambours battirent aux champs; le peuple et les soldats poussèrent les acclamations qui avaient accueilli Alexandre à Bromberg. Le bruit des cloches se mêlait aux détonations de l'artillerie. Alexandre portait sur son habit la grande décoration de la Légion-d'Honneur, et Napoléon celle de Saint-André de Russie. Quant aux princes de la confédération, ils furent traités avec moins de cérémonie; car après leur avoir indiqué les logemens qu'ils devaient habiter, on cessa de s'occuper d'eux. La suite de l'Empereur des Français se composait de soldats de la république, devenus ducs ou princes, mêlés en nombre égal à des notabilités de l'ancien régime. Le nom de Berthier se trouvait en tête de cette liste, que fermaient huit pages et *un menin*. Napoléon fit à Alexan-

dre la politesse de le prier de donner ce soir là le mot d'ordre de la place, et les deux souverains le donnèrent alternativement pendant toute la durée du séjour à Erfurt. Le grand-duc Constantin accompagnait son frère, et prit part à tous les honneurs qui lui furent rendus.

Alexandre dîna avec Napoléon; le soir leurs majestés furent ensemble au spectacle. On jouait *Cinna* : l'Empereur Napoléon ayant cru s'apercevoir que, de sa loge, située au centre des premières, Alexandre entendait difficilement les acteurs à cause de la faiblesse de son ouïe, fit élever une estrade sur l'emplacement destiné à l'orchestre : des fauteuils y furent placés pour les deux empereurs, et les autres souverains s'installèrent à droite et à gauche, sur des chaises.

On joua ainsi, sur le théâtre d'Erfurt, les principaux chefs-d'œuvre de la scène française. La représentation d'*OEdipe* fut marquée par un incident dont le souvenir mérite d'être conservé. Au moment

où Philoctète, parlant d'Hercule, dit à son confident :

> L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux,

Alexandre se pencha vers Napoléon, et lui présenta la main en disant : *Je compte sur la vôtre !!!*

Le séjour à Erfurt fut chaque jour marqué par de nouvelles fêtes; les deux princes russes ne se lassaient pas d'admirer la belle tenue de nos troupes et la précision de leurs mouvemens.

Mais au milieu de ces plaisirs, Napoléon ne perdait pas de vue ses projets ultérieurs, et chaque jour il s'attachait davantage à rendre plus intime le lien qui, en l'unissant à Alexandre, eût dû consolider une alliance devant laquelle eût fléchi l'orgueil de l'Angleterre.

C'est là qu'il fut question de certaine charte, dite *Bulle d'or,* qui, jusqu'à l'établissement de la confédération du Rhin, avait servi de réglement pour l'élection

des empereurs et pour déterminer les titres des électeurs. Le prince primat assignait l'année 1409 à la création de cette bulle. Napoléon lui fit observer qu'il se trompait, et qu'elle avait été faite en 1336, sous le règne de Charles IV. « C'est vrai, sire, répondit le primat, je me trompais; mais comment se fait-il que votre majesté sache ces choses-là mieux que moi? — Quand j'étais *simple lieutenant d'artillerie,* » répondit Napoléon. Que l'on juge de l'étonnement des illustres convives à ce début. « *Quand j'avais l'honneur d'être simple lieutenant d'artillerie,* reprit Napoléon en souriant, je restai trois années en garnison à Valence. J'aimais peu le monde et vivais très-retiré. Un hasard heureux m'avait logé près d'un libraire instruit et des plus complaisans..... J'ai lu et relu sa bibliothèque pendant ces trois années de garnison, et n'ai rien oublié, pas même des matières qui n'avait aucun rapport avec *mon état.* La nature, d'ailleurs, m'a doué de la mémoire des chiffres; il m'arrive très-souvent, avec mes ministres, de

leur citer le détail et l'ensemble numérique de leurs comptes les plus anciens. »

En sortant de table, Alexandre s'aperçut qu'il avait oublié son épée chez lui. Napoléon lui offrit la sienne, qui fut acceptée avec empressement. L'empereur de Russie dit à cette occasion : « Je l'accepte comme un gage d'amitié : V. M. est bien certaine que je ne la tirerai jamais contre elle !.... »

Une autre fois, Alexandre ayant quelque désordre à réparer dans sa toilette, passa dans l'intérieur des appartemens de Napoléon, et fut servi par des valets qui lui présentèrent deux nécessaires en vermeil dont il admira la beauté. Le même soir, ils furent portés chez lui.

La générosité de Napoléon s'étendait jusque sur les officiers de l'empereur Alexandre, auxquels il fit de magnifiques présens, et prodigna les décorations françaises. Il saisissait avec un soin extrême toutes les occasions de s'assurer l'amitié de ce prince, qui, de son côté, ne négligeait rien pour qu'il ne lui restât

aucun doute à cet égard. Peu de jours, cependant, suffirent pour bannir de leurs cœurs les sentimens dont ils paraissaient remplis.

Au milieu des fêtes, les deux empereurs avaient de fréquentes conférences politiques desquelles résulta un arrangement qui demeura verbal, tant ils croyaient pouvoir compter sur leur parole mutelle. Napoléon promit de ne s'immiscer en rien dans les affaires de la Turquie, et Alexandre prit l'engagement de demeurer étranger à tout ce qui se ferait en Italie ou en Espagne. Afin de donner toute garantie de son amour pour la paix, et d'ôter à l'Autriche, dont les deux alliés soupçonnaient les intentions, tout prétexte de la rompre, Napoléon décréta la dissolution de la grande armée française, et nos soldats évacuèrent l'Allemagne. Enfin, avant de quitter Erfurt, les deux princes adressèrent une lettre collective au roi d'Angleterre. « Il est temps, disaient-ils, d'écouter la voix de l'humanité, en faisant taire celle des passions; de chercher, avec

l'intention d'y parvenir, à concilier tous les intérêts, et par-là garantir toutes les puissances qui existent, et assurer le bonheur de l'Europe. »

Le 14 octobre, Alexandre et Napoléon se séparèrent après s'être embrassés et donné de nouveaux gages des sentimens qui les unissaient. Le 18, Napoléon était de retour à Saint-Cloud.

CHAPITRE III.

Sommaire : Guerre d'Espagne. — Considérations politiques. — Succès. — Revers. — Capitulation de Baylen. — Arrivée de l'Empereur. — Bataille de Sommo-Sierra. — Prise de Madrid.

Octobre. — Décembre 1808.

Tandis que Napoléon jouissait à Erfurt de toute la plénitude de sa puissance et de sa gloire, l'Espagne osait seule, par des clameurs guerrières, repousser la paix que les deux plus puissans souverains du monde s'occupaient de fixer en Europe. Charles et Ferdinand avaient déposé le sceptre qu'ils étaient indignes de porter; mais les peuples n'abdiquent point leurs droits comme les rois leurs couronnes. En

vain les grands d'Espagne proclamaient Joseph Ier, au nom de la nation, il fallut que les baïonnettes françaises ouvrissent à ce prince le chemin de la capitale.

De tout le territoire espagnol, le nouveau roi ne possédait réellement que la partie occupée par les soldats français. Dans le royaume de Léon, dans la Navarre, l'Aragon, l'Estramadure, les deux Castilles, la Catalogne, les Asturies, on avait mis en pièces ou refusé de recevoir les officiers de Joseph; Cadix, dont les remparts ne purent, en 1824, offrir un asile aux amis de la liberté, se préparait, pour Ferdinand, à la défense opiniâtre qui a illustré cette ville. Une junte provinciale organisée à Séville dirigeait l'insurrection. Ses actes étaient empreints de fanatisme et de haine contre la France. Mais ce qui contribua le plus à donner à cette guerre un caractère de férocité inouïe, c'est qu'elle eut pour moteurs des hommes que leur profession rend nécessairement étrangers à la société. Ce fut pour leurs moines que les Espagnols s'égorgèrent et se firent

égorger au nom de Dieu et de Ferdinand. Les poignards étaient bénis : des miracles, des prédications furibondes précédaient toujours le carnage.

Le succès des premiers efforts de l'armée française justifia l'opinion qu'on avait conçue de sa valeur. En quinze jours Bessières pacifie la province de Guipuscoa, l'Alava, la Biscaye, et une grande partie de la Navarre. Lefebvre-Desnouettes soumet le midi de cette dernière province et forme le blocus de Sarragosse, après avoir battu les insurgés dans plusieurs rencontres. Le général Lasalle s'empare de Burgos et de Valadolid. Le général Frère prend Ségovie. Merle détruit un corps espagnol commandé par l'évêque de Santander, et la ville se rend au vainqueur. Dans la Catalogne, dans le royaume de Valence, Moncey et Duhesme voyaient également la victoire couronner leurs efforts. Le général Dupont pénètre dans l'Andalousie; Jaen et Cordoue sont enlevés de vive force. Tous les chemins qui pouvaient conduire le nouv

veau roi à son trône étaient couverts de sang.

Quarante mille insurgés défendaient les approches de Madrid : le maréchal Bessières marche à eux avec douze mille hommes, il les atteint à Medina de Rio Secco, les précipite des hauteurs qu'ils occupaient et les met en pleine déroute. Cette affaire, si glorieuse pour les armes françaises, coûta aux Espagnols dix mille tués, six mille prisonniers, quarante pièces de canon et d'abondantes munitions. Le maréchal Junot était alors dans le Portugal, qui avait imité l'exemple de l'Espagne ; la victoire de Medina de Rio Secco assura nos communications avec son corps d'armée qui se trouvait dans une situation si critique, et ouvre à Joseph la porte de Madrid. Vaincus dans toutes les rencontres, les Espagnols semblent n'avoir plus de chances de salut que dans une prompte soumission.

Un événement funeste vint interrompre le cours de ces prospérités et rallumer l'incendie près de s'éteindre. Le 20 juil-

let, jour même de l'entrée du roi dans Madrid, quarante mille insurgés, commandés par Castanos, présentèrent la bataille à Dupont. Ce général fit la double faute de se laisser séparer des divisions Gobert et Vedel qui formaient les deux tiers de son armée, et d'attendre l'ennemi dans une position désavantageuse. La première de ces fautes pouvait cependant devenir un moyen de succès décisif : le général Vedel arrivant au secours de son chef, avait mis en fuite le corps d'armée qui l'en séparait, après lui avoir enlevé quinze cents prisonniers, trois pièces de canon et deux drapeaux. Vains efforts ! Dupont a capitulé..... S'il est vrai que le désir de conserver des charriots remplis d'un butin immense, fut le motif de cet acte inouï dans les fastes de l'armée française, ses auteurs, trompés dans leur attente, obtinrent le seul prix qu'ils eussent mérité. La capitulation fut violée, eux dépouillés et livrés aux Anglais. Malheureusement de braves soldats, anssi incapables de trahison que de lâcheté, subi-

rent le même destin. Quand l'Empereur apprit cette nouvelle, il s'écria : « Des généraux français n'aiment pas mieux mourir que de signer que l'armée restituera les vases sacrés qu'elle a volés ! Je voudrais effacer cette honte de tout mon sang. »

Il fit aussitôt arrêter les généraux Dupont et Vedel, ainsi que l'officier supérieur Villontrey, qui avaient coopéré à la capitulation. Une enquête fut dirigée contre eux par Régnauld de Saint-Jean-d'Angély, procureur-général de la haute cour impériale. Le général Dupont ne put être condamné : Il avait commis des fautes, il avait montré de la faiblesse, mais rien ne prouva qu'il eût forfait à l'honneur. Napoléon cependant l'accabla du poids de sa colère. Il fut rayé des contrôles de l'armée, dégradé de ses ordres, et emprisonné : Cette cruelle injustice avait pour but d'effrayer les généraux pusillanimes ; elle produisit toutefois la plus fâcheuse impression sur les compagnons d'armes de l'infortuné général.

Napoléon n'avait pas permis que les journaux de Paris rendissent compte de ce qu'il regardait comme une tache à l'honneur national ; mais les feuilles étrangères s'empressèrent de recueillir et de répéter le récit de cet événement, dont on ne peut calculer les conséquences. Le prestige que la victoire avait attaché aux drapeaux français n'existait plus ; les Espagnols reprennent les armes et se précipitent de toutes parts sur nos troupes étonnées, qui cèdent au torrent. Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis l'entrée de Joseph dans Madrid, qu'il se voit forcé d'abandonner cette ville.

Les Français ne sont pas plus heureux en Portugal, mais du moins leur malheur n'est point entaché de la honte d'une capitulation de Baylen. Junot n'a que dix mille soldats; il est attaqué, le 22 août, à Vimeiro, par vingt-six mille Anglo-Portugais commandés par Wellington. La victoire reste indécise, mais le général français ne peut espérer de secours, et voit l'armée ennemie se recruter chaque

jour de bandes nombreuses : pour ne pas sacrifier le petit nombre de guerriers qui lui restent, il consent à traiter. L'armée française évacuera le Portugal, et des vaisseaux anglais la transporteront en France avec armes et bagages. Cette capitulation du moins ne fut pas violée.

Napoléon ne pouvait rester insensible au sort de son frère, et moins encore peut-être à celui de l'armée qu'il lui avait confiée; mais des préparatifs de guerre fixaient aussi son attention sur l'Autriche: « Je suis résolu à pousser les affaires d'Espagne avec la plus grande activité, et à détruire les armées que l'Angleterre débarquera dans ce pays.... Mon alliance avec l'empereur de Russie ne laisse à l'Angleterre aucun espoir dans ses projets. Je crois à la paix du continent, mais je ne veux ni ne dois dépendre des faux calculs et des erreurs des autres cours; et puisque mes voisins augmentent leurs armées, il est de mon devoir d'augmenter les miennes. » Une demande de cent soixante mille hommes accompagnait ce message,

et le sénat s'empressa de la voter. La France possédait alors douze armées, dont le total effectif s'élevait à plus d'un million d'hommes : c'étaient celle de Prusse, celle de Silésie, celle de Pologne, celle d'Italie, celle de Danemarck, celle de Dalmatie, celle de Naples, celle de Boulogne, celle d'Espagne, et autres sur le Rhin et dans l'intérieur. Le 11 septembre, à la revue des troupes qui devaient composer son avant-garde, l'Empereur s'exprime en ces termes :

« Soldats !

» Après avoir triomphé sur les bords du Danube et de la Vistule, vous avez traversé l'Allemagne à marches forcées : je vous fais aujourd'hui traverser la France sans vous donner un moment de repos. Soldats ! j'ai besoin de vous. La présence hideuse du léopard souille les continens d'Espagne et de Portugal. Qu'à votre aspect il fuie épouvanté ! Portons nos aigles triomphantes jusqu'aux colonnes d'Hercule : là aussi nous avons des outrages à

venger. Soldats ! vous avez surpassé la renommée des armées modernes, mais avez-vous égalé la gloire des armes de Rome, qui, dans une même campagne, triomphèrent sur le Rhin et sur l'Euphrate, en Illyrie et sur le Tage ? »

Ce fut après cette proclamation que l'Empereur partit pour Erfurt, où il crut s'assurer l'amitié d'Alexandre. De retour à Paris, tandis qu'il pressait les préparatifs de son départ pour l'Espagne, les députés des départemens d'Italie vinrent lui offrir leurs hommages. La réponse qu'il leur fit porte bien le cachet de son caractère ;

« J'ai été témoin des vices de votre ancienne administration. Les ecclésiastiques doivent se renfermer dans le gouvernement des affaires du culte. La théologie, qu'ils apprennent dans leur enfance, leur donne des règles sûres pour le gouvernement spirituel, mais ne leur en donne aucune pour le gouvernement des armées et pour l'administration.... La décadence de

l'Italie date du moment où les prêtres ont voulu gouverner et les finances, et la police, et l'armée. Après de grandes révolutions, j'ai relevé les autels en France et en Italie; je n'ai qu'à me louer de mon clergé de France et d'Italie; il sait que les trônes émanent de Dieu, et que le crime le plus grand à ses yeux, parce que c'est celui qui fait le plus de mal aux hommes, c'est d'ébranler le respect et l'amour qu'on doit aux souverains. Je saurai réprimer ceux qui voudraient se servir de l'influence spirituelle pour troubler mes peuples et leur prêcher le désordre et la rébellion.... »

Parti de Paris le 29 octobre, l'Empereur était le 7 novembre à Vittoria, où il trouva Joseph. La route qui conduit de Paris à Madrid, déjà teinte de tant de sang, va devenir le théâtre de nouveaux combats, car de nouveaux ennemis plus nombreux ont remplacé les premières victimes.

Le premier engagement sérieux eut

lieu à Gamonal, en avant de Burgos : retranchés dans une forte position, les Espagnols couvrent cette ville ; mais brusquement attaqués au centre par la division Mouton, qui s'avance au pas de charge, débordés à droite et à gauche par les corps des maréchaux Soult et Bessières, ils prennent la fuite, laissant sur le champ de bataille trois mille morts, trois mille prisonniers, deux drapeaux et vingt-cinq pièces de canon. Ils courent chercher une retraite dans les murs de Burgos. Les Français y entrent en même temps, et la ville est prise. On y trouva des laines pour une valeur de trente millions ; l'Empereur les fit transporter à Bayonne.

A l'armée d'Estramadure, battue à Burgos, succède l'armée de Galice, qui, vaincue à Durango, à Guènes, à Vulmaceda, est enfin détruite le 12, par le duc de Bellune, à la bataille d'Espinosa. Dix généraux, cinquante pièces de canon tombent en notre pouvoir ; vingt mille hommes sont pris, tués ou blessés. Les débris de cette armée tombent en fuyant

dans la division du duc de Dalmatie, qui leur enlève canons, bagages et magasins. Des reconnaissances sont poussées sur Madrid. A Santandor le duc de Dalmatie s'empare de plusieurs riches magasins d'armes et de munitions anglaises. Les généraux Reille et Pino font le siége de Roses.

Deux routes conduisent de Burgos à Madrid ; l'une, par Valladolid, est entièrement dégagée d'obstacles ; l'autre se trouvait coupée par une redoute, située entre deux montagnes escarpées que les Espagnols regardaient comme inexpugnable. Il semble donc que la première devait être préférée, mais l'Empereur voulut frapper un grand coup sur l'imagination des ennemis en leur enlevant cette position de Sommo-Sierra, dans laquelle ils avaient tant de confiance.

Le 23, le duc de Montebello atteint, à Tudela, en avant de Tolède, l'armée ennemie forte de quarante-cinq mille hommes. C'est Castanos qui la commande. Nos soldats sont de plus d'un tiers inférieurs

en nombre; mais ils brûlent d'effacer le souvenir de l'humiliation que les armes françaises ont subie à Baylen. Ils se précipitent : le pas de charge est trop lent pour leur ardeur ; le centre de la ligne espagnole est enfoncé, la cavalerie du général Lefebvre y pénètre et enveloppe la droite, tandis que le général Lagrange culbute la gauche. Castanos s'enfuit avec perte de quatre mille morts, trois mille prisonniers, trente pièces de canon, et d'immenses magasins renfermés dans Tudela, tombèrent au pouvoir du vainqueur.

On arrive enfin au pied de cette fameuse montagne de Sommo-Sierra. Douze mille hommes, commandés par Beni-San-Juan, et seize pièces de canon, défendent cette position que l'art et la nature ont pris soin de fortifier. L'artillerie engage le combat, mais ses effets ne répondent point à l'impatience de nos soldats. Les chevau-légers polonais et les chasseurs de la garde, commandés par l'intrépide Montbrun, s'élancent à travers une

pluie de feu, sur des escarpemens dont ont eût cru que l'infanterie seule pouvait approcher. L'effet de cette brillante charge est aussi rapide que son exécution : les Espagnols se dispersent dans les montagnes, abandonnant artillerie, drapeaux, bagages et caisse militaire. Leur effroi est tel et leur fuite si rapide, qu'ils disparaissent comme par enchantement. L'armée française arriva devant Madrid le 1er décembre, sans avoir rencontré l'ennemi depuis Sommo-Sierra. Le 2 elle célébra, sous les murs de cette capitale, l'anniversaire du couronnement de Napoléon.

La population de l'Espagne se composait alors, comme aujourd'hui, d'un petit nombre d'hommes éclairés et paisibles, et d'une population furieuse et stupide. Les habitans de Madrid, centre du peu de lumières qui ont pénétré dans ce pays, se montraient en général peu disposés à supporter les chances d'une lutte dans laquelle ils ne pouvaient que perdre, quel que fût le vainqueur; mais soixante mille paysans avaient envahi la ville et se pres-

saient autour des cent pièces de canon répandues sur les remparts, et quand le duc d'Istrie les eut fait sommer, une troupe d'hommes furieux accompagna l'officier chargé de la réponse des autorités, et lui dicta un refus péremptoire. L'aide-de-camp chargé de la sommation avait failli être assassiné ; la veille, un officier d'artillerie, soupçonné d'avoir fait remplir les cartouches de sable, avait été déchiré par ces frénétiques.

Instruit de ces diverses circonstances, et désirant ménager la capitale du royaume qu'il avait donné à son frère, l'Empereur passa la journée à reconnaître la ville. Le quartier-général fut établi à Champ-Martin, dans une maison appartenant au duc de l'Infantado, l'un des généraux de l'insurrection. Le soir, il fit occuper les faubourgs par le général Maison, qui y trouva peu de résistance. A minuit, nouvelle sommation, avec menace de bombardement. Le général Castellao, président de la junte militaire qui gouvernait Madrid, demanda un délai

pour se concerter avec ses collègues.

Tandis qu'ils délibérèrent, une colonne d'attaque se porta sur le Retiro. Pendant son séjour dans ce palais, Murat y avait fait faire des fortifications qui rendaient l'abord difficile. Les Espagnols se défendirent vaillamment ; mais le général Sénarmont s'étant avancé avec trente pièces d'artillerie, ent bientôt fait brèche aux murs. Un bataillon de voltigeurs chasse à la baïonnette les quatre mille hommes qui les défendaient. Rien ne s'opposait plus à l'entrée de nos troupes, si l'Empereur pouvait se décider à livrer la ville aux horreurs d'une prise d'assaut.

La journée du lendemain n'amena aucun changement dans les dispositions des assiégés. Ils commencèrent à dépaver la ville pour amortir l'action des bombes. Notre cavalerie légère ramassa une foule d'individus qui fuyaient les dangers que l'exaltation de leurs compatriotes allait attirer sur eux.

Cependant les sommationns se succè-

dent et n'amènent aucun résultat. Enfin le 3, à neuf heures du soir, arrive le général Morla, député par la ville, qui ne pouvait faire un plus mauvais choix, comme on va le voir. Il annonce avec douleur que la population persiste à résister, et il demande encore un délai d'un jour pour calmer son effervescence. Napoléon s'irrita d'abord contre cette proposition; puis, passant tout à coup des intérêts généraux de Madrid à des particularités relatives au député, il rappela la capitulation du général Dupont :

«....... L'inhabileté et la lâcheté d'un général avaient mis en vos mains des troupes qui avaient capitulé sur le champ de bataille, et la capitulation a été violée. Vous, M. Morla, quelle lettre avez-vous écrite à ce général ? Il vous convenait bien de parler de pillage, vous qui, étant entré en Roussillon, avez enlevé toutes les femmes et les avez partagées comme un butin entre vos soldats !.. Violer les traités militaires c'est renoncer à toute civilisa-

tion; c'est se mettre sur la même ligne que les Bédouins du désert. Comment donc osez-vous demander une capitulation, vous qui avez violé celle de Baylen?... J'avais une flotte à Cadix; elle était l'alliée de l'Espagne, et vous avez dirigé contre elle les mortiers de la ville où vous commandiez. J'avais une armée espagnole dans mes rangs (celle de la Romana), j'ai mieux aimé la voir passer sur les vaisseaux anglais, et être obligé de la préciter du haut des rochers d'Espinosa, que de la désarmer. J'ai préféré avoir sept mille hommes de plus à combattre que de manquer à la bonne foi et à l'honneur. Retournez à Madrid. Je vous donne jusqu'à demain six heures du matin. Revenez alors, si vous n'avez à me parler du peuple que pour m'apprendre qu'il s'est soumis; sinon, vous et vos troupes serez tous passés par les armes. «

Le lendemain à l'heure indiquée nos troupes entrèrent dans Madrid. Un pardon général ramena la paix et la sérénité parmi

les habitans de cette ville, qui avait eu plus à souffrir des Espagnols que des Français. Ceux qui voulurent s'éloigner, avec leurs biens et leurs armes, purent le faire impunément.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Rentrée des Français à Madrid. — L'Inquisition est abolie. — Débarquement des Anglais à la Corogne. — Passage du Guadarrama. — Fuite des Anglais. — Prise de la Corogne. — Retour de Napoléon en France.

Déc. 1808 à janv. 1809.

Napoléon avait fait son entrée triomphale à Vienne et à Berlin, mais il ne voulut point entrer en vainqueur dans la capitale du royaume de son frère. Le soin d'occuper Madrid fut confié au corps d'armée du maréchal Lefebvre. Les troupes campèrent tout autour de Champ-Martin, séjour de l'Empereur.

Cette journée du 4 décembre fut consacrée par un grand acte politique. Alors

parut le décret qui abolissait l'inquisition. Ce tribunal de sang, dont le nom seul réveille l'idée de toutes les horreurs, étendait encore sa mystérieuse omnipotence sur l'Espagne, et, de là, bravait les nations civilisées. On brisa l'instrument sacré des tortures; des milliers de victimes furent rendues mutilées à leurs familles, et, pour la première fois, la lumière du jour pénétra dans ces cachots où les ténèbres dérobaient au juge sa propre férocité. Tous les amis de l'humanité applaudirent à cette mesure réparatrice; mais la populace espagnole reçut le bienfait avec une rage secrète; ses moines l'avaient accoutumée à ne voir la religion qu'un poignard à la main.

Le même jour un second décret réduisit au tiers le nombre des couvens, et affecta leurs biens, partie à l'augmentation du traitement des curés, partie à la dette publique et aux dépenses d'utilité générale. Deux autres décrets portent la même date: l'un destituait les membres du conseil de Castille, qui, après avoir reconnu les

droits de l'Empereur, s'étaient traîtreusement tournés contre son frère; l'autre mettait hors de la loi le duc de l'Infantado et quelques autres grands d'Espagne, violateurs perfides du serment de Bayonne. L'abolition des douanes de province à province, l'anéantissement des droits féodaux, l'ordre d'organiser immédiatement une cour de cassation, signalèrent la présence de Napoléon dans l'intérieur de la Péninsule. Le guerrier se reposait dans les soins du législateur. Il semblait ne vouloir faire sentir aux Espagnols le tort d'une résistance aveugle, qu'en leur donnant des institutions. C'était une noble vengeance.

L'attitude bienveillante des troupes françaises avait calmé les inquiétudes des habitans de Madrid. Une proclamation acheva de les rassurer. Madrid reprit son aspect accoutumé; le cours des affaires recommença comme en pleine paix. Les théâtres furent rouverts, et le flegmatique Espagnol put, chaque soir, se délecter à la danse nationale du *fandango*, qu'il ne

se lasse pas de revoir, entre chaque pièce, toujours sur le même air, les mêmes figures, et avec le même costume. Napoléon ne vint qu'une seule fois visiter Madrid, et encore garda-t-il le plus strict incognito.

A Madrid, Napoléon renouvela le mémorable exemple de clémence qu'il avait donné dans Berlin. Parmi ceux qui avaient disputé avec le plus d'acharnement, aux Français, l'entrée de la capitale, se trouvait le marquis de Saint-Simon, Français lui-même, et au service de l'Espagne depuis le commencement de l'émigration. Retranché vers la porte de Fuencarral, il avait fait un feu meurtrier sur nos troupes, même après la capitulation. Obligé de se rendre, M. de Saint-Simon se vit traduit devant une commission militaire qui le condamna à être fusillé. Il allait périr, lorsque sa fille se présenta devant l'Empereur et vint implorer sa pitié. Cette démarche fut couronnée d'un plein succès : Napoléon accorda aux vertus de la fille la grâce du père.

La capitulation de l'importante place de Roses, qui se rendit le 6 aux armes du général Gouvion-Saint-Cyr, avait achevé de soumettre toute l'Espagne septentrionale. Cependant Joseph ne faisait aucune disposition pour rentrer dans sa capitale. C'est pour hâter sa présence qu'une députation des habitans se présenta devant l'Empereur, qui répondit : « Les Bourbons ne peuvent plus régner en Europe. Les divisions dans la famille royale avaient été tramées par les Anglais. Ce n'était pas le roi Charles et le favori que le duc de l'Infantado, instrument de l'Angleterre, comme le prouvent les papiers trouvés dans sa maison, voulait renverser du trône : c'était la prépondérance de l'Angleterre qn'on voulait établir en Espagne..... La génération présente pourra varier dans ses opinions : trop de passions ont été mises en jeu. Mais vos neveux me remercieront comme leur générateur; ils placeront au nombre des jours mémorables, ceux où j'ai paru parmi vous, et de

ces jours datera la prospérité de l'Espagne. »

Les mouvemens des divers corps d'armée avaient continué; de Madrid, Napoléon dirigeait tout: le duc de Bellune à Tolède; le duc de Dantzick à Talavera de la Reyna, le général Saint-Cyr à Barcelone, suivaient les impulsions de son génie.

Cependant on savait qu'une armée anglaise venait de débarquer à la Corogne, et qu'elle s'était grossie des débris des armées espagnoles. L'Empereur ne se pressa point de marcher à sa rencontre; il voulait laisser s'engager dans l'intérieur ces ennemis avec lesquels depuis si long-temps il brûlait de se mesurer sur un terrain ferme. Les Anglais, sous la conduite des généraux Moore et Baird, s'avancèrent assez rapidement jusqu'à Salamanque. Arrivés dans cette ville, ils montrèrent plus d'hésitation; durant plusieurs jours, leur armée resta stationnaire. Enfin, on reçut la nouvelle que le 15 ils avaient passé le Duero, et que leur cavalerie s'était avan-

cée jusqu'à Valladolid. Aussitôt l'ordre fut donné aux troupes campées à Madrid de se préparer à marcher; l'Empereur se mit à leur tête, et le 22 décembre toute l'armée fut en mouvement.

Le soir même, les Français arrivèrent au pied de Guadarrama, montagne élevée, d'une longue traversée et couverte de verglas. Les difficultés du passage rebutaient l'artillerie et la cavalerie; Napoléon à pied se mit à la tête des différentes colonnes, et par son exemple il ranima l'énergie du soldat. On employa deux jours, par une tourmente affreuse, à franchir ce pas difficile.

Dès que les Anglais furent avertis de l'approche de l'Empereur, ils s'empressèrent de rétrograder, comme saisis d'une terreur panique. Le temps que nous avions perdu au passage de Guadarrama favorisa leur retraite. Pour plus de sécurité, ils rompirent le pont de l'Esla. Napoléon était si impatient de les joindre qu'il fit traverser la rivière à ses troupes par un gué dangereux qu'on découvrit après plu-

sieurs sondes infructueuses. Mais son attente fut déçue : malgré la rapidité de sa course, il ne trouva les insulaires ni à Benevente ni à Astorga. Notre cavalerie seule eut la satisfaction d'atteindre leur arrière-garde : les divers combats qui résultèrent de cette rencontre tournèrent toujours à l'avantage des Français.

L'Empereur n'alla point au-delà de Valladolid : peu jaloux de poursuivre un ennemi qui n'osait l'attendre, il se reposa sur ses lieutenans du soin d'achever la victoire. Le maréchal Soult remplit dignement cette mission.

Les Anglais, après avoir perdu dans leur retraite près de neuf mille hommes, dix mille chevaux, leur artillerie, leurs magasins et leur caisse militaire, se crurent trop heureux de gagner, à la faveur des ténèbres, le port de la Corogne; leur dessein était de se rembarquer. Ne trouvant point de vaisseaux pour les recevoir, ils se virent dans la nécessité de faire les dispositions de défense : le seul point qui rende la Corogne accessible fut hérissé de

fortifications. Soult triompha de leurs précautions. Les Français attaquèrent cette position formidable le 16 janvier 1809, à deux heures après midi; on se battit avec acharnement de part et d'autre; la lutte fut longue, opiniâtre, et l'obscurité de la nuit y mit seule fin. Le général Moore resta sur le champ de bataille avec deux mille cinq cents des siens; le général Baird eut un bras emporté. Le commandement de l'armée anglaise passa entre les mains du général Hope, qui n'attendit pas le jour pour la faire embarquer.

Napoléon passa dix jours à Valladolid. Les nouvelles qui lui parvinrent alors le déterminèrent à quitter subitement l'Espagne. L'Autriche, enhardie par son absence, avait pris une attitude guerrière. Napoléon, prévoyant une nouvelle rupture, sentit la nécessité de rentrer dans ses états. Il partit tout à coup de Valladolid le 17 janvier, et le 23 du même mois il était déjà aux Tuileries.

La situation de l'Espagne n'offrait plus

rien d'alarmant. Joseph avait fait sa rentrée solennelle dans Madrid, aux acclamations de ses sujets, qui renouvelèrent leur serment de fidélité à la face des autels. Les Anglais s'étaient honteusement rembarqués, après avoir perdu les deux tiers de leur monde. Les bandes espagnoles, partout vaincues, s'étaient dissipées; leurs débris ne tenaient plus que dans quelques places investies par nos troupes. Les commandans des divers corps d'armée agissaient de concert, et les succès de chacun d'eux n'étaient dirigés que dans le but du succès général. A l'aspect de cet ensemble satisfaisant, Napoléon dut croire qu'il pouvait s'éloigner de l'Espagne en toute sécurité; mais son absence seule allait changer la face des choses; il n'était plus là pour faire taire les rivalités, et imprimer à la guerre cette impulsion vigoureuse qui ne peut résulter que de l'unité des mouvemens.

CHAPITRE V.

Sommaire : Rupture de l'Autriche. — Son invasion en Bavière. — Bataille de Thann et d'Abensberg. — Combat de Landshut. — Bataille d'Eckmühl. — Prise de Ratisbonne.

Avril 1809.

L'Autriche, cependant, de plus en plus inquiète et jalouse des succès de Napoléon, n'avait pu voir sans crainte l'affermissement de la confédération du Rhin ; son cabinet humiliée n'avait pas même été appelé à prendre part aux conférences d'Erfurt : aussi se préparait-elle sourdement à une rupture, en adressant incessamment des plaintes sur ce qu'elle appelait les envahissemens de la France.

A la vue des embarras qni allaient as-

saillir Napoléon en Espagne, l'empereur François sentit renaître l'espoir de ressaisir sa prépondérance déchue ; il avait réuni, depuis quelques mois, toutes ses forces, sous prétexte d'une guerre avec les Turcs ; l'armée française d'Allemagne, affaiblie par les nombreux détachemens envoyés en Espagne, paraissait peu redoutable ; Napoléon, retenu au loin par une guerre patriotique, ne pouvait d'ailleurs venir jeter dans la balance des chances de succès, le poids de son génie ; l'Autriche crut le moment favorable pour rompre les traités les plus solennellement jurés, et avec son armée de cinq cent mille hommes, elle se résolut à attaquer le maréchal Davoust, qui commandait environ soixante-dix mille Français.

Les deux cours de Paris et de Vienne semblaient toutefois continuer de vivre en bonne intelligence : des notes diplomatiques s'échangeaient depuis les premiers jours de mars ; lorsque tout-à-coup, le 6 avril, une proclamation de l'archi-

duc Charles, appela l'Allemagne aux armes, *au nom du salut de la patrie, contre l'insatiable ambition d'un conquérant étranger.*

Le plan de l'Autriche était d'envahir d'abord la Bavière, où il n'y avait pas d'armée française ; sans préliminaires officiels, sans déclaration de guerre, l'archiduc adressa à Munich la lettre suivante :

A M. le général en chef de l'armée française en Bavière.

« D'après une déclaration de S. M. l'empereur d'Autriche à l'empereur Napoléon, je préviens M. le général en chef de l'armée française que j'ai l'ordre de me porter en avant avec les troupes sous mon commandement, et de traiter en ennemies toutes celles qui me feront résistance.

» Charles. »

Aussitôt commença le mouvement d'agression de l'armée autrichienne : en vain

le roi de Bavière réclama-t-il, dans une proclamation datée de Dillingen, commençant par ces mots :

« Sans déclaration de guerre, sans aucune explication préalable, notre territoire a été envahi le 9 de ce mois, et nous avons été contraints de quitter notre capitale, qui a été occupée par les troupes autrichiennes..... » La guerre était commencée.

C'est à Valladolid que Napoléon avait reçu la nouvelle des premières démonstrations hostiles de l'Autriche : il en était parti aussitôt à franc-étrier, suivi d'une faible escorte : le sixième jour il descendait aux Tuileries. Le cabinet de Vienne croyait le prendre au dépourvu ; lui il se proposait de le déconcerter par la rapidité et la hardiesse de son attaque.

Informé de l'invasion des Autrichiens par une dépêche télégraphique parvenue à Paris le 12 avril au soir, l'Empereur partit la nuit même des Tuileries, sans gardes, sans équipages ; le 16 il était déjà à Dillingen, sur le Danube. Son en-

trevue avec la famille royale de Bavière fut noble et touchante : il promit au roi, son allié fidèle, de le venger, de le ramener avant quinze jours dans sa capitale, et de le faire plus grand que ne fut jamais aucun de ses ancêtres.

Le lendemain, de Donaverth, où il porta son quartier-général, l'Empereur expédia ses ordres sur tous les points, et l'armée fut instruite de son arrivée par cette proclamation :

« Soldats !

» Le territoire de la confédération du Rhin a été violé ; le général autrichien veut que nous fuyons à l'aspect de ses armes, et que nous lui abandonnions nos alliés ; j'arrive avec la rapidité de l'éclair. Soldats ! j'étais entouré de vous lorsque le souverain de l'Autriche vint à mon bivouac de la Moravie ; vous l'avez entendu implorer ma clémence, et me jurer une amitié éternelle. Vainqueurs dans trois guerres, l'Autriche a dû tout à notre générosité : trois fois elle a été parjure ! Nos

succès passés nous sont un sûr garant de la victoire qui nous attend. Marchons donc, et qu'à notre aspect l'ennemi reconnaisse son vainqueur. »

Pour opposer aux forces immenses de l'Autriche une résistance imposante, Napoléon avait réuni toutes les troupes éparses sur nos frontières : un corps de vingt-cinq mille hommes, parti récemment pour l'Espagne, avait rétrogradé depuis Lyon à marches forcées; Davoust était sur le Danube, Oudinot à Effenhausen, Masséna à Augsbourg; les fidèles Bavarois accouraient vers Abensberg. Le succès de la campagne dépendait, pour les Autrichiens, de la rapidité de leurs premiers mouvemens; leurs troupes avaient employé six jours à un trajet de vingt-cinq lieues, et n'avaient profité d'aucun des avantages que l'éloignement de Napoléon et la faiblesse de l'armée de Soult leur présentaient.

L'archiduc se proposait de prendre l'offensive. Son armée, infiniment plus

nombreuse que celle des Français, occupant des positions également favorables pour l'attaque ou pour la défense, semblait lui garantir un infaillible succès, et cependant, par une suite de combinaisons, les plus belles, les plus étonnantes peut-être, que le génie de Napoléon eût jamais conçues, dans le court espace de cinq jours, les masses formidables mises en mouvement par l'Autriche avec tant d'appareil, allaient se trouver vaincues, et cette puissance ennemie devait, pour la troisième fois, voir son existence politique remise à la merci de la France.

Napoléon avait trouvé ses troupes dans une fausse position. Elles s'étendaient sur une longue ligne entre Augsbourg et Ratisbonne, présentant un intervalle immense au centre. L'inhabileté de Berthier qui avait commandé ces dispositions stratégiques, avait pensé mettre en péril l'existence de l'armée entière; en donnant sur ce point, l'ennemi pouvait séparer l'armée en deux, et la menacer d'une attaque de flanc. Napoléon vit l'erreur et

les conséquences funestes qu'elle pouvait avoir. Il prit rapidement l'audacieuse résolution de concentrer ses forces, au moyen d'une marche latérale et simultanée des deux ailes. Masséna reçut ordre de se porter, par un mouvement oblique, d'Augsbourg à Pfaffenhofen ; et Davoust dût se rapprocher du centre, par une manœuvre semblable, de Ratisbonne à Neustadt. Ces mouvemens s'exécutèrent à marches forcées ; Davoust avait huit lieues à faire, Masséna douze à treize. Les instructions pour ce dernier partirent dans la nuit du 17. Napoléon savait combien il pouvait compter sur la promptitude et l'énergie du *fils de la victoire ;* aussi, dès que l'espace de temps jugé nécessaire pour l'exécution de ces mouvemens fut écoulé, avec ses forces du centre il fondit impétueusement sur deux divisions autrichiennes, commandées par l'archiduc Louis et le général Hiller, fortes ensemble de soixante mille hommes. Telle avait été la précision des calculs de Napoléon, que tandis qu'il attaquait l'armée

de l'archiduc avec les divisions Morand, Gudin, les Bavarois et les Wurtembergeois, Davoust parut à point nommé pour tenir en échec trois corps autrichiens qui auraient pu soutenir les divisions attaquées; pendant que Masséna, plus terrible encore, arrivant sur les derrières de l'archiduc Louis, acheva la défaite de l'ennemi et lui coupa toute communication.

Cette victoire d'Abensberg, remportée le 20 avril, rompit la ligne des Autrichiens et découvrit leur flanc. L'Empereur les attaqua de nouveau le lendemain à Landshut, les culbuta dans la plaine, ensuite sur le pont, les força d'abandonner la ville, et leur prit trente pièces de canon, neuf mille prisonniers, six cents caissons de parc attelés, trois mille voitures et trois épuipages de pont.

Ce n'était rien toutefois pour l'Empereur, que d'avoir battu l'archiduc Louis à Abensberg et à Landshut, il lui tardait de se trouver en présence de l'archi-

duc Charles, et de porter à l'Autriche un coup décisif.

Le 22 avril, il dirigea toutes ses forces, habilement distribuées en divisions qui s'avançaient par des routes différentes, sur l'armée autrichienne, concentrée à Eckmühl.

Davoust, après l'occupation de Ratisbonne, avait vu la majeure partie des forces de l'archiduc se porter sur lui; mais, incapable de terreur, il n'avait pas hésité devant un péril presque certain, et toutes ses dispositions étaient prises pour la bataille, dont sa gloire devait recevoir tant d'éclat et un si beau nom.

L'armée autrichienne, forte de cent dix mille hommes, avait pris position au village d'Eckmühl. Par une suite d'attaques combinées par Napoléon, de telle façon que les troupes arrivaient successivement sur le champ de bataille, et occupaient la place qui leur était assignée, avec la régularité des pièces d'un échiquier, les quatre

grands corps dont cette armée se composait furent mis en déroute. C'est dans une de ces attaques que Lannes, chargeant à la tête de la cavalerie, excita dans toute l'armée un tel mouvement d'admiration et d'enthousiasme, que le feu cessa un instant et fut remplacé par le cri : *Vivent les cuirassiers !*

La retraite de l'armée autrichienne fut marquée par des pertes immenses ; les cuirassiers autrichiens tentèrent vainement de couvrir le gros de l'armée, la cavalerie française les chargea avec une impétuosité qui tenait de la fureur. La nuit était venue, les batteries restèrent silencieuses, on n'entendait que le cliquetis de l'arme blanche. Bientôt, sur tous les points, la ligne autrichienne prit la fuite.

Dans la confusion de cette déroute épouvantable, la cavalerie de l'archiduc, précipitant sa course sur la chaussée, renversait ses bataillons, qu'elle achevait d'écraser ; les soldats effrayés, égarés par l'obscurité, se jetèrent en foule, de droite et de gauche, dans des marais impratica-

bles, et là encore un très-grand nombre périt.

Lannes ouvrit l'avis de poursuivre l'ennemi jusqu'au Danube, et de l'anéantir avant qu'il pût avoir le temps de se remettre de sa terreur et de se reformer. Mais les troupes succombaient sons le poids de la faim et de la fatigue ; l'Empereur ordonna que l'on formât les bivouacs.

La bataille d'Eckmühl coûta aux Autrichiens cinq mille hommes tués ou blessés, et quinze mille prisonniers. Douze drapeaux et seize pièces de canon furent les trophées de la journée.

La perte de l'armée française fut peu considérable, grâces aux dispositions de Napoléon, qui lui assurèrent la supériorité du nombre dans tous les engagemens de la journée.

L'archiduc courut chercher un refuge à Ratisbonne; il passa la nuit à faire filer ses bagages et une partie de ses troupes par le pont de cette ville. Un autre pont fut jeté sur le Danube, au-dessous du confluent de la Regen, pour favoriser cette

retraite précipitée; et la cavalerie autrichienne s'étendit en avant de Ratisbonne, sur la chaussée d'Abach, pour protéger le passage du Danube.

L'armée autrichienne avait défilé toute la nuit, éclairée par le feu de nos bivouacs; le 23, vers midi, le passage terminé, la plus grande partie des troupes étant rentrée dans Ratisbonne, l'archiduc fit rompre le pont.

L'Empereur résolut de s'emparer aussitôt de la ville. L'artillerie de murailles, par un feu bien nourri, tenta de repousser les Français qui se formaient à peu de distance; plusieurs attaques, soutenues avec vigueur, commençaient à décourager le soldat, lorsque l'impétueux Lannes saisit une échelle et court la dresser contre la muraille en s'écriant: « Je vous ferai voir, soldats, que votre général est encore grenadier. » En un instant il pénètre dans la ville, plusieurs bataillons se précipitent à sa suite, s'emparent du pont, et l'armée passe rapidement sur la rive gauche.

Les Autrichiens perdirent à Ratisbonne

un grand nombre de leurs meilleurs soldats et huit mille prisonniers. Ratisbonne fut, en grande partie, livrée aux flammes: mais elle appartenait au roi de Bavière, et l'Autriche aurait voulu voir brûler cette ville qu'elle avait occupée par surprise, et qu'elle ne sut pas défendre. Napoléon fit réparer, à ses frais, toutes les maisons incendiées. Cet acte de justice coûta trois millions.

C'est sous les murs de Ratisbonne que Napoléon, au moment où, accompagné de Duroc, il observait la ville sur un plateau découvert à peu de distance des murailles, fut atteint d'une balle au pied droit. « Ce ne peut être qu'un Tyrolien qui m'ait si bien ajusté, dit-il: ces gens sont fort adroits. » On se hâta de reconnaître la blessure; elle était sans danger. Cependant le bruit de cet accident s'était en un instant répandu dans les rangs de l'armée. Aussitôt tout ce qui se trouvait à portée courut vers le tertre où Napoléon venait d'être blessé. Les fantassins abandonnèrent leurs faisceaux, la cavalerie rompit

ses rangs ; quinze mille hommes se trouvèrent tout à coup réunis autour de lui, oubliant leurs dangers personnels, et sans s'apercevoir des ravages que le canon des murailles, redoublant d'activité, faisait dans les rangs épais de leur masse imprudemment entassée sur un point. L'Empereur, vivement ému à l'aspect de ce mouvement, monte ausssitôt à cheval ; sa présence calme l'armée. Des roulemens prolongés rappellent partout la troupe sous les armes. Les rangs se reforment, et Napoléon les parcourt aux cris mille fois répétés de *vive l'Empereur !*

De Ratisbonne, Napoléon dirigea ses maréchaux sur les divers points où l'ennemi pouvait encore présenter une force respectable. L'archiduc Charles, en pleine retraite par les montagnes de la Bohême, fut poursuivi par le duc d'Aüerstadt ; le duc de Dantzick reprit Munich, et Napoléon replaça le roi sur son trône à Augsbourg.

Avant de quitter Ratisbonne, il voulut témoigner à l'armée sa satisfaction, et lui

adressa l'ordre du jour suivant, le 24 avril :

« Soldats !

» Vous avez justifié mon attente, vous avez suppléé au nombre par votre bravoure. Vous avez glorieusement marqué la différence qui existe entre les soldats d'Alexandre et les cohues armées de Xercès.

» En peu de jours nous avons triomphé dans les trois batailles de Thann, d'Abensberg, d'Eckmühl, et dans les trois combats de Peissing, de Landshut et de Ratisbonne......

» L'ennemi, enivré par un cabinet parjure, paraissait ne plus conserver un souvenir de vous. Vous lui avez apparu plus terribles que jamais.

» Naguêre il a traversé l'Inn et envahi le territoire de nos alliés ; naguère il se promettait de porter la guerre dans le sein de notre patrie ; aujourd'hui, défait, épouvanté, il fuit en désordre. Déjà mon avant-garde a passé l'Inn ; avant un mois nous serons à Vienne. »

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Occupation de Vienne. — Passage du Danube. — Bataille d'Essling.

Mai 1809.

La victoire d'Eckmühl et la prise de Ratisbonne ne laissaient plus d'autre espoir à l'archiduc Charles que de rallier les débris de ses armées et de couvrir Vienne : il effectua donc sa retraite en Bohême, pays montagneux, rempli de défilés favorables à la défense ; là il espérait recevoir des renforts, et prolonger sa résistance dans le cas où l'armée française se fût mise à sa poursuite ; mais les victoires de ces cinq jours mémorables avaient rendu Napoléon maître absolu de la rive

droite du Danube : la grande route de Vienne lui était ouverte : fidèle à son système de frapper directement au cœur son adversaire, Napoléon résolut de marcher sur la capitale de l'Autriche.

Ce projet arrêté, Napoléon fit rapidement filer les troupes vers Landshut, et, se reposant sur Davoust du soin de tenir l'archiduc éloigné de la rive gauche du Danube, il quitta Ratisbonne le 26 avril, et se mit à la tête de son armée victorieuse, qui se portait à marches forcées sur Vienne par la rive droite du fleuve.

De la promptitude des mouvemens de l'Empereur allait dépendre tout le succès de cette campagne, ouverte sous d'aussi brillans auspices. L'armée autrichienne était coupée, il est vrai, mais chacune de ses parties était également redoutable. Le général Hiller commandait une réserve considérable, et paraissait vouloir défendre Vienne : si cet ennemi résistait quelques jours, l'archiduc tombait sur les derrières de notre armée, et le Tyrol, qui venait de se mettre en insurrection, ne

pouvait manquer d'envahir la Bavière; tout le nord de l'Allemagne menaçait de se lever pour écraser les Français; il fallait frapper un coup décisif pour échapper à tant de périls réunis. A l'aspect de ces dangers, une âme vulgaire eût hésité; Napoléon n'y vit qu'un motif de plus pour agir, et résolut de dicter encore une fois la paix à l'Autriche au sein même de sa capitale.

Trop faible pour essayer de défendre l'Inn, le général Hiller s'était replié sur Ebesberg, village protégé par un château fort sur la Traun. Cette rivière offre très peu d'endroits guéables, et coule entre deux rives naturellement escarpées; un pont forme le seul point de communication avec le village; la position, vue de face, paraissait impénétrable; Hiller l'occupait avec plus de trente mille hommes et une formidable artillerie; il espérait pouvoir s'y maintenir assez longtemps pour rétablir ses communications avec l'archiduc Charles, et concourir

avec ce prince au salut de Vienne, en défendant le cours du Danube.

Ebesberg, défendu par une armée aussi formidable, verrait échouer, à nombre égal, les efforts de tout autre général que l'audacieux Masséna : celui-ci cependant n'hésite pas à l'attaquer, bien qu'il n'ait avec lui que deux faibles divisions.

Du premier choc, les Français culbutent l'avant-garde d'Hiller, qui défend les approches du pont ; l'intrépide général Cohorn s'élance à la tête de quelques bataillons ; en vain le feu redoublé des batteries ennemies foudroie ces braves ; ils avancent, renversent dans le Traun tout ce qui s'oppose à leur course, et pénètrent dans la ville. Là s'engage un de ces combats de géans auxquels les Français avaient déjà habitué les soldats de l'Autriche. Malgré les prodiges d'audace et de valeur de Cohorn et de sa troupe, ils allaient succomber, accablés par le nombre, et perdaient beaucoup de

monde, quand arrivèrent les autres brigades que Masséna envoyait à leur secours.

Enfin Legrand paraît : les Français reprennent alors l'offensive, et attaquent le château. Masséna excite par sa présence la bouillante ardeur de ses troupes. Cependant les Autrichiens faisaient une défense désespérée, que secondait l'incendie de la ville, et ce combat acharné se prolongea long-temps au milieu des flammes. A la fin, l'ennemi, rompu de tous côtés, prit le parti de la retraite, et le maréchal Bessières, survenu pendant le combat avec la cavalerie, se mit à sa poursuite.

L'Empereur accourait par la rive droite de la Traun ; il n'arriva qu'à la nuit tombante; tout était terminé. La ville offrait un spectacle horrible. Des monceaux de morts obstruaient les rues ; les maisons et le château brûlaient encore, et du milieu de leurs débris embrasés s'élevaient les cris des blessés, que le feu dévorait,

sans qu'il fût possible de les arracher à ce supplice épouvantable !

Depuis l'ouverture de cette campagne, Masséna n'avait encore donné son nom à aucune bataille : c'est à lui qu'appartient la plus grande part de gloire de la journée d'Ebesberg, que l'Empereur nomma un des plus beaux faits d'armes dont l'histoire puisse conserver le souvenir. Il ajouta, dans le bulletin rédigé le jour même sur le champ de bataille. « Le voyageur s'arrêtera et dira : C'est ici, c'est de ces superbes positions, qu'une armée de trente-cinq mille Autrichiens a été chassée par deux divisions françaises ! »

Débarrassé de Hiller, qui se replia sur Saint-Polten, en passant le Danube à Muntern, Napoléon marcha rapidement, mais en bon ordre et sans précipitation, calculant ce qu'il lui fallait d'avance pour précéder l'archiduc à Vienne, et prenant d'ailleurs toutes les mesures nécessaires pour assurer ses communications.

L'archiduc Maximilien était gouver-



neur de la place, où il avait fait venir dix bataillons de troupes de ligne, et dix bataillons de landwher ou milice : les faubourgs furent immédiatement occupés, et le général Thurreau marcha droit à l'esplanade qui sépare ces immenses faubourgs de la cité. Il fut reçu à coups de canon.

Le duc de Montebello envoya alors le colonel Lagrange porter une sommation à l'archiduc ; mais la populace assaillit ce parlementaire et le blessa : une seconde tentative ne fut pas plus heureuse ; des députés des huit faubourgs, chargés d'un message de Napoléon, furent reçus par leurs concitoyens à coups de fusil, et quinze d'entre eux perdirent la vie. Il fallut donc avoir recours à la force.

L'Empereur fait jeter un pont sur un bras du Danube ; la promenade du Prater est occupée ; une batterie de vingt obusiers, construite à cent toises de la place, commence son feu à neuf heures du soir, et, en moins de quatre heures lance dix-huit cents obus dans la cité, qui bientôt paraît tout en flammes.

Le palais de l'Empereur d'Autriche se trouvait directement exposé au feu terrible des obusiers; Napoléon en fit changer la direction par une circonstance qui, depuis, sembla prophétique. Le souverain et sa famille avaient quitté Vienne pour se retirer à Bude en Hongrie; un seul personnage de la famille impériale, retenu par la maladie, n'avait pu s'éloigner du château : c'était la jeune archiduchesse Marie-Louise. On informa Napoléon de cette circonstance, et dès lors il couvrit de sa protection celle qui, plus tard, devait être son épouse.

L'archiduc Maximilien voyait cependant l'impossibilité de résister aux Français. Déjà un pont jeté sur le Danube avait donné passage à trois divisions commandées par Masséna; la ville courait risque d'être prise d'assaut; il ne songea plus qu'à la retraite, qu'il effectua rapidement avec les troupes de ligne, ne laissant qu'une partie des landwhers au général O'Reilly, qu'il autorisa à capituler.

Le 12, à la pointe du jour, une députation de la ville se montra aux avant-postes; elle fut présentée à l'Empereur, à Schœnbrunn. Oubliant l'outrage fait à son parlementaire, il assura les députés de sa protection, et leur promit que la ville serait traitée avec la même clémence qu'en 1805. Les articles de la capitulation furent dressés immédiatement, et ratifiés la nuit suivante.

Le 13, à neuf heures du matin, les troupes françaises entrèrent dans la ville. Les armes furent enlevées des mains de la populace; la garde urbaine conserva les siennes, et se montra digne de cette confiance.

Napoléon ne fit point d'entrée à Vienne. Un ordre du jour, daté de Schœnbrunn, apprit à l'armée l'occupation de la capitale. C'était sans doute un grand avantage; mais quatre jours avaient été consumés inutilement, sous les murs de cette place, incapable d'une défense sérieuse; l'archiduc, en se retirant, venait, par la rupture des ponts, de lui fermer le Danube.

Le regret de ces pertes respire évidemment dans la proclamation qu'il mit à l'ordre du jour de l'armée, au moment où elle entrait dans la capitale de l'Autriche.

« Soldats !

» Un mois après que l'ennemi passa l'Inn, au même jour, à la même heure, nous sommes entrés dans Vienne.

» Ces landwhers, ou levées en masse, ces remparts élevés par la rage impuissante de la maison de Lorraine, n'ont point soutenu nos regards. Les princes de cette maison ont abandonné la capitale, non comme des soldats d'honneur qui cèdent aux circonstances, mais comme des parjures que poursuivent leurs propres remords. En fuyant de Vienne leurs adieux ont été le meurtre et l'incendie; comme Médée, ils ont de leur propres mains égorgé leurs enfans.

» Le peuple de Vienne, selon l'expression de la députation de ses faubourgs, délaissé, abandonné, veuf, sera l'objet de vos égards. J'en prends les bons habitans

ous ma spéciale protection : quant aux hommes turbulens et méchans, j'en ferai une justice exemplaire.

» Soldats? soyons bons pour les pauvres paysans, pour ce bon peuple qui a tant de droits à votre estime : ne conservons aucun orgueil de nos succès, voyons-y une preuve de cette justice divine qui punit *l'ingrat et le parjure.* »

Napoléon voulut marquer son court séjour à Vienne par un acte solennel de puissance. C'est de cette capitale qn'il data, le 17 mai, le décret qui réunissait les états du pape à l'empire français.

Cet événement si extraordinaire ne produisit en Europe aucune sensation ; on y vit un acte dès long-temps préparé ; et l'excommunication que le pape Pie VII lança trois semaines après contre Napoléon, ne fut considérée, à Rome même, que comme la représaille d'une vengeance temporelle.

Napoléon était maître de la capitale de l'Autriche, et la campagne cependant

était loin d'être terminée. L'archiduc Charles, à la tête d'une armée de cent trente-cinq mille hommes, se rapprochait chaque jour par la rive gauche du Danube. Napoléon résolut de le prévenir et de passer ce grand fleuve; la position, sur la rive droite, n'étant bonne qu'autant que l'armée aurait une tête de pont sur la rive gauche, parce que sans cela l'ennemi restait maître de l'initiative de ses mouvemens. Cette considération était d'une telle importance, que Napoléon se fût reployé sur l'Ens, s'il lui eût été impossible de s'établir sur la rive gauche. Mais le passage présentait les plus grandes difficultés; le Danube a cinq cents toises de large, une grande profondeur et une extrême rapidité. Passer une telle rivière presque en présence d'une armée, exigeait beaucoup d'art, d'autant plus qu'on ne pouvait pas s'éloigner, de peur que l'ennemi, qui avait deux équipages de pont, ne passât lui-même le Danube et ne se portât sur Vienne.

Napoléon s'avança à deux lieues au-

dessous de Vienne, vis-à-vis de l'île de Lobau, qui a dix-huit cents toises d'étendue. Elle est séparée de la rive droite par le grand bras du Danube, qui a cinq cents toises, et de la rive gauche par un petit bras de soixante toises. Il résolut de s'établir dans cette île. Une fois là, il se trouvait dans un camp retranché sur la gauche, il avait barre sur l'archiduc, et si ce prince se portait sur Krembs, ou tout autre point, pour passer le Danube, et couper sa ligne d'opérations, partant de l'île de Lobau, les français tombaient sur ses derrières, et l'attaquaient à l'improviste.

Le général Bertrand eut ordre de jeter un pont de bateaux sur le Danube ; le 19 mai une avant-garde, commandée par le général Molitor, y passa, et s'empara de l'île. Le pont était terminé dès le matin du 20 ; l'armée française commença à passer; mais, dans l'après-midi, le Danube grossit de trois pieds, les ancres des bateaux chassèrent, le pont fut rompu ; en peu d'heures, toutefois, il fut raccom-

modé, et l'armée continua à passer dans l'île. Vers les six heures, Napoléon fit jeter un pont dans un rentrant sur le petit bras; le général Lasalle s'avança avec trois mille chevaux sur Essling, battit la plaine dans tous les sens, et ne rencontra qu'une division de cavalerie autrichienne avec laquelle il escarmoucha. Il s'établit la nuit entre Essling et Gros-Arpen. Napoléon bivouaqua sur la rive gauche, à la ferme de la Tuilerie, à la tête du petit pont.

Le 21, à la pointe du jour, il se porta sur Essling; un bataillon fut posté dans une espèce de réduit crénelé au village d'Enzersdorf. Une partie des cuirassiers d'Espagne et de Nansouty passèrent; mais à midi, le Danube grossit encore de quatre pieds; le grand pont fut emporté de nouveau; le reste de la cavalerie et les réserves du parc ne purent passer. Deux fois, pendant ce jour, le général Bertrand rétablit les ponts, et deux fois ils furent rompus. Au moment de l'évacuation de Vienne, les Autrichiens avaient

incendié beaucoup de bateaux qui, soulevés par la crue du fleuve, allaient frapper contre les pontons. A quatre heures de l'après-midi, le général Lasalle fit prévenir l'Empereur que l'armée de l'archiduc était en marche. Le prince de Neufchâtel monta sur le clocher d'Essling, et fit le croquis des mouvemens de l'armée autrichienne. L'archiduc voulut attaquer par sa droite Gros-Arpen, par son centre Essling, par sa gauche Enzersdorf, formant ainsi une demi-circonférence autour d'Essling. Napoléon donna l'ordre de se reployer et de rentrer dans l'île de Lobau, en laissant dix mille hommes dans le bois en avant du petit pont; mais, dans ce moment, le général Bertrand fit dire que le Danube baissait; qu'il avait rétabli les ponts, et que les parcs passaient. Il était tard, Napoléon résolut de rester en position; car, si l'ennemi occupait le village d'Essling, il devenait fort difficile de l'en déloger sans perdre beaucoup de monde.

A cinq heures, les tirailleurs s'engagè-

rent, la fusillade et la cannonnade devinrent bientôt vives; la division de cuirassiers, conduite par le duc d'Istrie, se couvrit d'une gloire immortelle, mais elle perdit son général, le brave d'Espagne, et ses trois colonels. L'ennemi fut repoussé dans toutes ses attaques sur Gros-Arpen et Essling, et vingt-cinq mille hommes, attaqués par cent mille, conservèrent réunis, pendant trois heures, leur champ de bataille. La nuit vint mettre un terme à ces sanglans combats, et le placement des feux de bivouac des deux armées annonça une journée décisive pour le lendemain.

L'Empereur ne cessa pas, durant la nuit, d'expédier des ordres pour hâter la marche de l'armée française qui, sur les deux rives, était de vingt mille hommes supérieure à celle de l'archiduc. La victoire ne pouvait être douteuse; mais soudain le Danube grossit d'une manière effroyable. Le passage sur le pont fut encore interrompu, il ne put être rétabli qu'à la pointe du jour. La garde et le

corps du duc de Reggio commencèrent alors leur passage; il s'opérait au pas accéléré. L'Empereur monta à cheval plein d'espoir : les destins de la maison d'Autriche allaient être fixés! Arrivé à Essling, il ordonna au maréchal Lannes de percer le centre de l'armée autrichienne, et à la jeune garde de déboucher d'Essling, pour se jeter au moment décisif sur le flanc gauche de l'ennemi, qui s'appuyait à Enzersdorf, petite ville sur la branche du Danube qui forme l'île de Lobau. Les Autrichiens sentaient l'importance de ne pas laisser percer leur ligne de bataille; mais elle était trop étendue, elle avait plus de trois lieues, tous leurs efforts furent vains. Napoléon lui-même encourageait l'armée de son exemple; il s'exposait avec la témérité d'un soldat, à tel point que le général Walter, au fort de l'action, s'écriait : « *Retirez-vous, Sire, ou je vous fais enlever par mes grenadiers !* »

Déjà la jeune garde marchait sur le flanc de la gauche des ennemis, lorsqu'il fallut arrêter les troupes dans leur élan;

la victoire se déclarait fidèle à ses favoris, quand on accourt annoncer à l'Empereur que les ponts du Danube sont entièrement rompus..... La moitié des cuirassiers, le corps du maréchal Davoust, toutes les réserves de l'artillerie se trouvaient encore sur la rive droite. Ce contretemps était affreux; l'Empereur se voyait réduit aux seules forces présentes sur le terrain; mais le plan d'opération était si sage, si profondément calculé, que l'armée ne courait aucun danger, et elle pouvait toujours, au pis-aller, reprendre sa position dans l'île de Lobau, où elle eût été inattaquable; jamais camp retranché ne fut plus fort : il était couvert par un fossé profond, de soixante toises de large. La funeste nouvelle de la rupture des ponts était arrivée à huit heures du matin; l'Empereur envoya l'ordre aux maréchaux Masséna et Lannes de s'arrêter, et de reprendre insensiblement leurs positions. Le premier appuya sur sa gauche au milieu du village de Gros-Arpen (ce village a plus d'une lieue de long);

le second entre Gros-Arpen et Essling, appuyant sa droite à ce village; ce mouvement se fit avec autant d'ordre et de précision que s'il se fut opéré à une revue au Champ-de-Mars.

L'ennemi désespéré et en retraite s'arrêta stupéfait, ne comprenant rien à ce mouvement rétrograde des Français : mais bientôt il apprit que leurs ponts étaient emportés ; son centre reprit sa première position : il était alors dix heures du matin; depuis cette heure jusqu'à quatre heures de l'après-midi, c'est-à-dire pendant six heures, cent mille Autrichiens et cinq cents pièces de canon attaquèrent vainement et sans succès cinquante mille Français n'ayant que cent pièces de canon en position, obligés de ménager leur feu, parce qu'ils manquaient de munitions.

Le succès de la bataille était dans la possession du village d'Essling; l'archiduc fit tout ce qu'il fallait faire pour s'en rendre maître; il l'attaqua cinq fois avec des troupes fraîches, le prit deux fois,

mais il en fut chassé cinq fois. Enfin, à trois heures de l'après-midi, l'Empereur ordonna au général Rapp et au brave comte de Lobau, ses aides-de-camp, de se mettre à la tête de la jeune garde, de déboucher par trois colonnes, et de tomber au pas de charge sur les réserves de l'ennemi, qui se préparait à faire une sixième attaque. Mais l'archiduc n'avait plus de troupes fraîches, il prit position; le feu cessa à quatre heures précises, dans une saison où l'on peut se battre jusqu'à dix heures. Ainsi, pendant six heures de jour, les Français restèrent maîtres du champ de bataille.

La vieille garde, où était l'Empereur, se tint constamment en bataille, à une portée de fusil d'Essling, la droite au Danube, la gauche du côté de Gros-Arpen.

Le soir, l'Empereur se porta dans l'île de Lobau, et alla visiter les points où étaient les ponts. Tout avait disparu, pas un bateau n'était en place : le Danube s'était élevé de vingt-huit pieds depuis

trois jours. Il ordonna alors à l'armée de repasser le petit pont et de se camper dans l'île de Lobau : le mouvement commença à la nuit ; mais Masséna coucha sur le champ de bataille, et ne passa qu'à sept heures du matin.

Telle fut la sanglante bataille d'Essling, que les Français soutinrent le 21, avec trente mille hommes contre quatre-vingt-dix mille, que moins de soixante mille hommes gagnèrent le lendemain jusqu'à neuf heures du matin, bien que l'ennemi eût encore reçu des renforts, et qui nous fut arrachée le soir par la force d'un événement extraordinaire.

La perte de l'armée fut considérable, mais elle déplora surtout la mort de deux de ses chefs héroïques : le général Saint-Hilaire, frappé à la tête des grenadiers, et Lannes, le héros de l'armée, l'ami de Napoléon, le compagnon de toutes ses victoires, à qui un boulet fracassa les deux genoux. Napoléon se trouva sur le passage des soldats qui le portaient à Ebersdorf. Il courut à lui, le serra dans ses bras en

s'écriant : « Lannes, me reconnais-tu ? C'est ton ami, c'est Bonaparte ; Lannes, tu nous seras conservé. » Lannes, reprenant l'usage de ses sens, répondit : « Non, je crois qu'avant une heure, vous aurez perdu votre meilleur ami. » Il expira. Toute l'armée le pleura comme un frère.

Après cette désastreuse journée, Napoléon prouva plus que jamais, peut-être, que si son génie était fait pour commander à la victoire, son âme était faite pour commander à la fortune. L'armée était en péril, ce n'était que par une résolution prudente que l'on pouvait assurer son salut. Il assemble ses maréchaux et les consulte : tous sont d'avis de mettre l'armée à couvert sur la rive droite.

L'Empereur, cependant, ne peut se résoudre à abandonner ses blessés ; fuir devant l'ennemi serait pour lui un effort impossible : « Il faut rester ici, dit-il ; il faut menacer un ennemi accoutumé à nous craindre, et le retenir devant nous....... D'ailleurs, l'armée d'Italie arrive avec ses victoires..... »

L'ordre est donné aux troupes de se reployer. A deux heures du matin, le mouvement s'opère, et, laissant à Masséna le soin glorieux de conserver la rive gauche et les îles, Napoléon, suivi du seul Berthier, au milieu d'une nuit orageuse, et bravant les dangers, s'aventure sur une frêle barque, au milieu du Danube débordé et couvert de débris. Il va sur la rive droite consoler le corps de Davoust, pendant que l'armée, après les fatigues d'Essling, se retranche dans l'île, qui va devenir une imposante place d'armes.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Situation des diverses puissances. — Insurrection de Katt, Doernberg, Schill. — Campagne de Pologne.

1809.

Napoléon réussit, avec une prodigieuse célérité, à rétablir la communication entre la rive droite et l'île de Lobau, et les Autrichiens virent s'évanouir la possibilité de profiter de son isolement.

Quelques jours suffirent pour convertir Lobau en un camp immense protégé par des batteries formidables qui la mettaient à l'abri de toute surprise; les autres petites îles furent fortifiées de même, et le 1r. juillet l'Empereur établit son quartier-

général dans l'île de Lobau, qui prit le nom d'île Napoléon.

Les malheurs d'Essling se trouvaient dès lors réparés; de nouveaux renforts s'avançaient de toutes parts pour venir achever la perte de l'Autriche: Napoléon dut étendre ses vues sur la situation générale des affaires.

La France ne comptait que peu d'amis véritables sur le continent. Au premier rang était le roi de Saxe, dont les nouvelles possessions n'avaient guère pour garantie que la puissance de Napoléon, qui l'avait couronné; l'agression des Anglais, l'incendie de Copenhague et l'enlèvement de la flotte, attachaient aussi à Napoléon les Danois, dont le ressentiment lui faisait un allié fidèle. Quant aux autres princes allemands, pour la plupart le nœud véritable de leur alliance avec Napoléon était l'effroi qu'inspirait la coalition des trois grandes puissances du nord.

A cette époque, la Russie conservait encore l'apparence de l'amitié. Un corps

d'armée marchait sur la Vistule, pour agir contre l'Autriche, de concert avec Napoléon. Le général russe, toutefois, avançait avec une extrême lenteur.

Une révolution dont les fastes d'aucun peuple n'avaient encore eu d'exemple, venait de s'accomplir en Suède. La nation avait déposé son roi *d'un consentement unanime;* et les états assemblés, en recevant l'abdication imposée à ce prince, avaient rendu publique la déclaration suivante: « Nous avons pris la résolution ferme et inébranlable qui suit: Nous abjurons par le présent acte toute fidélité et obéissance que nous devions comme sujets à notre roi Gustave Adolphe IV, jusqu'à présent roi de Suède, et le déclarons, ainsi que ses héritiers déjà nés ou à naître, pour le présent et à jamais, déchu de la couronne et du gouvernement de Suède. »

La Prusse, démantelée, écrasée de tributs, ne respirait que vengeance, et attendait un instant favorable pour commencer les hostilités.

Quant à l'Italie, elle s'agitait à l'appro-

che des armées autrichiennes qui s'avançaient par l'Illyrie et la Carinthie, après avoir insurgé le Tyrol.

L'Europe semblait donc, presque entière, réunie dans un même sentiment de haine contre la France. En Espagne, le peuple s'était soulevé, plus exaspéré que jamais, et redoublait d'efforts pour rejeter au-delà des Pyrénées les armées françaises déjà repoussées du Portugal.

Le résultat de la bataille d'Essling vint donner une nouvelle énergie à cet esprit d'hostilité; de tous côtés les élémens d'insurrection fermentèrent, les *Illuminés* d'Allemagne donnèrent les premiers le signal.

Un officier prussien nommé Katt, arbora tout à coup l'étendard de la liberté: il fit sur les bords de l'Elbe un appel à ses anciens compagnons d'armes, parcourut la campagne, leva des hommes, et s'approcha de Magdebourg, qu'il tenta de surprendre.

Cette tentative échoua; Katt alors, à la tête de nouveaux rassemblemens, souleva

une partie des provinces de la Westphalie, organisa des corps, coupa les communications, enleva des caisses. Bientôt cependant, pressé par les troupes du roi Jérôme, il fut contraint de repasser l'Elbe et de se réfugier en Prusse, d'où il gagna la Bohême.

L'insurrection de Katt se rattachait à un vaste plan organisé en Westphalie. Un aide-de-camp du roi, Doernberg, en était le chef; il commandait les chasseurs de la garde, et se promettait, avec cette troupe gagnée, d'arrêter lui-même le souverain aussitôt que l'insurrection aurait éclaté dans la Westphalie. On comptait sur la coopération des Prussiens et des escadres de l'Angleterre. Mais la levée de boucliers de Katt compromit le succès de cette conspiration.

Les conjurés, s'animant à la vue de ce premier signal, éclatèrent avant le jour fixé, dans la nuit du 22 au 23 avril.

Mais Jérôme eut bientôt étouffé cette révolte, dont le chef Doernberg n'eut, comme Katt, d'autre ressource que de

'aller joindre en Bohême au corps insurgé lu duc de Brunswick.

Le mauvais succès de ces deux tentatives ne découragea pas toutefois les conjurés, et ils résolurent, avec la tenacité du caractère allemand, de pousser à fin l'entreprise.

Schill, ancien partisan, major au service de la Prusse, sortit de Berlin, à la tête de cinq cents hussards de son régiment, auxquels se réunirent trois cents fantassins d'un bataillon d'infanterie légère. Il se porta sur Wittemberg, et entra en Westphalie, dans l'espoir que sa présence ranimerait les restes de l'insurrection de Doernberg; il s'y recruta en effet rapidement.

Bientôt Schill se vit à la tête d'une petite armée, vivant de pillage, et imposant des contributions au nom du roi de Prusse. Les projets de Schill passèrent son espérance; il fit hardiment sommer le duc de Meklembourg de lui livrer Stralsund, dont bientôt il s'empara.

L'Empereur cependant avait donné des

ordres pour réprimer tant d'audace : le général Gratien sortit de Hambourg avec une division hollandaise. Après avoir délivré tout le Meklembourg, il arriva sous les murs de Stralsund le 31 mai. Le même jour, ses troupes attaquèrent la place, et malgré la résistance acharnée des Prussiens, qui se barricadaient dans les rues, dans les maisons, elle fut emportée d'assaut.

Schill était tombé mort dans la mêlée. Avec lui finissait l'insurrection. Ceux de ses soldats qui échappèrent au massacre de Stralsund se dispersèrent au loin, et bientôt la Westphalie fut pacifiée.

A l'époque où le prince Charles avait passé l'Inn pour envahir la Bavière, le jeune archiduc Ferdinand, à la tête d'une armée de trente-huit mille hommes, s'était avancé sur la Pologne. Le but de cette expédition était, en occupant Varsovie et le grand duché jusqu'à Dantzig, de donner la main aux Anglais, maîtres de la Baltique, de faire cesser les temporisations de la Prusse et de la Russie, et d'offrir un

appui central aux soulèvemens des provinces septentrionales.

Ce fut Poniatowski, dont le nom était célèbre, que Napoléon opposa à l'archiduc. Les seize mille Polonais qu'il avait sous ses ordres étaient composés de nouvelles troupes; Napoléon s'était reposé du soin de repousser les Autrichiens sur la coopération des armées russes; mais aucune nouvelle du prince Gallitzin n'arrivait, et l'archiduc avançait à grands pas sur Varsovie.

Poniatowski se prépara en toute hâte à une vigoureuse résistance, et, avec douze mille hommes, il alla prendre une forte position à quelques lieues de la ville.

L'avant-garde de l'archiduc se montra le 19 avril au matin; vers le milieu du jour l'action s'engagea. Les Autrichiens étaient trois fois plus nombreux que les troupes polonaises. Celles-ci cependant, qui se présentaient pour la première fois au combat, soutinrent durant huit heures un combat inégal. Ce ne fut qu'à la

nuit que Poniatowski rentra dans Varsovie.

Convaincu cependant de l'impossibilité de défendre la place, il dut céder aux supplications des habitans que l'archiduc s'apprêtait à bombarder; force lui fut d'abandonner la capitale.

L'armée, en sortant de Varsovie, alla prendre position sur le Bug, en s'appuyant sur la forteresse de Modlin. Cette manœuvre habile déconcerta les plans de l'archiduc, qui avait espéré voir les Polonais prendre le chemin de la Saxe. Il lui devint impossible d'entrer en communication avec la flotte anglaise. En vain tenta-t-il de surprendre Praga; un corps autrichien y fut écrasé; Gora vit Poniatowski défaire encore un ennemi supérieur en forces; bientôt enfin, les braves Polonais poursuivant leur marche, entrèrent en Gallicie. Ils ne tardèrent pas à s'emparer des forteresses de Sandomirz et de Zamosc, ils occcupèrent Lemberg et Jaroslau. Ces progrès merveilleux enflammaient partout, sur le passage de Ponia-

towski, le cœur de ses compatriotes. L'esprit patriotique s'était réveillé, et déjà en espoir la Pologne se voyait délivrée du joug odieux de l'Autriche.

C'est sur ces entrefaites qu'arriva la nouvelle de la bataille d'Essling. Ferdinand venait de regagner Varsovie, et s'apprêtait à marcher sur Sandomirz, où Poniatowski courait à sa rencontre. Gallitzin restait immobile à Bialystock.

La politique de la Russie fut changée le jour de notre premier revers; en vain Poniatowski pressa Gallitzin et Souvarow de l'aider à vaincre l'Autriche; la journée d'Essling nous allait faire un ennemi d'un allié. Le cas d'un revers était prévu dans les instructions de Gallitzin.

La lutte dura quelques semaines, enfin les Autrichiens, battus dans toutes les rencontres, se décidèrent à faire retraite sur Cracovie; mais l'avant-garde polonaise arriva en même temps que l'archiduc sous les murs de la ville, et Sokolinski se disposa aussitôt à attaquer l'ennemi. Ferdinand refusa le combat, et

demanda la nuit seulement pour évacuer la place. Poniatowski rentra en vainqueur dans la capitale ; les braves Polonais y furent reçus par leurs compatriotes avec enthousiasme. L'aigle et le drapeau tricolore flottèrent de nouveau sur ces remparts que l'Autriche perdait pour toujours.

CHAPITRE VIII.

Sommaire : Insurrection du Tyrol. — Le vice-roi d'Italie attaqué par l'archiduc Jean.

1809.

Les promesses de l'Autriche, soutenues de l'or de l'Angleterre, continuèrent, durant tout le temps que l'Empereur et l'archiduc restèrent immobiles sur les bords du Danube, à soulever les populations crédules que le traité de Presbourg avaient arrachées à son joug. C'est ainsi que dans le Tyrol, prêtres, nobles, montagnards, s'exaltaient contre les Français, et s'apprêtaient à les massacrer, excités dans leurs résolutions funestes par le général Chasteler, transfuge belge au

service de l'Autriche, et par les seigneurs vendus à la cour de Vienne.

L'insurrection du Tyrol, préparée de longue main, avait pour but de chasser les Français et de rejeter la domination du roi de Bavière; elle éclata au moment même où l'archiduc Charles entrait en Bavière. Le 10 d'avril, les montagnards se jetèrent partout à l'improviste sur les troupes bavaroises, réparties en petit nombre sur divers points du pays. Les soldats se défendirent en désespérés; mais assaillis par des nuées de paysans, entourés, harcelés, ils furent contraints de mettre bas les armes. Les insurgés, s'enhardissant, se réunirent au nombre de vingt mille sous la conduite de Hofer et du capucin Joseph Haspinger, et vinrent mettre le siége devant Inspruck, qu'ils emportèrent d'assaut. Tout fut massacré par ces furieux, qu'excitait le double fanatisme patriotique et religieux.

En quelques jours les Tyroliens furent maîtres de toutes les places et de la capitale.

Les Autrichiens se hâtèrent d'accourir pour recueillir le fruit de cette révolution fomentée par leur gouvernement; Chasteler pénétra dans le Tyrol avec un corps d'armée, et propagea l'insurrection jusque dans les plaines de l'Italie. Il se rendit ensuite à Inspruck, pour y organiser un gouvernement provisoire et une armée régulière.

Mais le maréchal Lefèvre, après avoir battu les Autrichiens à Salzbourg, accourait aussi pour mettre un terme à l'insurrection du Tyrol. Il marchait sur Inspruck, et le général Deroi entrait dans le Tyrol par Kufstein.

Chasteler, se flattant d'empêcher leur jonction, se porta au devant du maréchal, et vint prendre une position très forte au défilé de Fenersinger..

Ils furent promptement défaits. Les Bavarois avaient à venger le sang de leurs compatriotes lâchement assassinés; ils renversèrent tout ce qui leur était opposé, et ne montrèrent pas moins d'élan et d'intrépidité que les vieux bataillons qui

marchaient sous les ordres de Lefebvre.

Les désastres des révoltés les disposèrent enfin à demander *merci :* on négocia ; le maréchal Lefèvre promit un pardon général si l'on déposait immédiatement les armes ; sa marche sur Inspruck précipita la décision des insurgés ; ils déclarèrent qu'ils se livraient à la discrétion du roi de Bavière, et ouvrirent les portes de la ville à son armée. Le maréchal y fit son entrée le 19 mai. Wrède harangua, du haut d'un balcon, le peuple rassemblé sur la place de l'hôtel-de-ville ; il prodigua les menaces en cas d'une nouvelle rébellion, et lut tout haut le décret de proscription contre Chasteler. Wrède déclara dans ce discours public, qu'il ferait mettre à mort Chasteler s'il tombait entre ses mains, ainsi que le baron Hormayr, autre provocateur, comme lui, de ces sanglantes intrigues. Les Autrichiens rejetèrent plus tard sur les violences et la hauteur inconsidérée de Wrède les maux qui accablèrent ce malheureux pays, où la guerre ne tarda pas

à se rallumer avec une nouvelle furie.

Le maréchal Lefèvre avait accompli la pacification du Tyrol; il reprit le chemin de la Bavière pour aller joindre ses forces à celles qui menaçaient les murs de Vienne.

Le cabinet autrichien, qui ne négligeait aucun moyen de susciter des ennemis à la France, avait dès long-temps résolu d'opérer en Italie un soulèvement qui pût faire diversion à la guerre dont le territoire germanique était le théâtre : Dès l'été de 1808, l'archiduc Jean avait été chargé de la direction de la campagne future d'Italie; il avait parcouru les provinces voisines de la presqu'île, préparant la guerre, organisant les levées d'hommes au dedans, les intelligences et les sociétés secrètes au dehors.

L'Autriche croyait fermement que la France ne soupçonnait aucun de ses projets : heureusement la correspondance de M. Goës, intendant général de l'armée du prince, et son principal conseiller, était tombée entre les mains du prince

Eugène, qui, de son côté se mit en mesure de n'être pas pris au dépourvu.

En février 1809, la guerre étant enfin résolue à Vienne, et les derniers plans arrêtés, l'archiduc Jean partit pour Gratz, son quartier-général : de là ses ordres dirigèrent le rassemblement des troupes autour de Laybach.

Deux corps, les huitième et neuvième, composaient l'armée autrichienne, forte de cinquante mille hommes; l'artillerie avait en outre cent soixante-cinq pièces; près de trente-cinq mille landwerhs complètaient une force de quatre-vingt-cinq mille combattans, occupant une longue ligne, depuis le Tyrol, par Villach et Laybach, jusqu'au delà du golfe de Trieste. Cette masse était prête à franchir la frontière d'Italie le 10 avril; une division détachée à droite, sous les ordres de Chasteler, devait entrer dans le Tyrol insurgé; à gauche, un autre détachement, parti de Laybach, allait se porter, par l'Istrie, sur la Dalmatie, où Marmont se trouvait complétement isolé, séparé de l'armée

française par l'Adriatique et les Anglais.

Si Napoléon n'avait pu croire à une invasion de l'Autriche en Bavière, on ne peut s'étonner qu'Eugène soit demeuré plein de sécurité à Milan, vis à vis des préparatifs menaçans de l'archiduc Jean.

Et lorsque, le 10 avril, il reçut une lettre de celui-ci en forme de déclaration de guerre, son étonnement ne dut surprendre aucun de ceux qui avaient par expérience appris à connaître les lenteurs du caractère allemand.

Rien n'était prêt pour recevoir l'ennemi; le vice-roi ne pouvait mettre tout au plus en ligne que trente mille hommes, dont vingt mille Français.

Sans donner à Eugène le temps de se reconnaître, les Autrichiens commencèrent aussitôt l'attaque; il semble qu'avec des forces aussi supérieures, et s'élançant à l'improviste sur un ennemi surpris sans défense, ils devaient pénétrer de toutes parts jusqu'au centre de l'Italie, en quelques marches, et décider ainsi du sort de la campagne; mais la

circonspection autrichienne régnait partout, d'après les mêmes lois, le mouvement de ses armées ; après quatre jours d'hostilités, l'archiduc Jean n'avait encore fait que huit à neuf lieues. Le 14, il était à Udine.

Eugène, dans sa marche rétrograde, fit preuve d'habileté. De nombreux engagemens eurent lieu, partout le courage l'emporta sur le nombre : le passage du Tagliamento fut surtout un beau fait d'armes. Le 14, au matin, le 35e régiment de ligne, coupé dans Pardenone, résista pendant cinq heures avec un incroyable courage ; mais à la fin, entouré par l'armée entière, il lui fallut mettre bas les armes. L'archiduc, frappé d'admiration à la vue de cette longue et héroïque défense, s'avança vers le colonel Breissand, et lui dit : « Un brave tel que vous ne saurait rester désarmé ; je vais faire chercher votre épée sur le champ de bataille ; si elle s'y trouve pas, je vous donnerai la mienne. »

Le vice-roi cependant se résolut, soit

qu'il fût mal informé de la force de l'ennemi, soit qu'il redoutât l'effet moral d'une trop longue retraite, à attaquer l'ennemi le 16, à Sacile; ses dispositions furent habiles et rapides, et à neuf heures l'action s'engagea.

L'archiduc, accouru en hâte sur le terrain, opposa à l'impétueuse attaque des Français la force compacte qu'il commandait. Eugène reconnut trop tard qu'il s'était attaqué à l'armée entière. La bataille durait depuis deux heures, quand Eugène se décida, pour n'être pas écrasé, à opérer sa retraite en échelons sur Sacile. Lui-même, à la tête du 84ᵉ régiment, qui formait l'arrière-garde, rentra le dernier dans la ville, qu'il se hâta d'évacuer dès que la nuit fut venue.

Ce fut sur l'Adige que le vice-roi opéra cette fois sa retraite; la division d'infanterie du général Lamarque, et celle des dragons de Pully, y étaient déjà parvenues; d'autres renforts arrivèrent bientôt de tous les points de l'Italie.

L'armée de l'archiduc se trouva maî-

tresse de l'Adige, et retranchée dans la forte position de Caldeiro, d'où elle menaçait le vice-roi sur son front, tandis que les Tyroliens, commandés par Hofer, ponvaient l'attaquer sur ses derières ; la position devenait à chaque instant plus critique, et il ne restait que bien peu d'espérance de sauver les débris de cette brave armée d'Italie qui, si souvent, avait vu fuir devant elle les Autrichiens, aujourd'hui ses vainqueurs.

Les Autrichiens cependant marchaient sur Véronne ; en vain le général Serras avaient voulu leur disputer le passage de l'Alpon ; ils l'avaient repoussé, et occupaient la rive droite. Tout à coup, le 29 avril, le canon de la ville, grondant au loin, excite vivement l'attention des deux armées. L'artillerie des remparts ébranle les airs lentement, à temps égaux ; ce n'est point un bruit de guerre, c'est une salve : elle proclame la victoire......

Les Français sentent relever leur courage : enfin une dépêche, datée des bords du Danube, informe le vice-roi des pre-

miers triomphes de Napoléon ; l'armée fait retentir les airs de ses joyeuses acclamations ; les Autrichiens demeurent silencieux ; ils sentent que le temps des succès est fini pour eux.

De ce jour, le vice-roi prit l'offensive : l'archiduc rétrograda lentement ; les Autrichiens atteignirent la Piave le 5 mai ; deux ponts, construits d'avance, à Vidor et à Narvesa, offrirent un passage facile aux deux principales colonnnes de leur armée ; tandis qu'une troisième, après avoir levé le blocus de Venise, traversait en même temps le fleuve à Lovadina, dont le pont fut brûlé derrière elle.

Eugène, qui suivait l'archiduc, sans toutefois le poursuivre, se vit un instant arrêté par la Piave, gonflée par les eaux d'une pluie abondante et par la fonte des neiges. L'armée autrichienne profita de ce contretemps pour se développer sur la rive opposée, prête à lui disputer le passage. Aussitôt le vice-roi dispose la sienne pour le tenter de vive force. Le 8, dès la pointe du jour, Desaix traverse le fleuve

avec son avant-garde ; l'infanterie le suit, serrée en pelotons, plongeant dans l'eau jusqu'à la poitrine ; vers sept heures du matin, ces premières troupes étaient établies sur la rive gauche, après avoir renversé tout ce qui leur était opposé.

Une affaire générale s'engage alors ; bientôt toute l'armée du vice-roi a passé la Piave, et les Autrichiens, attaqués vivement, se reploient sur Conegliano, d'où ils ne tardent pas à fuir dans la direction de Sacile, où ils arrivent à la nuit tombante.

Cette affaire brillante délivra l'Italie : les Autrichiens y perdirent dix mille hommes, quinze pièces de canon, trente caissons et des approvisionnemens considérables de vivres et de munitions.

La retraite de l'archiduc fut une véritable déroute : Si Eugène eût poursuivi avec énergie l'armée autrichienne découragée, cette victoire eût amené les plus utiles résultats; mais la lenteur de son mouvement permit à l'archiduc de regagner les frontières d'Allemagne et

de marcher à la défense de Vienne.

Tandis qu'Eugène s'avançait par Villach, avec la gauche de l'armée, le général Macdonald marchait sur Laybach. Marmont, qui venait de la Dalmatie, était déjà parvenu à Fiume, près d'opérer sa jonction avec la droite d'Eugène. Jellawich fuyait devant le maréchal Lefèvre.

De son côté, le général autrichien, instruit de la retraite de l'archiduc Jean, manœuvrait pour le rejoindre à Gratz.

Eugène se rapprochait toujours de Vienne; il avait porté son quartier-général à Léoben le 26. Il fut bientôt à portée d'entrer en communication avec les troupes de l'Empereur. Napoléon en reçut la nouvelle à Schœnbrunn, et dicta sur-le-champ une proclamation qui instruisit l'armée de cet heureux événement.

L'archiduc Charles, depuis la bataille d'Essling, demeurait dans l'inaction : il attendait sans doute l'effet des insurrec-

tions organisées de toutes parts par les cabinets de Vienne et de Londres ; la révolte, en effet, loin de s'éteindre, semblait faire de nouveaux progrès; le Tyrol surtout se distinguait par de nouvelles séditions, qu'il devenait impossible de calmer.

A peine le maréchal Lefèvre, croyant avoir pacifié ce pays, eut-il rejoint le gros de l'armée française, qu'une nouvelle sédition éclata, plus violente encore que la première. Les Bavarois, attaqués encore cette fois à l'improviste à Inspruck, soutinrent le choc avec fermeté : les chefs autrichiens arrivèrent promptement et mêlèrent de la troupe de ligne parmi ces masses confuses, qui ne tardèrent pas à se grossir au nombre de vingt mille hommes, avec six canons. Devenus plus audacieux, ils résolurent de livrer une bataille générale, et d'enlever Inspruck, où commandait le général Deroi.

Hofer, Aspinger, tous les chefs de la première insurrection reprirent les ar-

mes, et le général Deroi, attaqué par leurs forces, reconnaissant l'impossibilité de tenir dans la ville, l'abandonna, et fit sa retraite sur les terres de Bavière.

Bientôt le Voralberg et toutes les vallées des Alpes furent soulevés, les montagnards inondèrent, en peu de semaines, les plaines de l'Italie; ils occupèrent Bassano, Bellune, Feltre, et pénétrèrent jusqu'aux environs de Véronne, de Brescia et de Côme; la presqu'île s'émût tout entière; les Anglais, redoublant d'ardeur, répandirent alors en abondance les bulletins et les proclamations; ils annonçaient que Napoléon, défait complétement à Essling, était perdu sans ressource.

Napoléon, cependant, fatigué de la déloyauté du saint-siége, avait signé à Schœnbrunn, le 17 mai, un décret ordonnant la réunion du patrimoine de Saint-Pierre à l'empire français.

Pie VII, comme nous l'avons dit, avait répondu à cet acte par une bulle d'excommunication.

Cette bulle, arme ridicule que le pape

exhumait dans un moment de colère, ne parut que méprisable en France; en Italie, elle excita un vif mouvement d'enthousiasme; dans le Tyrol, en Espagne, dans tous les malheureux pays soumis à l'abrutissante influence du clergé, elle excita la populace à prendre les armes contre les Français; bientôt l'Italie fut soulevée, et, chose incroyable, Napoléon put un instant redouter les foudres du saint-siége.

Il fallait un violent remède pour couper court à cet esprit de révolte qui s'était emparé du clergé. Joachim, ne prenant conseil que de son caractère impétueux, donna l'ordre d'enlever le Saint-Père. Le général Radet, chargé de l'exécution, trouva les portes du palais Quirinal fermées; il ordonna l'escalade, et les soldats pénétrèrent par les fenêtres jusqu'à l'appartement de Pie VII. Radet avait la mission de proposer au pape de donner son consentement à la réunion de ses états à l'empire, en le prévenant que, s'il refusait, l'ordre était donné de

le conduire hors de Rome. Pie VII persista dans ses premières résolutions, et déclara qu'il ne les rétracterait jamais. L'enlèvement fut donc exécuté la nuit du 5 au 6 juillet, précisément à l'instant où le sort de l'Italie se décidait à Wagram.

La nouvelle de cet acte violent parvint à l'Empereur quatre jours après. Il donna l'ordre aussitôt que l'on suspendît le voyage du Saint-Père. Ce ne fut qu'à Grenoble que le courrier impérial rejoignit celui-ci; il fut aussitôt conduit en Italie, et son séjour fut fixé provisoirement à Savonne.

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE : Bataille de Wagram. — Stabs tente d'assassiner Napoléon. — Armistice de Znaïm.

1809.

Eugène avait rejoint Napoléon ; la grande armée se composait de cent cinquante mille hommes, sans compter les corps de Lefèvre, Macdonald et Vandamme. L'Empereur cependant jugea que le moment n'était pas venu encore de livrer la bataille décisive qui devait décider du destin de cette campagne.

L'archiduc Jean, cependant, se rapprochait de Raab, et s'apprêtait à faire sa jonction avec l'archiduc Rénier, son frère, afin de couvrir de concert la ville de Bude

où l'impératrice et la cour s'étaient retirées au moment où les Français s'emparaient de Vienne.

L'Empereur, résolu de prévenir cette jonction, donna ordre à Davoust et au vice-roi de marcher contre l'archiduc Jean. A leur approche, l'archiduc se hâta de se retirer sur Raab : son arrière-garde eut quelques engagemens, et éprouva constamment des pertes, mais enfin le 13 il opéra sa jonction avec le prince son frère. Jean ramenait vingt et un mille hommes, débris de la puissante armée d'Italie, auxquels s'étaient joints dix mille bons soldats, tirés des diverses places fortes de la Hongrie : l'archiduc Rénier en commandait quinze mille de l'insurrection hongroise; le reste des colonnes échappées à la poursuite des Français complétaient une armée de cinquante mille combattans. Le prince Jean les forma en ligne, le matin du 14, sur les hauteurs qui masquent la ville de Raab, position déjà très forte, et qu'il hérissa d'artillerie ; la ville était défendue par un camp retranché, où le

général Mesko commandait quatre mille hommes.

L'armée française se composait au plus de trente-six mille hommes : Eugène n'hésita pas à accepter la bataille : c'était le 14 juin, anniversaire des glorieuses journées de Marengo et de Friedland ; les bataillons italiens et français marchèrent à l'ennemi pleins de confiance et d'ardeur.

Vers deux heures après midi, l'action se trouva engagée sur toute la ligne. La cavalerie des généraux Montbrun et Grouchy culbuta les masses peu aguerries de l'insurrection. Serras éprouva beaucoup de résistance à la gauche de l'ennemi.

Bientôt cependant les Autrichiens plièrent, et ils ne tardèrent pas à être enfoncés et mis en déroute : à quatre heures le champ de bataille retentit des acclamations de l'armée française victorieuse.

L'ennemi perdit à Raab deux mille cinq cents hommes et trois mille sept cents prisonniers.

Forcés de fuir avec les débris de leurs armées, les archiducs se hâtèrent de pas-

ser le Danube et de se retirer, derrière le Waag.

C'est au milieu des travaux qu'il faisait achever, que l'Empereur reçut la nouvelle de cette victoire, qui enlevait à l'archiduc Charles sa plus belle chance de succès.

L'Empereur envoya aussitôt à Eugène l'ordre de s'emparer de la ville de Raab ; le vice-roi la fit investir par Lauriston. Le commandant ayant refusé de se rendre, le feu commença le 21; et, avant l'arrivée des secours envoyés par l'archiduc Charles, la place capitula le 24 : on y fit deux mille prisonniers; de grands magasins de vivres et dix-huit canons tombèrent au pouvoir des Français.

Davoust attaquait en même temps Presbourg, où l'archiduc Jean était entré. Napoléon ordonna à ce maréchal de jeter deux mille obus dans la ville, après avoir sommé le commandant de cesser les travaux de la défense : cet ordre fut exécuté le 26. Le refus de Bianchi, commandant de la ville, dont les travaux sur la droite

du Danube avaient assuré la défense, fut à peine signifié à Davoust, que l'artillerie commença le bombardement. L'empereur François II venait d'arriver à Presbourg, il en sortit à l'heure même. Une seconde sommation n'ayant pas eu plus de succès, le feu fut continué jusqu'au 28, et l'incendie dévora une partie de la ville.

Cette façon décisive d'attaquer Presbourg déconcerta l'archiduc, il adressa des plaintes à ce sujet à Napoléon : l'Empereur lui fit répondre que c'était à lui-même qu'il devait s'en prendre ; que toutefois l'attaque de Presbourg allait cesser puisqu'il le désirait.

Tout était prêt cependant pour l'exécution des grands projets de l'Empereur : quatre ponts larges et inébranlables assuraient le passage de l'armée ; l'île de Lobeau offrait l'aspect d'une immense place d'armes, et ses batteries balayaient au loin la plaine ; *il n'y avait plus de Danube.* Les divers corps d'armée reçurent simultanément l'ordre de se rapprocher de l'Empereur, et Davoust, relevé devant Pres-

bourg par Séveroli, partit avec le troisième corps pour l'île de Lobau. En même temps Eugène s'y rendait de Raab, à la tête de l'armée d'Italie; Broussier et Marmont, de Gratz, conduisaient trois divisions; et Lefevre détachait de Lintz, celle de Wrède, avec quarante pièces d'artillerie.

L'archiduc Charles cherchait en vain à pénétrer les projets de l'Empereur, à qui sa prudente temporisation avait permis de renforcer considérablement son armée. Rien n'indiquait quel serait le véritable point d'attaque; mais présumant que Napoléon tenterait, une seconde fois, le passage du fleuve au même endroit, Charles avait préparé la défense d'après cette supposition.

Son armée, considérablement renforcée par les landwhers et les levées, comptait près de cent quatre-vingt mille combattans, et neuf cents pièces d'artillerie; des ouvrages formidables, élevés parallèlement au Danube, dont ils suivaient les contours, s'étendaient devant l'île de Lo-

bau, depuis le village d'Aspern, à la droite de l'ennemi, jusqu'à Enserdorf, à sa gauche, en passant par Essling. Ces travaux, défendus par cent cinquante canons de position, couvraient le front de l'armée du généralissime.

L'Empereur avait résolu de mettre à profit l'erreur du prince Charles; il ordonna, le 30 juin au soir, de rétablir le pont du passage précédent; l'opération fut exécutée en cinq quarts d'heure. Une brigade traversa immédiatement le fleuve, enleva deux ou trois bataillons aux Autrichiens surpris par cette attaque imprévue, et occupa tout le terrain entre le Danube et un petit bois à l'entrée de la plaine. A l'abri de cette avant-garde, et protégés par les batteries de l'île, les officiers du génie tracèrent une tête de pont, dont les ouvrages furent élevés et armés avec rapidité. A la vue de cette démonstration, l'ennemi couvrait de soldats tous ses retranchemens; du côté d'Aspern, une ligne d'infanterie se montra en bataille, soutenue par deux corps de cavalerie;

vers Essling et Ensendorf on remarqua des dispositions semblables.

A côté de ce pont jeté sur des pontons, l'Empereur en fit construire un second sur pilotis; tout était préparé d'avance, il fut terminé très promptement.

Le 1er juillet, l'Empereur fit dresser ses tentes dans l'île de Lobau; les combats allaient recommencer, et pour préluder dignement à la bataille qui se préparait, il fit enlever l'île du Moulin par six cents voltigeurs, sous les yeux de l'ennemi, étonné de tant de hardiesse.

L'archiduc ne savait pas encore quel point Napoléon choisirait pour effectuer son passage; obligé de surveiller le cours entier du fleuve, il attestait, par les marches et contremarches de son armée ses inquiétudes, à l'approche de cette grande crise. Toute la force autrichienne fut en mouvement pendant les premiers jours de juillet.

Les démonstrations multipliées de Napoléon tenaient en suspens l'ennemi, mais ses ordres pour la concentration des trou-

bau, depuis le village d'Aspern, à la droite de l'ennemi, jusqu'à Enserdorf, à sa gauche, en passant par Essling. Ces travaux, défendus par cent cinquante canons de position, couvraient le front de l'armée du généralissime.

L'Empereur avait résolu de mettre à profit l'erreur du prince Charles; il ordonna, le 30 juin au soir, de rétablir le pont du passage précédent; l'opération fut exécutée en cinq quarts d'heure. Une brigade traversa immédiatement le fleuve, enleva deux ou trois bataillons aux Autrichiens surpris par cette attaque impévue, et occupa tout le terrain entre le Danube et un petit bois à l'entrée de la plaine. A l'abri de cette avant-garde, et protégés par les batteries de l'île, les officiers du génie tracèrent une tête de pont, dont les ouvrages furent élevés et armés avec rapidité. A la vue de cette démonstration, l'ennemi couvrait de soldats tous ses retranchemens; du côté d'Aspern, une ligne d'infanterie se montra en bataille, soutenue par deux corps de cavalerie;

vers Essling et Ensendorf on remarqua des dispositions semblables.

A côté de ce pont jeté sur des pontons, l'Empereur en fit construire un second sur pilotis; tout était préparé d'avance, il fut terminé très promptement.

Le 1er juillet, l'Empereur fit dresser ses tentes dans l'île de Lobau; les combats allaient recommencer, et pour préluder dignement à la bataille qui se préparait, il fit enlever l'île du Moulin par six cents voltigeurs, sous les yeux de l'ennemi, étonné de tant de hardiesse.

L'archiduc ne savait pas encore quel point Napoléon choisirait pour effectuer son passage; obligé de surveiller le cours entier du fleuve, il attestait, par les marches et contremarches de son armée ses inquiétudes, à l'approche de cette grande crise. Toute la force autrichienne fut en mouvement pendant les premiers jours de juillet.

Les démonstrations multipliées de Napoléon tenaient en suspens l'ennemi, mais ses ordres pour la concentration des trou-

aux flammes. Le feu des batteries, l'éclat de la foudre, la lueur de l'incendie, tout contribuait à accroître l'horreur de cette terrible nuit.

L'orage cependant se calma aux approches du jour, et bientôt le soleil vint éclairer les deux rives du fleuve.

L'archiduc porte alors ses regards sur l'ile de Lobau, mais il y cherche vainement l'armée française, qu'il croyait décimée par le feu de son artillerie; il n'aperçoit que la division Legrand, cédant tranquillement ses postes et la garde des ponts aux troupes du général Regnier, et se retirant en bon ordre.

Il apprend alors que les Français ont passé le Danube, et que, formés en bataille du côté d'Enserdorf, ils menacent déjà sa gauche. Napoléon s'avance, près de prendre à revers les formidables ouvrages qui devaient l'arrêter.

Le passage de l'armée française s'était effectué avec une régularité merveilleuse. A huit heures du soir, au moment où la cannonade s'engageait sur toute la ligne,

Oudinot s'était dirigé à la droite du camp, au dessous de la petite île Alexandre. Là, protégés par des chaloupes canonnières, que commandait le capitaine de vaisseau de Bast, quinze cents voltigeurs avaient débarqué sur la rive gauche, et facilité la construction d'un premier pont, qui servit immédiatement au passage du corps d'Oudinot.

Un autre pont tout d'une pièce, et long de quatre-vingts toises, avait été jeté en huit ou dix minutes, au dessous et plus près de l'île Alexandre; à peu d'intervalle, cinq autres furent construits avec des radeaux ou des pontons, sur divers points de cette île; l'infanterie les traversa au pas de course; l'artillerie, la cavalerie défilèrent ensuite avec ordre et célérité. L'Empereur avait dirigé lui-même tous ces mouvemens; ni la pluie qui tombait à flots, ni les difficultés d'un sol inondé, non plus que le canon de l'ennemi, ne l'empêchaient de se montrer partout, et de veiller à l'exacte et rapide exécution de ses ordres.

L'armée et l'Empereur avaient, dans cette nuit, paru animés d'un seul esprit ; et c'est avec un sentiment de bien juste effusion qu'il en témoigna sa satisfaction aux braves avec qui, disait-il, *il pouvait tout entreprendre*.

Aussitôt que les premiers rayons du jour eurent éclairé le champ de bataille, l'Empereur donna ordre à la première ligne d'enlever le village d'Enzersdorf. Bernadotte arrive avec les Saxons ; l'armée avance et gagne du terrain. Vers midi, le vice-roi, à la tête de l'armée d'Italie, la garde impériale et le corps de Marmont sont en seconde ligne ; les réserves de cavalerie forment la troisième.

L'armée, resserrée sur un étroit espace, mais dans un ordre admirable, offrait aux regards une immense forêt d'armes étincelantes où se réfléchissaient les rayons d'un soleil éclatant, qui remplaçait par un beau jour une si horrible nuit ; l'artillerie gardait le silence ; l'ennemi paraissait encore comme enchaîné par la stupeur

dont l'avait frappé l'aspect de ce spectacle inattendu.

Les divisions françaises, en se déployant, chassèrent d'abord devant elles l'avant-garde autrichienne. Toute la journée se passa en marches et en contremarches; l'archiduc évitait les engagemens sérieux, et ses divers corps se retiraient devant nos troupes.

Napoléon, pour mettre du moins à profit la prudence de l'archiduc, gagnait toujours du terrain, et, vers le soir, il se trouvait derrière les immenses travaux de l'archiduc; les Autrichiens, tournés, étaient séparés des secours qu'ils attendaient de la Hongrie; toutes leurs défenses, prises à revers, leur devenaient inutiles.

L'archiduc, repoussé pied à pied, s'arrête enfin derrière le Russbach, et fait, dans cette forte position, de nouveaux préparatifs de défense. Wagram était placé au centre de la ligne. Le jour tombait, l'Empereur donna l'ordre à Eugène d'enlever la position entre Wagram et Neusiedel,

Un mouvement des corps de Bernadotte, Oudinot et Davoust seconda l'attaque du vice-roi, et, à neuf heures du soir, le corps de Bellegarde, qui défendait le centre de la ligne autrichienne, vivement assailli par l'armée d'Italie, fut enfoncé ; il laissa en fuyant trois mille prisonniers et cinq drapeaux à Macdonald; mais bientôt les Autrichiens reprirent courage; et de leurs fortes positions repoussèrent nos attaques. Obligés de repasser le Russbach, les corps de Macdonald et d'Oudinot furent poursuivis dans la plaine ; le désordre se mit dans leurs rangs, et se communiqua aux troupes qui venaient les appuyer. A la faveur de ces mouvemens désordonnés, les prisonniers autrichiens se sauvèrent, remportant les drapeaux conquis sur Bellegarde.

La nuit voila cette déroute partielle et de peu de durée. La garde impériale était à peu de distance ; à l'abri de ce rempart inébranlable, les divisions se reformèrent en quelques momens, et l'on conti-

nua de se battre dans l'ombre, sur les bords du Russbach.

L'armée bivouaque sur le champ de bataille, pleine d'espérance, et se promettant pour le lendemain une victoire éclatante. La tente de l'Empereur était au centre; Masséna commandait la gauche, Davoust la droite; la ligne s'étendait sur un terrain de trois lieues.

Pour la première fois, depuis que Napoléon faisait la guerre à l'Autriche, l'armée impériale prit l'offensive à la bataille de Wagram. Aux premières clartés du jour, l'archiduc attaqua du côté de Neusiédel, et força l'armée d'Italie à reculer:

Davoust, attaqué presque aussitôt près de Grosshofen, par une force supérieure, demandait à l'Empereur des secours pour résister. Napoléon accourut, suivi de la garde et des divisions Nansouty et d'Arrighi ; en un instant il met les Autrichiens en déroute, et les repousse au-delà du Russbach.

De retour au milieu de sa ligne, avec la garde et Nansouty, Napoléon aper-

çoit, dans la direction du Bisamberg, les épaisses colonnes du 5e et 6e corps ennemis qui descendent dans la plaine et s'avancent à grands pas.

Il faut que le destin de la journée soit décidé avant l'arrivée du puissant secours que l'ennemi attend avec impatience : Il indique à ses généraux les points qu'ils doivent rapidement enlever.

Masséna, toujours le premier à l'attaque, marchait, à sept heures du matin, sur Aderklau ; après une résistance furieuse, les Autrichiens furent chassés de ce poste important. Bientôt ralliés pourtant, ils reviennent sur leurs pas; le généralissime arrive suivi de forces imposantes; l'action se rengage avec vigueur : l'archiduc est blessé; mais il reprend le village, et menace, à son tour, Masséna de ce côté, tandis que les corps descendus des hauteurs du Bisamberg commencent à l'attaquer aussi vers Sussenbrunn.

L'habile manœuvre du prince Charles avait rapidement changé la situation respective des deux armées; ses fortes masses

pressaient vivement la gauche de l'armée française; Napoléon ne vit plus pour lui de chances de succès que dans un nouvel ordre de bataille.

Secondé par Masséna, il fait donc ses dispositions sous le feu de l'artillerie qui précède le front des Autrichiens. A la voix du maréchal, l'infanterie se forme et défile par bataillons serrés en masses; les escadrons ennemis la chargent avec fureur, mais sans troubler l'ordre imposant de sa marche. Cette belle manœuvre est bientôt terminée, les bataillons s'arrêtent et se hérissent de baïonnettes.

Les canons de la garde impériale commencent alors à dépasser l'avant-garde, et bientôt soixante pièces dessinent devant son front une ligne de flammes; cette batterie d'une demie lieue d'étendue écrase les colonnes ennemies et fait taire leur artillerie. Drouot dirigeait le feu, il est bientôt blessé; les généraux d'Aboville, Grenner, Laguette-Mornay, ont un bras emporté; des centaines de canonniers sont tués sur les pièces, les chevaux tom-

bent à leurs côtés; l'immense batterie continue à vomir la mort, et c'est elle qui prépare ainsi cette grande victoire, qui va décider du destin de l'Allemagne.

Ce n'était pas là toutefois que Napoléon prétendait porter à l'ennemi le coup décisif : placé au centre de ses colonnes, il lançait des regards plein d'impatience et d'espoir du côté de la tour de Neusiédel; là, Davoust devait tourner la gauche de l'ennemi, lui enlever cette forte position, et le pousser ensuite au delà du Russbach, jusque sur Wagram. Le succès de cette attaque devait tout décider.

Les Autrichiens cependant commençaient à déborder l'armée près du Danube. Un officier accourt, chargé de faire ce rapport; Napoléon l'écoute froidement et ne répond pas. Un moment après on lui fait remarquer que le canon de Klenau tonne déjà sur les derrières de l'aile gauche; un nouveau message vient mettre le comble aux alarmes de l'état-major, qui s'agite autour du chef; la division Boudet, repoussée sur l'île de Lobau, a laissé ses

canons au pouvoir de l'ennemi; elle cherche un abri derrière les ponts, qui sont menacés.

Napoléon, toujours impassible, gardait le même silence, quand, tout à coup, il aperçoit les feux de la tête de colonne du maréchal Davoust, qui dépassent la tour de Neusiédel; il était midi; l'Fmpereur se retourne alors vers l'aide-de-camp chargé du dernier message et lui adresse ces mots: « Courez dire à Masséna qu'il attaque, et que la bataille est gagnée sur tous les points. »

L'armée d'Italie s'ébranle alors et marche droit sur Sussenbrunn, au point central de la ligne autrichienne. Lamarque et Broussier sont en tête, avec huit bataillons déployés, et treize autres en colonnes serrées, sur les ailes. Deux divisions suivent et forment la réserve; sur les flancs sont les cuirassiers Nansouty et la cavalerie légère de la garde.

Napoléon lui-même s'avance à la tête des grenadiers à cheval et de l'infanterie de la garde.

13*

En un instant la bataille s'engage avec fureur; Macdonald s'élance, tombe avec son corps d'élite sur le centre de l'ennemi, qu'il culbute. Mais, en pénétrant trop avant, à travers cette nuée d'ennemis vaincus, la formidable colonne, dénuée de ses appuis, se trouve enfin isolée, et de toutes parts exposée au feu des batteries autrichiennes; ces braves, foudroyés sans pouvoir se défendre, tombent par milliers; Napoléon les a vus : il lance à gauche les cuirassiers, à droite la cavalerie légère de la garde; cinq charges brillantes, soutenues par l'infanterie, forcent enfin l'ennemi à céder, et à battre en retraite.

A l'aile droite de l'armée, Davoust secondait puissamment les mouvemens du centre, et ses progrès n'étaient pas moins rapides. La prise de Neusiédel lui avait coûté de grands efforts.

A peine Masséna avait-il reçu à l'aile gauche l'ordre d'attaquer, qu'il enleva les redoutes d'Essling, emporta le village, et, poursuivant l'ennemi au delà d'Aspern,

dégagea la division Boudet, qui se réunit à lui. Jugeant alors des progrès du centre par la direction de la canonnade qu'il entend au loin, le maréchal prend sur lui de tourner la tête de ses colonnes sur la droite de l'ennemi. Masséna renverse tout ce qui veut tenir sur son chemin; le brave Lasalle le devance avec sa cavelerie légère, écrasant les carrés qui se formaient près de Léopoldau; mais là, frappé d'une balle au front, il termina sa glorieuse carrière.

C'est au moment où la victoire se déclarait en sa faveur, que Napoléon apprit la mort de ce brave : comme si le destin eût voulu empoisonner d'un douleureux regret ce moment de gloire et de bonheur.

L'archiduc ne songeait plus à disputer la victoire : il cherchait seulement à opérer sûrementsa retraite. Il ne s'arrêta qu'à Gerarsdorff pour réunir les troupes de sa gauche à celles du centre, tandis que son aile droite se retirait devant Masséna par Jedlersdorf. Enfin, après une longue et

honorable résistance, l'archiduc céda au vainqueur le poste de Gerarsdorff, et opéra sa retraite par la route de Znaïm, sur la Bohême, mais non sans gloire, et en disputant pied à pied le terrain jusqu'à la fin du jour.

L'Autriche, dans cettte bataille, fit des pertes immenses. L'archiduc était blessé lui-même, ainsi que dix généraux; trois autres perdirent la vie. Les Autrichiens portent à vingt-quatre mille la quantité de tués et blessés laissés sur le champ de bataille; vingt mille prisonniers, trente caissons et plusieurs drapeaux restèrent au pouvoir du vainqueur.

Les Français comptèrent six mille blessés et deux mille six cents tués; le maréchal Bessières et vingt généraux furent blessés; trois généraux et sept colonels avaient été tués.

Sur le champ de bataille où ils venaient de s'illustrer, l'Empereur éleva à la dignité de maréchaux d'empire, Macdonald, Oudinot et Marmont.

On ne recevait aucune nouvelle de la

marche de l'archiduc Jean et de l'armée de Hongrie; Napoléon craignit que paraissant à l'improviste, il ne s'emparât de l'île de Lobau; l'armée dressa donc ses bivouacs à Wagram, et ce ne fut que le lendemain qu'il ordonna à Marmont et Davoust de poursuivre l'archiduc dans la direction de Nicolsbourg, tandis que Masséna le suivrait sur Znaïm, et que lui-même, avec la garde, le corps d'Oudinot et l'armée d'Italie, se tiendraient en réserve entre ces deux directions, observant également la capitale, occupée par Vandamme, et le prince Jean.

Durant plusieurs jours, il fut impossible d'avoir des informations positives sur les mouvemens de l'ennemi. Ce ne fut que le 8 que l'on sut que l'archiduc Charles opérait sa retraite sur la Bohême et la Moravie, et que le prince Jean manœuvrait pour se joindre à lui.

Napoléon résolut de terminer la campagne en détruisant les restes de l'armée de l'archiduc : chargeant donc Eugène de couvrir les derrières et la capitale avec

cinquante mille hommes, il marcha droit sur l'ennemi.

Le 9, Davoust emporta Nicolsbourg, où il trouva de grands magasins et fit des prisonniers. L'archiduc était à Guntersdorf, opposant partout des forces supérieures à l'avant-garde de Masséna. Poursuivi par celui-ci, pressé par la marche oblique de Marmont sur Lau, et menacé d'être pris en flanc par l'Empereur, l'archiduc fit preuve d'un grand courage et d'une rare habileté en disputant le terrain, de position en position jusqu'à Znaïm. Là, fortement retranché, maître des routes de Budwitz et de Brünn, il attendit les Français le 11 juillet, et soutint sans désavantage, une partie de la journée, les efforts de Masséna et de Marmont.

Oudinot et Davoust accouraient pour soutenir l'attaque; l'archiduc jugeant que la résistance, tout en lui faisant honneur, n'amènerait aucun résultat, se résolut à faire écrire à Marmont qu'il allait envoyer le prince de Lichteinstein à Napoléon pour demander un armistice. Ce simple

avis, transmis à l'Empereur, ne ralentit pas le combat; au contraire, il importait que la suspension d'armes trouvât les troupes françaises dans une position qui permît à leur chef d'en dicter les conditions avec plus d'avantages. Aussi des ordres furent-ils expédiés, à l'instant même, pour hâter la marche de Davoust et d'Oudinot, tandis que Marmont et Masséna redoublaient d'efforts afin de couronner la journée par un dernier triomphe. Cependant, à sept heures du soir, au moment où Znaïm allait être enlevée, la nouvelle arriva que le prince de Lichtenstein était parvenu jusqu'à l'Empereur, et que Napoléon consentait à la paix.

Aussitôt les deux armées s'arrêtèrent, le combat resta suspendu, et Napoléon rassembla dans sa tente un conseil où furent appelés les principaux chefs.

L'armistice fut signé la nuit du 11 juillet. Les principaux articles de ce traité assignaient aux Français de nouvelles et importantes possessions. Les Autrichiens évacuaient Gratz, Brünn, Sachsembourg, le

Tyrol et le Voralberg; les armées de Pologne restaient dans la position où les surprendraient la suspension des hostilités.

L'Empereur retourna le 14 à Schœnbrunn, où il établit de nouveau son quartier-général.

L'Autriche entière soupirait après le jour heureux qui lui rendrait la paix après tant de maux. L'archiduc Charles et Napoléon la hâtaient aussi de leurs vœux. Les conseillers de François II le décidèrent à continuer la guerre et à ne ratifier l'armistice que comme une trève indispensable pour se disposer à reprendre bientôt les armes. Les conditions en furent habilement éludées, et pour mieux attester sa désapprobation l'Empereur d'Autriche disgrâcia l'archiduc Charles, lui retira le commandement suprême de ses armées, et se mit lui-même à leur tête.

C'est à cette époque que l'Angleterre fit encore contre nous une tentative que lui suggéra sa haine bien plus que la prudence. Trente-neuf vaisseaux de ligne et trente-six frégates, protégeant une multi-

tude innombrable de transports, sortirent des dunes le matin du 29 juillet; et, quelques heures après, ces forces furent signalées en vue de Walcheren, menaçant les bouches de l'Escaut. Le soir, les bâtimens vinrent mouiller au nord de cette île. La flotte, commandée par sir Richard Strachan, portait une armée de cinquante-cinq mille hommes d'élite, sous les ordres de lord Chatam.

Le cabinet de Londres avait pensé pouvoir refouler dans l'Escaut la flotte française, mouillée à son embouchure, la poursuivre, s'en emparer ou la détruire; incendier les chantiers d'Anvers, les arsenaux, les casernes, le bagne, les magasins, faire sauter les cales, les écluses et fortifications. Le ministère anglais avait résolu d'anéantir un établissement devenu menaçant pour les côtes de la Grande-Bretagne.

De la rapidité de l'exécution dépendait surtout la réussite de ce hardi projet. Si lord Chatam fut entrée dans l'Escaut, eut débarqué une partie de son armée sur les

bords du fleuve, s'en fût rendu maître, et eût marché directement sur Anvers, tout eût favorisé ce coup de main; l'Empereur lui-même témoignait à Saint-Hélène cette opinion. Mais lord Chatam laissa le temps aux vaisseaux français de se rassembler, de remonter le fleuve, afin de choisir une position favorable, à l'abri des batteries de terre, et tandis que les secours arrivaient de tous les côtés avec une activité prodigieuse, le général anglais débarquait lentement son armée dans l'île de Walcheren, et formait le siége de Flessingue. Deux jours après l'apparition de la flotte anglaise sur les côtes de la Belgique, tout était en sûreté, l'expédition était complètement manquée. L'Angleterre encore cette fois venait de faire inutilement une honteuse tentative.

C'est à Schœnbrunn que le télégraphe apporta à Napoléon la nouvelle de l'attaque de l'Angleterre. Les motifs de tergiversations de l'Autriche lui furent alors expliqués; mais il apprenait que toute la Belgique avait volé au secours du point

menacé ; que la France, appelée à se défendre elle-même, avait spontanément envoyé ses gardes nationales au devant de l'ennemi ; la population entière avait couru aux armes.

La tentative des Anglais révêla à l'Empereur et à ses ennemis un nouveau secret de ses forces : aussi François II ne tarda-t-il pas à consentir à traiter de la paix.

Ce fut la petite ville d'Altembourg que l'on choisit pour le lieu des conférences : Napoléon y envoya M. de Champagny ; le prince de Metternich y vint représenter l'Autriche.

Pendant que les conférences se poursuivaient avec lenteur à Altembourg, l'Empereur pensa tomber sous le poignard d'un jeune fanatique nommé Stabs. Exalté par de perfides conseils, autant que par un patriotisme farouche, ce jeune *illuminé* crut avoir une vision céleste, et entendre une voix qui lui commandait d'immoler Napoléon. Il partit d'Erfurt, son pays, après avoir adressé à ses parens une lettre

dans laquelle il les informait de cet ordre de Dieu et du projet qu'il allait exécuter. Arrivé à Schœnbrunn, il s'approcha de l'Empereur, pendant une revue, et demanda à lui parler : Berthier, auquel il s'adressait, le renvoya d'abord; mais, à la vue de son obstination, il appela Rapp, et lui dit d'interroger ce jeune homme en allemand. Rapp, en le repoussant, sentit une arme cachée sous ses vêtemens : on le fouilla, et l'on trouva sur lui un poignard. Interpellé sur l'usage qu'il voulait faire de ce poignard, il déclara, sans hésiter, qu'il le destinait à tuer l'Empereur.

Napoléon désira le voir, et lui adressa la même question. « Je voulais vous tuer, répondit le jeune homme : vous avez ruiné mon pays par la guerre; vous l'avez opprimé : Dieu m'a appelé pour être l'instrument de votre mort. »

Napoléon voulait sauver les jours de ce jeune fou : il le mit dans les mains de Corvisart; mais rien ne put le décider à promettre de renoncer à son horrible projet :

Force fut de l'abandonner à son malheureux sort, pour effrayer du moins ceux qui seraient tentés de l'imiter.

Par le traité de paix, signé le 14 octobre, François II céda, en Allemagne, le pays de Salsbourg et une partie de la Haute-Autriche; vers les frontières de l'Italie, le comté de Gorice, Monte-Falcone, Trieste et son territoire, la Carniole, le cercle de Villach, une partie de la Croatie, Fiume et le littoral hongrois.

L'Autriche humiliée se trouva dès lors sans communications directes avec la mer; mais force lui était d'accepter la loi du vainqueur.

Aussitôt la signature du traité, Napoléon partit pour la France, et arriva le 26 à Fontainebleau.

CHAPITRE X.

SOMMAIRE : Divorce de Napoléon. — Son mariage avec Marie-Louise.

Janvier 1810.

Le retour de Napoléon en France fut un triomphe ; partout les acclamations les plus vives témoignaient l'amour et l'admiration des peuples.

L'Europe offrait alors le contraste le plus bisarre : le roi de Prusse rentrait dans sa capitale, en vassal amnistié ; Vienne était frappée de stupeur ; Londres demeurait humiliée, et Paris nageait dans l'ivresse des fêtes de la victoire et de la paix. Bientôt les rois de l'Allemagne et de l'I-

talie se virent rendus dans la capitale de celui qui les traitait en protecteur. Les souverains de la Saxe, de la Bavière, de la Westphalie, de la Hollande et de Naples, y parurent comme des trophées de la paix que Napoléon donnait aux peuples, depuis les frontières de la Russie et de la Turquie jusqu'à la Méditerranée.

Au milieu de ces triomphes et de ces fêtes, cependant, entouré d'une cour de princes et de rois, Napoléon était poursuivi d'une idée pénible. Il avait résolu son divorce avec l'impératrice Joséphine, et dans son cœur les intérêts de la politique, l'avenir de la dynastie nouvelle qu'il venait de fonder, livraient un combat cruel à la tendre affection, à la juste estime, à la sincère reconnaissance.

Déjà, long-temps avant la campagne que Napoléon venait de terminer si glorieusement, Fouché avait touché la corde fatale du divorce : il avait, sans mission, proposé à Joséphine de dissoudre son mariage pour le bien de la France. Cette démarche causa une vive douleur à l'impé-

ratrice, elle irrita l'Empereur, et s'il ne chassa pas Fouché, à la vive sollicitation de Joséphine, c'est qu'il avait déjà secrètement arrêté ce divorce en lui-même, et qu'il ne voulut pas, par cet acte, donner un contre-coup à l'opinion.

Joséphine avait fait le bonheur de son mari; elle s'était constamment montrée son amie la plus tendre, professant à tout moment, et en toute occasion, la soumission, le dévouement, la complaisance la la plus absolue. Aussi leur union avait-elle constamment été fort tendre et fort douce.

Toutefois un fils de Joséphine eût été nécessaire à Napoléon et l'eût rendu heureux, non seulement comme résultat politique, mais encore comme douceur domestique. Joséphine prévoyait l'avenir, et s'effrayait de sa stérilité; elle sentait bien qu'un mariage n'est complet et réel qu'avec des enfans; or, la stérilité de l'impératrice était un mal sans espérance. Elle s'occupa à chercher un remède à ce danger, et elle employa son crédit sur son

mari pour le décider à se nommer un successeur, en usant des pouvoirs illimités dont l'avait investi la constitution impériale. Elle chercha naturellement à fixer les idées de Napoléon sur Eugène Beauharnais, fils issu de son premier mariage, et par conséquent beau-fils de l'Empereur; mais ce choix ne put obtenir l'approbation de son époux.

Un fils de son frère Louis et d'Hortense Beauharnais parut, pendant sa courte existence, plus probablement destiné à recueillir cet immense héritage. Napoléon semblait attaché à cet enfant; et, un jour en le voyant se livrer à sa vivacité enfantine, s'amuser du son du tambour et prendre plaisir à regarder des armes et l'image de la guerre, il s'écria, dit-on : « Voilà un enfant fait pour me succéder, et peut-être pour me surpasser. »

Le choix d'un héritier qui lui tenait de si près à elle-même, aurait assuré l'influence de Joséphine, autant qu'elle pouvait l'espérer, puisqu'elle était privée d'en donner un de son propre sang à son

époux ; mais elle ne jouit pas long-temps de cette perspective. Le fils de Louis et d'Hortense mourut victime d'une maladie de l'enfance; et ainsi fut brisé ce frêle arbrisseau, qui, s'il avait atteint sa croissance, aurait pu être regardé comme le soutien futur d'un empire. Napoléon fit éclater le plus profond chagrin ; mais Joséphine se désola en femme qui n'avait plus d'espérance.

Cependant, à l'exception du malheur qu'elle avait de ne pas avoir donné d'enfant à son époux, Joséphine avait sur son affection autant de droits qu'une femme en puisse avoir. Elle avait partagé sa fortune plus humble, et, par sa conduite adroite pendant son expédition en Égypte, elle avait préparé les succès brillans qu'il avait obtenus à son retour; elle avait aussi beaucoup contribué à rendre son gouvernement populaire, en tempérant les accès soudains de colère auxquels son humeur naturelle le portait à s'abandonner. Personne ne pouvait comprendre, comme Joséphine, tous les secrets de ce caractère;

personne n'osait, comme elle, s'exposer à son mécontentement, plutôt que de ne pas lui donner un avis utile.

Lorsque Napoléon voulut le divorce, Joséphine obéit. Ce fut pour elle une peine mortelle, et pourtant elle se soumit, et de bonne foi. Elle se conduisit avec beaucoup de grâce et d'adresse : elle désira que son fils, le prince Eugène, fut mis à la tête de cette affaire.

Le divorce de Napoléon et de Joséphine est unique en son genre. Il n'altéra en rien l'union des deux familles : ce fut un sacrifice pénible, mais égal.

Le 15 décembre, Napoléon et Joséphine comparurent devant l'archichancelier, la famille de Bonaparte, les principaux officiers de l'état, en un mot, devant le conseil impérial assemblé. Dans cette réunion, Napoléon exposa le grand intérêt national qui exigeait qu'il laissât des successeurs de son sang, et des héritiers de son amour pour son peuple, pour occuper le trône sur lequel la Providence l'avait placé. Il ajouta que depuis plusieurs années il avait

renoncé à l'espoir d'avoir des enfans de son épouse chérie, l'impératrice Joséphine, et qu'en conséquence il avait résolu d'immoler les sentimens de son cœur au bien de l'état, et de demander la dissolution de son mariage : il n'avait encore que quarante ans, dit-il, et il pouvait espérer de vivre assez long-temps pour inspirer ses propres sentimens aux enfans que la Providence pourrait lui envoyer, et pour les instruire dans la science du gouvernement. Il appuya surtout sur la tendresse et la fidélité de son épouse chérie, sa compagne pendant quinze ans d'une union heureuse. Couronnée de sa propre main, comme elle l'avait été, il désirait qu'elle conservât pendant toute sa vie le rang d'impératrice.

Joséphine se leva, les larmes aux yeux, et, d'une voix entrecoupée, elle exprima, en peu de mots, des sentimens semblables à ceux de l'Empereur. Les deux époux réclamèrent alors de l'archichancelier un certificat de leur demande mutuelle en séparation, et cette pièce fut délivrée, en

due forme, d'après l'autorisation du conseil.

Le sénat fut ensuite assemblé, et le 16 décembre il rendit un sénatus-consulte, autorisant la séparation de l'Empereur et de l'Impératrice, et assurant à Joséphine un douaire de deux millions de francs, avec le rang d'impératrice durant sa vie. On vota à Napoléon et à Joséphine des adresses, où était consacré le devoir de soumettre au bien public les plus chères affections.

L'union de Napoléon et de Joséphine étant dissoute par le pouvoir civil, il ne restait plus qu'à obtenir l'intervention des autorités spirituelles. L'archichancelier, dûment autorisé par le couple impérial, présenta une requête, à cet effet, à l'officialité, ou tribunal ecclésiastique de Paris, qui n'hésita pas à déclarer le mariage dissous.

Lorsque cette sentence eut définitivement annulé leur union, l'Empereur se retira à Saint-Cloud, où il passa quelques jours dans la retraite; Joséphine, de son

côté, fixa son séjour dans le beau domaine de la Malmaison. Ce fut là principalement qu'elle passa les dernières années de sa vie, qui ne se prolongea qu'autant qu'il le fallait pour la rendre témoin de la première chute de son mari.

Le divorce de Napoléon fit grand bruit. Son trône, le plus élevé de l'Europe, fut l'objet de l'ambition de toutes les maisons régnantes. La politique y appelait trois princesses : une de la maison de Russie, une de la maison d'Autriche, une de la maison de Saxe.

Des négociations furent entamées avec la Russie. Il en avait déjà été dit quelques mots par l'empereur Alexandre à Erfurt; mais il s'éleva des difficultés : il y eut, à ce sujet, des dissentimens d'opinion dans la famille impériale; toutefois, il paraît que l'empereur Alexandre n'hésitait pas : seulement on exigeait que la princesse qui deviendrait l'épouse de Napoléon eût une chapelle russe dans l'intérieur du palais des Tuileries, avec ses popes, son clergé et le libre exercice de sa religion.

D'un autre côté, une lettre du comte de Narbonne avait annoncé que quelques insinuations lui avaient été faites à Vienne, et qu'il avait pu en conclure qu'une alliance avec une archiduchesse pourrait entrer dans les vues de l'Autriche.

Un conseil privé extraordinaire fut convoqué, et la question du choix à faire y fut posée après la lecture des dépêches de Saint-Pétersbourg et de Vienne. Les opinions furent divisées entre une princesse russe et une princesse autrichienne. Ce dernier avis fut celui de la majorité; il fut déterminé par la haute considération du maintien de la paix générale : le mariage avec l'archiduchesse fut préféré.

Le prince Eugène fit la demande formelle au prince de Schwartzemberg, ambassadenr d'Autriche à Paris, et le ministre des affaires étrangères eut les pouvoirs de signer avec cet ambassadeur le contrat de mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise, en prenant pour modèle celui de Louis XVI avec Marie-Antoinette. Ce contrat fut signé dans

la soirée. Le prince Berthier partit aussitôt pour Vienne, afin de faire la demande dans les formes solennelles, et l'archiduc Charles épousa Marie-Louise comme représentant de l'Empereur des Français.

Napoléon voulut toutefois se dispenser du cérémonial qui avait eu lieu pour la réception de Marie-Antoinette. Près de Soissons, un cavalier, seul, et dont le costume n'avait rien de remarquable, dépassa la voiture dans laquelle était la jeune impératrice, et eut la hardiesse de rebrousser chemin, comme pour l'examiner de plus près. Le carrosse s'arrêta, la portière fut ouverte, et Napoléon, s'affranchissant de l'étiquette, se nomma lui-même à son épouse, et l'accompagna à Soissons. La cérémonie du mariage fut célébrée à Paris, dans le grand salon du Musée, par le cardinal Fesch, oncle de Bonaparte.

Des fêtes splendides furent données à cette occasion. Le prince de Schwartzemberg en donna une au nom de son souverain, durant laquelle le feu prit à la salle

de bal, construite dans le jardin : rien ne put arrêter les progrès de l'incendie; plusieurs personnes périrent. L'issue malheureuse de cette fête, dans une circonstance semblable, parut un présage si sinistre. Napoléon était quelque peu superstieux, il eut lui-même un pénible pressentiment. En effet, c'est au changement de politique de l'Autriche qu'il fallut plus tard attribuer ses malheurs et sa chute.

Le mariage de l'Empereur fut jugé en France avec des sentimens divers. Joséphine avait su se faire aimer, le peuple voyait en elle une reine populaire, et le mariage de l'Empereur des Français, avec une archiduchesse, semblait aux vieux républicains une mésalliance. D'un autre côté on devait voir dans cette union le gage d'une paix durable. Quant à Napoléon, dans sa vie privée, rien ne pouvait plus contribuer à son bonheur que son union avec Marie-Louise. Il avait coutume de la comparer à Joséphine, en accordant à celle-ci tous les avantages de

l'art et des grâces, et en attribuant à l'autre les charmes de la simplicité, de la modestie et de l'innocence. Sa première épouse employait toutes les ressources de l'art pour faire valoir et pour rehausser ses charmes; la seconde, pour plaire, n'avait recours qu'à la jeunesse et à la nature. Joséphine administrait mal ses revenus, et contractait des dettes sans scrupule; Marie-Louise se renfermait dans les bornes des siens, ou, s'ils ne suffisaient pas à son bon cœur, les faisait augmenter par Napoléon avec franchise. Joséphine, accoutumée aux intrigues politiques, aimait à gouverner son mari, à l'influencer, à le guider; Marie-Louise ne songeait qu'à lui plaire et à lui obéir. Toutes deux étaient d'excellentes femmes, d'un caractère plein de douceur, et tendrement attachées à l'Empereur.

Napoléon, épris de sa nouvelle épouse, voulut la montrer dans la capitale des états conquis sur la maison d'Autriche. Le 27 avril il partit avec elle pour Bruxelles, et le 30 il était au château impérial de La-

ken. Quelques jours furent donnés à ce voyage de Belgique, dont les habitans saluèrent avec ivresse la fille de leur ancien souverain, devenue l'épouse de celui qui les avait mis au niveau des prospérités de la France.

Après un court séjour à Bruxelles, le retour à Paris des augustes voyageurs eut lieu par Dunkerque, Lille, le Hâvre et Rouen. Partout le cri de la paix se mêla aux bénédictions des peuples; mais le vœu ne pouvait être entendu.

L'Angleterre observait avec anxiété la marche de l'Empereur, elle prêtait une oreille attentive aux acclamations de la France; et de son côté Napoléon observait attentivement la contenance de son implacable ennemie.

En parcourant les côtes septentrionales de son empire, il se pénètre de plus en plus de la nécessité d'un blocus continental, que sa politique lui commande de plus en plus rigoureux.

Dès le 6 janvier, la Suède y avait accédé, et la restitution de la Poméranie

l'avait récompensée de sa soumission; désormais, les traités ne devaient plus avoir d'autres bases, les ruptures d'autres motifs, les alliances d'autres liens. L'année 1810 allait présenter le système continental comme une guerre à outrance faite à la commerçante Angleterre; jusqu'alors l'infidélité de nos alliés du continent avait rendu vaines toutes les entreprises contre l'Angleterre; nos alliés, avec nous, seront entraînés dans les dangers du système continental; c'était une tyrannie, mais une tyrannie que Napoléon jugeait nécessaire.

La Hollande attire la première l'attention de l'Empereur; Louis gouverne depuis quatre ans ses provinces que fait fleurir un immense commerce; le 24 janvier, ses ports sont déclarés suspects; le 16 mars, Napoléon déclare réunir à la France le Brabant, la Zélande et une partie de la Gueldre; ces provinces forment dès lors le département des Bouches-du-Rhin et des Bouches-de-l'Escaut.

Louis reçoit bientôt le décret qui va

réunir le pays dont le gouvernement est confié à sa sagesse; il apprend en même temps qu'une armée de dix-huit mille hommes s'"avance pour soutenir en Hollande le blocus continental : il oppose alors une résistance toute patriotique aux ordres impérieux de son frère : les intérêts du commerce de ses états lui semblent plus impérieux que sa couronne, et plutôt que de consacrer, par sa sanction, une injustice flagrante, il abdique le 1er juillet, en faveur de son fils, et descend de ce trône où il ne peut croire que Napoléon ne l'ait fait monter que pour le soumettre aux caprices de la politique.

La Hollande avait donc eu le sort de ses deux anciennes rivales, Venise et Gênes. Comme elles, elle se trouvait réduite à l'état de simple province. La France, de ce jour, compta trente départemens maritimes et le commerce de l'Angleterre n'eût plns d'asyle en Europe que le Portugal. Durant 1810, le blocus continental apporta les plus grandes entraves au commerce en général; il fut mortel pour l'Angleterre;

s'il eût été possible qu'il durât trois ans de plus, cette puissance succombait de langueur; aussi fit-elle d'incroyables efforts, d'incommensurables sacrifices pour faire cesser un état de choses qui tendait à la rayer du nombre des puissances, et prépara-t-elle ces grands coups qui, deux ans plus tard, terminèrent d'une façon si terrible son duel à mort avec Napoléon.

Pendant l'année 1810, la guerre d'Espagne fut heureuse pour la France, autant du moins qu'une semblable guerre pouvait l'être : le 2 janvier, Séville, la résidence du gouvernement insurrectionnel, fut occupée par le maréchal Soult; les armées françaises pénétrèrent par toute l'Espagne, excepté Alicante, Carthagène, Cadix et la fameuse île de Léon. Le 23 avril le maréchal Suchet gagna contre le général O'Donnel, depuis comte de l'Abisbal, la bataille de Lérida; le 6 mai, Junot enleva d'assaut la ville d'Astorga; le 26 du même mois, six cents Français, presque tous officiers, prisonniers de la honteuse capitulation de Baylen, sur les

pontons de Cadix, s'emparèrent, par le coup le plus audacieux, d'un mauvais navire sans agrès, traversèrent les escadres anglaises sous le feu des chaloupes canonnières, et parvinrent à aborder le rivage, où le maréchal Victor les reçut dans ses rangs.

La guerre d'Espagne fut remarquable dans toutes ses phases; et la foule d'actions héroïques qui illustra notre armée méritait certes un plus heureux succès.

Cependant, tandis que le continent espagnol se débattait contre l'invasion des Français, le continent espagnol de l'Amérique, lassé du vasselage de sa métropole d'outre-mer, jetait, le 19 avril, les bases de son indépendance future, et fondait la république de Vénézuela : la nouvelle en arriva à Napoléon au milieu de ses triomphes; il prédit dès lors le succès de cette hardie émancipation; il ne pouvait douter de la force et de la persévérance d'un peuple épris de la liberté.

Les victoires des Français se succédaient rapidement dans la Péninsule : le 8 juin,

Méquinenza se rendit au maréchal Suchet; le 10 juillet, après vingt cinq jours de tranchée ouverte, Ney entra dans Ciudad-Rodrigo. En Portugal, Almeida était prise le 27 août par Masséna; le 27 septembre ce maréchal battait Wellington à Busaco et le rejetait dans la position de Torrès-Vedras.

Nous avons dit plus haut l'origine des dissensions qui survinreut entre Napoléon et le pape, et le mécontentement qn'il avait manifesté en recevant à Schœnbrunn la nouvelle de l'enlèvement du Saint-Père, Reconduit à Savone, Sa Sainteté, à qui l'on offrait de retourner à Rome sous la seule condition de ne point troubler la paix publique, de reconnaître le gouvernement établi, et de ne s'occuper que d'affaires spirituelles, avait refusé; des brefs avaient été adressés aux chapitres métropolitains de Florence et de Paris, pour troubler l'administration des diocèses, pendant la vacance des siéges, en même temps que le cardinal Piétro expédiait des vicaires apostoliques dans les évêchés vacans.

Depuis cinq ans que la querelle durait entre sa sainteté et Napoléon, rien n'était décidé encore sur l'état temporel du pape, et cette incertitude encourageait sa résistance. Napoléon se décida enfin à faire pour toujours la séparation de la puissance temporelle d'avec la puissance spirituelle, et à ne plus souffrir Pie VII comme souverain. Le sénatus-consulte du 7 février 1810 réunit les états de Rome à l'Empire, et fixa ce qui était relatif au temporel des papes.

A toutes les époques de l'empire, les députations et les évêques ont eu l'instruction d'offrir au pape son retour à Rome, pourvu qu'il reconnût le gouvernement temporel qui y avait été établi, et qu'il s'occupât exclusivement des affaires spirituelles ; mais il s'y refusa constamment.

Amené dans le palais de Fontainebleau, afin que sa personne fût à l'abri d'une tentative qui devait avoir lieu par mer, il y occupa le logement qu'il avait habité précédemment, et ne cessa d'y être traité de la manière la plus honorable. Sa cour était aussi bien tenue qu'au Vatican.

Napoléon ne vit le pape qu'en janvier 1813, en compagnie de l'impératrice. Pendant les trois jours qu'ils passèrent dans ce palais, et qui furent employés à la négociation du concordat de Fontainebleau, tous les rapports furent faits dans une forme amicale et gracieuse.

C'est par la force du raisonnement que Napoléon arracha à Pie VII ce fameux concordat. Il fut signé devant plusieurs cardinaux, un grand nombre d'évêques de France et d'Italie, et une partie de la cour impériale.

Ainsi Napoléon avait enfin obtenu la séparation tant désirable du spirituel d'avec le temporel, qui est si préjudiciable à S. S., et dont le mélange porte le trouble dans la société, au nom et par les mains même de celui qui devrait être le centre d'harmonie.

Dès lors l'Empereur se proposa de relever le pape au-delà de tout ce qu'il pouvait espérer. Il voulait, dit-il, plus tard, sur le rocher de Sainte-Hélène, l'entourer de pompes et d'hommages;

il l'eût amené à ne plus regretter son temporel, il en eût fait une idole; il serait demeuré près de Napoléon; Paris fût devenu la capitale du monde chrétien, et l'Empereur eût dirigé le monde religieux aussi bien que le monde politique.

Certes, l'établissement de la cour de Rome à Paris eût été fécond en grands résultats : une telle influence sur l'Espagne, l'Italie, la confédération du Rhin, la Pologne, aurait resserré les liens fédératifs du grand empire, et le pouvoir que le chef de la chrétienté avait sur les fidèles d'Angleterre, d'Irlande, de Russie, de Prusse, d'Autriche, de Hongrie, de Bohême, fût devenu l'héritage de la France.

Napoléon aurait eu ses sessions religieuses comme ses sessions législatives; ses conciles eussent été la représentation de la chrétienté, les papes n'en eussent été que les présidens; l'Empereur eût ouvert et clos ses assemblées, il eût approuvé et publié leurs décisions, comme

l'avaient fait Constantin et Charlemagne ; cette suprématie, en effet, n'avait échappé aux empereurs que, parce qu'ils firent la faute de laisser résider loin d'eux les chefs spirituels, toujours prêts à profiter de la faiblesse des princes ou de la crise des événemens, pour s'en affranchir et les soumettre à leur tour.

Ainsi les plans, les projets de Napoléon tendaient à accroitre l'influence de la France. Paris, sous lui, devait devenir la ville unique, la capitale des capitales. Les chefs-d'œuvre des sciences et des arts, les musées, tout ce qui avait illustré les siècles passées s'y devait trouver réunis; les églises, les palais, les théâtres y devaient être au-dessus de tout ce qui existe. Napoléon regrettait de ne pouvoir y transporter l'église de Saint-Pierre de Rome ; il était choqué de la mesquinerie de Notre-Dame.

Ainsi, en 1813, sans les événemens de Russie, le pape eût été évêque de Rome et de Paris, et logé à l'archevêché : le Sacré-Collége, la Datterie, la Péniten-

cerie, les Missions, les Archives l'eussent été autour de Notre-Dame et dans l'île Saint-Louis. Rome eût été transportée dans l'antique Lutèce. Les glaces du nord et la défection des alliés de Napoléon ont détruit à jamais tous ces projets, gigantesques comme celui qui les enfanta, et dont les conséquences pouvaient entraîner de bien grands malheurs.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

HISTOIRE
DE NAPOLÉON.

TOME VI.

PARIS, IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE,
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N. 11.



INCENDIE DE MOSCOU

HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLÉON

ET DE

LA GRANDE ARMÉE.

PAR M. HORACE RAISSON.

TROISIÈME ÉDITION.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien long-temps:
L'humble toit dans cinquante ans
Ne connaîtra pas d'autre histoire.

BÉRANGER.

TOME SIXIÈME.

PARIS,
JULES LEFEBVRE ET COMPAGNIE
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 18.

1830.



HISTOIRE
DE NAPOLÉON
ET DE
LA GRANDE ARMÉE.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Bernadotte élu roi de Suède. — Occupation du Valais. — Protestation de la Russie.

1811.

La révolution qui s'était opérée en Suède, dans les premiers mois de 1809, n'avait amené pour ce pays que des résultats précaires. Le duc de Sudermanie, oncle du roi dépossédé, que le vœu de l'état avait appelé au trône, tenait, d'une main

affaiblie par l'âge, les rênes du gouvernement. La Suède portait ses vœux ardens vers son héritier, le jeune Christian d'Augustenberg, sur lequel pesait presque tout le fordeau des affaires ; mais une chute déplorable, arrivée le 28 mai 1810, tandis qu'il passait quelques troupes en revue, vint ravir ce prince à l'amour des Suédois, les laissant de nouveau sous le sceptre du vieux monarque, à qui l'on s'occupa dès lors de choisir un successeur.

Le roi de Danemarck avait quelque droit d'espérer qu'il serait secondé par l'empereur des Français. Le fils du dernier roi, légitime héritier de la couronne, et qui portait comme lui le nom de Gustave, fut également mis sur les rangs. Le duc d'Oldenbourg, beau-frère de l'empereur de Russie, avait aussi des partisans. Il y avait toutefois de fortes objections à faire contre l'élévation de chacun de ces candidats. On ne pouvait, dans des circonstances aussi critiques, mettre la couronne sur la tête du fils du roi dépossédé ; ce n'était encore qu'un enfant. Quant au

roi de Danemarck, la Suède et le Danemarck avaient été trop long-temps des nations rivales pour que les Suédois voulussent lui obéir; et choisir le duc d'Oldenbourg, c'eût été, par le fait, se soumettre à la Russie, dont la conduite récente avait donné à la Suède de justes sujets de plainte.

Dans cet embarras, la mesure la plus sage était de se concilier Napoléon, en mettant l'ancienne couronne des Goths sur la tête d'un de ses généraux : Bernadotte, qui avait épousé une belle-sœur de Joseph Bonaparte, s'était fait une grande réputation dans le nord de l'Europe, lorsqu'il avait été successivement gouverneur du Hanovre et administrateur de la Poméranie suédoise; il s'était, disait-on, montré l'ami et le protecteur de la nation suédoise, les Suédois sentirent généralement la force des raisons politiques qui motivaient le choix de ce général.

La manifestation de ce vœu fut transmise à Napoléon par des envoyés de la Suède. Il était de sa gloire de l'approu-

ver; et, quoique dans le secret de son cœur il eût préféré de placer la couronne sur le front d'Eugène, il ratifia le choix des Suédois, et Bernadotte put, en montant sur le trône, compter sur l'appui de la France.

A cette époque, Napoléon, fit occuper les provinces du Valais, auxquelles on avait permis jusqu'alors d'exister comme république indépendante : en en formant un département, l'Empereur se trouva maître absolu de la route du Simplon. Ce passage étant le grand moyen de communication entre la France et l'Italie, il était alors d'une grande importance d'empêcher que le commerce anglais, banni de la Hollande, n'allât refluer dans les villes commerçantes du nord de l'Allemagne, formant ce qu'on appelait la ligue anséatique. En conséquence, une prise de possession avait réuni à la France tout le littoral de la mer du Nord, qui comprenait les sources de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin; de l'Ems, du Weser et de l'Elbe; et l'Empereur avait dessein de réunir ces

possessions maritimes à la France par un canal qui eût joint la mer Baltique à la Seine. Une partie considérable du royaume de Westphalie et du grand-duché de Berg, deux principautés que Napoléon avait crées lui-même, furent enveloppées dans cette prise de possession.

Dans ces diverses réunions de provinces conquises au territoire de la France, se trouvait naturellement englobé le petit territoire d'Oldenbourg; le prince régnant était parent de l'empereur Alexandre, et une clause du traité de Tilsitt avait garanti l'inviolabilité de cette principauté : l'empereur de Russie fit présenter à ce sujet une réclamation à l'Empereur. Celui-ci proposa de réparer le tort fait au duc d'Oldenbourg en lui assignant la ville et le territoire d'Erfurt, avec la seigneurie de Blankenheim. Mais le duc se sentant appuyé ne voulut pas se soumettre à cet échange, quoiqu'il lui présentât de notables avantages. L'offre d'indemnité fut repoussée hautement, la France dut persévérer dans son projet d'occuper Olden-

bourg, et l'empereur Alexandre, dans une protestation écrite avec force, dont il fut remis copie à tous les membres du corps diplomatique, déclara qu'il n'approuvait point l'injustice faite à un prince de sa famille; sans abandonner pour cela le système d'intérêts politiques qui avait amené l'alliance entre la France et la Russie.

L'Angleterre, attentive à tout ce qui pouvait porter atteinte à la sécurité du gouvernement français et au maintien de la paix, ne manqua pas de mettre à profit cette légère contestation. Elle fit présenter à l'empereur de Russie des plaintes sur la stagnation du commerce et sur l'état de gêne où l'alliance de la France réduisait la population russe, comparé aux avantages que lui présentait l'amitié de l'Angleterre, reine des mers, maîtresse des colonies.

Alexandre rendit, le 31 décembre 1810, un ukase rédigé avec une adresse remarquable; car, tandis que ses termes semblaient affirmer l'exclusion des produits

des manufactures anglaises, de l'empire en général, il permettait les importations à Archangel, à Saint-Pétersbourg, à Riga, à Revel, et dans cinq ou six autres ports, où différens articles de commerce, et en particulier les productions coloniales, à moins qu'ils n'appartissent à des Anglais, pouvaient être librement importés.

Napoléon ne pouvait manquer de reconnaître que, tout en parlant du système continental et en paraissant le respecter, la Russie y renonçait par le fait. Mais, de même qu'Alexandre n'avait pas hasardé de se prévaloir de l'envahissement d'Oldenbourg ponr rompre son alliance avec la France, Napoléon, de son côté, quoique le changement de ton de la politique russe ne pût lui échapper, hésita néanmoins à en venir à une rupture ouverte, avec un ennemi puissant, au sujet d'un ukase, dicté peut-être par la nécessité.

La puissance de Napoléon à cette époque offre le développement le plus extraordinaire dont l'histoire fasse mention

depuis la chute de l'empire romain. La France occupe sur la carte 24 degrés de longitude, sur 7 de latitude, occupés par quarante-deux millions de sujets, divisés entre eux par quatre idiomes et autant de religions. La domination directe de Napoléon et de sa famille s'étendoit sur quatre-vingt cinq millions cinq cent mille sujets, qui, réunis aux seize millions d'hommes soumis à sa domination indirecte, offrent la masse effrayante de plus de cent millions d'Européens obéissant à la volonté d'nn seul homme.

Paris, à la fin de 1810, est la capitale de l'Europe vaincue, Londres est celle de l'Europe envieuse; Paris reçoit les hommages de la soumission, Londres les vœux de la vengeance. En vain quelques négociations sont ouvertes, la hauteur de lord Lauderdale force bientôt les plénipotentiaires français à les rompre; et le 13 décembre un sénatus-consulte décrète une levée de cent soixante mille hommes pour le service des armées de terre et de mer.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Naissance du roi de Rome. — La Russie prend une attitude hostile.

1811.

L'année 1811 fut pour la France une année de gloire et de repos. La guerre en effet n'était plus animée qu'en Espagne et en Portugal, et les opérations militaires dans ce coin de l'Europe n'excitaient guère, malgré l'opiniâtreté de la résistance et la coopération passionnée de l'Angleterre, qu'une médiocre attention.

Soult, Mortier, Masséna, soutenaient l'honneur du nom français dans la Péninsule ; et ce n'est pas sans un vif sentiment de regret que nous nous trouvons

forcés de ne donner dans notre récit qu'une place sommaire à leurs brillans faits d'armes. La vie de Napoléon embrasse assurément tout ce qui tient à la gloire de nos armes; ce n'est toutefois que sur les faits auxquels sa présence a donné une plus grande célébrité, que nous devons nous étendre de préférence.

Le 2 janvier, après treize jours de tranchée ouverte, la ville de Tortose s'était rendue au général Suchet; du 20 au 22, Olivenza et Porto, en Portugal, furent occupés par le maréchal Masséna; Wellington, à la tête d'une nombreuse armée, remporte quelques jours plus tard, à Torrès-Tadros, un avantage signalé sur Masséna, affaibli par ses victoires; et bientôt l'évacuation du Portugal est effectuée par le maréchal, attaqué à chaque moment par des forces trop supérieures.

Le 5 mars, à Chiclana, l'armée anglo-espagnole, qui tente de faire lever le blocus de Cadix, est rejetée par le maréchal Victor dans l'île de Léon, tellement for-

tifié dès long-temps, que les Français n'osent l'y suivre. Le 10, après plus de trente jours de siége, Badajoz ouvre ses portes au maréchal Mortier; et ce brillant succès a été préparé le 19 février par la bataille de la Gébora, où le maréchal Soult a défait une armée espagnole qui accourait au secours de Badajoz.

Le 28 juin Tarragone, après deux mois de siége et cinq assauts, où tout ce que la bravoure peut tenter est mis en usage, se rend au général Suchet, bien que dix mille hommes soient encore renfermés dans la place; c'est là que Suchet reçoit le bâton de maréchal, qu'il a si dignement mérité. Il remporta le 29 octobre la victoire de Murviedo sur les généraux Blake et O'Donnel, et l'imprenable Sagonte, dont il s'empara, le rendit maître des routes de Valence, Barcelone, Saragosse, et lui assura la paisible possession de tout l'est de la Péninsule.

Le passage du Guadalquivir, que ce maréchal s'assura le 26 décembre par la victoire de Quarts, lui facilita l'envahis-

sement de Valence, et le 10 janvier cette grande cité, jadis la capitale d'un beau royaume, devenue le dépôt général des forces et des approvisionnemens des insurgés, est réduite à se rendre avec sa garnison, composée de dix-huit mille hommes.

La guerre de la Péninsule fit ainsi constamment honneur à nos armes. Cependant, par une fatalité que la justice du ciel accorde aux guerres entreprises contre l'indépendance des nations, les Espagnols retrempaient leur courage dans leurs revers même; le patriotisme leur rendait chères jusques à leurs défaites; refoulés dans Cadix et l'île de Léon, ils devaient s'applaudir de n'être plus retenus dans d'étroites murailles; la patrie était avec eux; et Napoléon, maître des forts, des villes, de la campagne, ne peut dompter le peuple espagnol, dont l'héroïque résistance rappelle aux vieux soldats de la république impériale, les glorieux efforts de la France en 1793,

A cette époque Napoléon, peu sou

cieux destins de l'Espagne, portait toute son attention sur les affaires de la Russie. Le blocus continental auquel la Russie avait adhéré devait bientôt donner matière à de graves reproches de la part de Napoléon, et déjà Alexandre avait, dans ses notes relatives à l'occupation d'Offenbourg, affecté de tenir un langage auquel le souvenir de Tilsitt et d'Erfurt donnait un singulier caractère.

Mais au milieu de cet état perplexe de la politique, un grand événement domestique venait donner une nouvelle force à la puissance de Napoléon. Le 20 mars, la naissance d'un fils établissait sur une base plus large et plus stable la dynastie roturière du dominateur de l'Europe.

Comme père et comme souverain. Napoléon ressent un bonheur d'autant plus vif qu'il a été sur le point de lui échapper; les plus imminens dangers, en effet, ont menacé l'impératice au moment de mettre au monde cet enfant si ardemment désiré; mais Napoléon a oublié qu'il est Empereur; les jours de l'impé-

ratrice et ceux de son enfant étaient également menacés; ils dépendaient d'une opération douteuse; Dubois, l'accoucheur, consulte Napoléon : « Sauvez la mère, répondit-il, traitez ma femme comme une bourgeoise de la rue Saint-Denis. » Il court alors auprès de Marie-Louise, l'encourage, la console, la soutient par sa présence; et bientôt, transporté de joie, hors de lui-même, il se précipite à la porte du salon où la France et l'Europe attendent leur destinée : C'est un roi de Rome! s'écrie-t-il, et aussitôt cent un coups de canon annoncent à la capitale que l'empereur des Français a un héritier; un même sentiment d'enthousiasme et de bonheur unit en ce jour Napoléon et son peuple; aussi, dans sa réponse au sénat, dit-il : « Tout ce que la France me témoigne dans cette occasion va droit à mon cœur. Les grandes destinées de mon peuple s'accompliront; avec l'amour des Français, tout me deviendra facile. »

La fortune se montrait partout cons-

tante à Napoléon : il avait bien subi quelques récens échecs, mais il pouvait encore dire, comme en apprenant la défaite de Trafalgar : « Je n'y étais pas, je ne puis être partout. » Mais les politiques clairvoyans ne doutaient pas d'une rupture prochaine avec la Russie. Depuis la réunion de la Hollande, depuis surtout l'occupation d'Offenbourg, Alexandre avait pris une attitude hostile; et les nouvelles levées décrétées par le sénat semblaient indiquer, de la part de l'Empereur, des projets de guerre nouvelle.

La Russie, en supposant qu'elle eût l'intention de mettre un terme à la bonne intelligence qui régnait entre les deux états, ne pouvait d'ailleurs choisir un moment plus favorable. La guerre d'Espagne ne paraissait pas prête à se terminer : elle occupait deux cent cinquante mille hommes des meilleures et des plus vieilles troupes françaises; elle exigeait d'immenses subsides, et diminuait ainsi les ressources qui restaient à Napoléon pour répondre aux attaques que l'on

pourrait tenter sur ses frontières. La fin de la guerre d'extermination qu'il faisait en Espagne l'aurait rendu beaucoup plus formidable par le nombre de troupes dont il aurait pu disposer, et il ne paraissait pas qu'il fût de l'intérêt de la Russie d'attendre que cette époque fût arrivée.

Les mêmes raisons qui pouvaient engager la Russie à saisir le moment présent pour attaquer la France, pouvaient, d'un autre côté, déterminer Napoléon à se désister de ses prétentions, et à ne pas se précipiter dans deux guerres à la fois, toutes les deux nationales, et dont une seule pouvait profiter de sa présence et de ses talens : aussi hésita-t-il pendant près d'une année, et fut-il plusieurs fois sur le point d'arranger à l'amiable les contestations qui pouvaient exister entre lui et l'empereur de Russie.

Les sujets de plainte du côté du czar étaient au nombre de quatre.

1°. L'alarme causée à la Russie par

l'agrandissement du duché de Varsovie depuis le traité de Schœnbrunn, comme si ce duché était destiné à devenir le point central d'un état indépendant ou d'un royaume, auquel on n'attendait que l'occasion favorable pour réunir les provinces démembrées de la Pologne qui avaient été le partage de la Russie. Sur ce point, le czar exigeait que l'Empereur des Français fît la promesse explicite que le royaume de Pologne ne serait jamais rétabli.

Napoléon refusa cette clause, comme tendant à l'obliger de garantir la Russie d'un événement qui pourrait arriver sans sa coopération ; mais il offrit de ne jamais favoriser aucune entreprise qui, directement ou indirectement, conduirait au rétablissement de la Pologne comme royaume indépendant.

2°. L'injustice faite en réunissant à la France, sous la promesse d'une indemnité, le duché d'Oldenbourg, qui avait été garanti par le traité de Tilsitt, à un prince proche parent et allié du czar.

La Russie désirait que cette indemnité consistât dans le duché de Dantzick, ou dans quelque autre territoire d'une égale importance, situé sur les frontières du grand-duché de Varsovie, et qui pût ainsi offrir une nouvelle garantie contre les craintes qu'inspirait l'agrandissement progressif de cet état.

La France ne voulut point adhérer à cet article; elle proposa toutefois d'accorder une autre compensation quelconque.

3°. Le troisième point en litige était le degré auquel le commerce de la Russie avec l'Angleterre serait restreint. Napoléon proposa d'adoucir ce que la prohibition avait de trop rigoureux, en autorisant les échanges de produits entre les Anglais et les Russes.

4°. Il fut proposé de réviser le tarif russe de 1810; de sorte que, sans blesser les intérêts de la Russie, on pût diminuer les droits exorbitans imposés sur les objets du commerce français.

D'après cet exposé, qui reproduit les

bases définitives sur lesquelles Napoléon paraissait vouloir traiter, il est bien évident que, s'il n'eût pas existé, entre les deux empereurs, un sentiment d'animosité ou de jalousie plus profond que ceux qu'expriment les sujets de contestation qui viennent d'être rapportés, tout aurait pu s'arranger à l'amiable. Mais, d'une part, Napoléon ne pouvait souffrir d'être sommé de s'expliquer par l'empereur de Russie qu'il avait si complètement battu; de l'autre côté, celui-ci, de plus en plus alarmé par les mouvemens des armées françaises qui s'avançaient vers la Poméranie, ne pouvait se persuader qu'en consentant à admettre ces griefs, Napoléon eût une autre idée que celle d'ajourner cette lutte fatale qui devait décider de la prééminence entre eux.

CHAPITRE III.

Sommaire : Préparatifs de la guerre de Russie.

Janvier 1812.

L'année 1811 expire. A cette époque, la France est à l'apogée de la gloire et de la puissance : la guerre était résolue contre la Russie ; Napoléon dut sonder la disposition de Bernadotte, dont l'alliance lui était nécessaire ; mais bientôt il reconnut qu'il ne pouvait compter sur son ancien compagnon d'armes.

Il se mit aussitôt en mesure, sans s'amuser à déclarer la guerre, de porter à la Suède un coup violent. Dès les premiers jours de janvier, le général Davoust enva-

vahit la Poméranie suédoise, seule possession de la Suède située au sud de la Baltique; il s'empara du pays et de sa capitale, et menaça d'une division militaire la Prusse, comme si elle n'eût pas été déjà à la discrétion de la France, se proposait de faire diversion avec une armée combinée de vingt-cinq à trente mille Suédois et de quinze ou vingt mille Russes, sur quelque point de l'Allemagne. L'empereur de Russie fut engagé, soit par des négociations, soit par cette coopération militaire, à réunir le royaume de Norwége à celui de Suède, et à tenir l'armée russe qui se trouvait en ce moment en Finlande, prête à exécuter ce projet. Ainsi la Suède, soutenue par la réputation militaire de son chef actuel, fut jetée dans le parti opposé à la France, dont l'honneur et la reconnaissance lui ordonnaient de demeurer l'alliée fidèle et dévouée, comme elle l'avait toujours été depuis l'alliance de François Ier avec Gustave Wasa.

Du côté de la Prusse, la situation du roi, lors de la rupture entre les empires

de France et de Russie, était délicate et embarrassante. Sa position entre les puissances belligérantes rendait la neutralité presqu'impossible; forcé de prendre les armes, il devait réfléchir long-temps avant de choisir un parti. Opprimés sous le joug victorieux des Français, excités de plus par la secrète influence de Tagend-Bund, les Prussiens étaient presque unanimes dans leur vif désir de tirer l'épée contre la France, et le roi ne souhaitait pas moins de relever l'indépendance et de venger les revers de son royaume. Le souvenir d'une reine aimable et chérie, morte à la fleur de l'âge, le cœur brisé par les malheurs de son pays, et les mains pressées dans celles de son époux, l'appelait aussi à se venger de la France, qu'elle avait combattue avec un courage digne d'un meilleur destin.

La première pensée du roi de Prusse fut donc de se jeter dans les bras de la Russie, et d'offrir, dût-il lui en coûter le trône et la vie, de prendre part à la guerre, comme un fidèle allié. Mais l'empereur

Alexandre parut sentir qu'en acceptant cette preuve de dévouement il contracterait l'obligation de protéger la Prusse si l'on éprouvait des revers, tels que l'on devait presque inévitablement en attendre. Les plus fortes places de la Prusse étaient entre les mains des Français; l'armée du roi ne montait pas à plus de quarante mille hommes, et il n'avait pas le temps de lever ou d'organiser les forces nationales. Pour opérer une jonction avec ces quarante mille hommes, ou avec ceux d'entre eux qu'on pourrait rassembler, il faudrait qu'Alexandre précipitât la guerre et fît marcher une forte armée sur la Silésie, véritable point de ralliement des Prussiens. Mais une telle armée, quand elle aurait atteint son but, aurait en face toutes les forces de la France, de la Saxe et de la confédération du Rhin; tandis que les troupes ennemies du grand-duché de Varsovie, réunies probablement à un corps d'Autrichiens, seraient sur ses flancs. Ce mouvement en avant, opéré trop tôt, aurait ressemblé à la conduite de l'Autriche

dans les campagnes de r8o5 et de 1809, pendant lesquelles elle avait également jeté ses armées en Bavière, dans l'espoir de s'acquérir des alliés, mais sans autre résultat que de les exposer aux défaites décisives d'Ulm et d'Eckmühl. C'eût été imiter encore cette marche également funeste de l'armée prussienne en 1806, lorsque, se précipitant en avant pour forcer les Saxons à se joindre à lui, le duc de Brunswick hâta l'issue de la campagne en décidant la journée d'Iéna.

L'empereur de Russie et son cabinet étaient donc résolus d'éviter d'en venir aux mains avec les Français dans la première partie de la campagne; et l'empereur Alexandre refusa donc d'accepter l'alliance du roi de Prusse, qui d'ailleurs n'aurait servi qu'à attirer sur la tête de ce prince des malheurs que la Russie n'avait pas l'espoir de prévenir, à moins de changer entièrement le plan de campagne qu'elle avait résolu d'adopter. Toutefois, prévoyant que ce refus de sa part devrait forcer Frédéric, dont la position rendait

a neutralité impossible, à se déclarer pour a France, l'empereur Alexandre lui laissa énéreusement la liberté de prendre les nesures et de former les alliances que les irconstances rendaient inévitables, l'assuant néanmoins que si la Russie prenait l'asendant, la Prusse retirerait le même avanige de la victoire, quelque parti qu'elle pût tre obligée d'embrasser pendant la lutte.

Tandis que le roi de Prusse voyait sa oopération refusée par la Russie, comme evant lui être plus à charge qu'utile, il ne rouvait pas la France empressée à l'appeeler près d'elle comme frères d'armes. Il ffrit cependant son alliance à Napoléon plusieurs reprises. Mais ne recevant auune réponse satisfaisante, il commença à enser qu'on méditait sa ruine; et il avait uelque raison de le craindre. Napoléon ourrissait en effet une aversion personelle pour Frédéric; il s'était, disaitn, écrié en regardant une carte de la russe : « Se peut-il que j'aie été assez ible pour laisser cet homme en posession un si grand royaume ! » Napoléon

était d'ailleurs instruit des négociations secrètes entre la Prusse et la Russie.

Cependant, le 24 février 1812, un traité fut dicté à Frédéric ; c'était sous la condition de le signer qu'on voulait bien lui laisser encore le nom et le titre de roi de Prusse; s'il refusait de s'y prêter, Davoust, qui avait occupé la Poméranie suédoise, allait marcher sur la Prusse et la traiter en pays ennemi. En épargnant ainsi un monarque dont il avait tout sujet de se plaindre et de se défier, Napoléon semble avoir considéré qu'il valait mieux accepter le secours de Frédéric que de le laisser se jeter dans les bras de la Russie. D'après les conditions du traité, la Prusse devait mettre à la disposition de la France vingt mille hommes environ, et soixante pièces d'artillerie : c'était tout ce qui restait de disponible de la belle armée du grand Frédéric. Elle s'engageait en outre à pourvoir à l'approvisionnement de l'armée française pendant qu'elle traverserait son territoire; toutefois, les dépenses que cet approvisionnement occasionnerait devaient être

déduites du montant des contributions imposées à la Prusse par Napoléon; contributions qui n'avaient pas encore été payées. Ainsi, tandis que la Russie recevait des renforts de la Suède, l'ancienne alliée de la France, la France s'avançait contre la Russie, apuyée par les restes de l'armée de Frédéric, qui, au fond du cœur souhaitait qu'Alexandre remportât la victoire.

La voix de Napoléon avait naturellement du poids dans les conseils de l'empereur d'Autriche, son beau-père; mais le cabinet autrichien était loin de voir d'un œil favorable ses plans d'ambition et d'agrandissement. Metternich, son ennemi constant, répétait incessamment à François II que le mariage qui venait d'être célébré ne saurait déterminer Napoléon à remettre l'épée dans le fourreau, ou à donner à l'Europe une tranquillité permanente. L'Autriche, à l'approche des hostilités, avait consenti à fournir à la France une armée auxiliaire de trente mille hommes, sous les ordres du prince Schwartzenberg, mais il semblait qu'elle

se rappelât le système de douceur et de modération adopté par la Russie, quand elle était alliée de Napoléon pendant la campagne de Wagram, et qu'elle donnât des instructions secrètes à son général pour qu'il ne montrât dans cette campagne que l'activité nécessaire pour jouer décemment le rôle d'un auxiliaire en quelque sorte sommé de prendre les armes.

Sous un rapport très important, la nécessité de consulter les intérêts de l'Autriche empêcha Napoléon d'employer les moyens les plus prompts et les plus formidables qu'il eût pour nuire à la Russie.

Le rétablissement de la Pologne en royaume indépendant eût été une mesure suffisante pour arracher à la Russie quelques-unes des belles provinces qui la lient à l'Europe; jusqu'à un certain point, on lui eût pu rendre ainsi le caractère d'une monarchie asiatique, n'ayant aucun rapport avec la politique du monde civilisé. Cependant ce rétablissement du royaume de Pologne était impossible tant que l'Autriche resterait en possession de la Gal-

licie polonaise, et cette puissance, dans son traité d'alliance avec la France contre la Russie, avait mis pour condition expresse que Napoléon ne ferait aucune tentative pour rendre l'indépendance à la Pologne, sans le consentement de l'Autriche, ou sans du moins l'indemniser de la perte de ses possessions polonaises. Il était stipulé que cette indemnité consisterait en la rétrocession que ferait la France des provinces illyriennes, cédées par sa majesté impériale d'Autriche, lors du traité de Schœnbrunn.

En se soumettant à cette espèce d'embargo mis sur ses opérations en Pologne, Napoléon perdit tous les moyens de révolutionner cette contrée guerrière, dont, par conséquent, il tira peu d'avantages.

On ne peut supposer que Napoléon ait fermé les yeux sur l'importance de mettre, comme il s'exprimait, toute la Pologne à cheval; mais, soit qu'en réalité il ne se souciât pas d'établir un état indépendant, soit qu'il trouvât dur de renoncer aux provinces illyriennes, cédées à la

France en toute propriété, pour relever un royaume qui devait être indépendant, soit enfin qu'il se figurât obtenir des Polonais toute l'assistance qu'il désirait, il est certain que, par la stipulation en faveur de l'Autriche, il se jeta dans un embarras qui ne put que compliquer et remplir de difficultés tout ce qu'il essaya de faire par la suite relativement aux affaires de la Pologne, et qu'il perdit la coopération zélée des Lithuaniens, au moment où il en avait le plus grand besoin.

Il nous reste à dire un mot de la Turquie, la seule puissance dont Napoléon eût encore dû s'assurer par prudence, avant d'attaquer la Russie, dont elle est l'ennemie naturelle, comme elle est l'ancienne et naturelle alliée de la France.

Le gouvernement turc s'était montré hostile à la France par suite de la mémorable invasion de l'Égypte; mais le sultan Sélim, admirateur de la valeur et du génie de Napoléon, était devenu l'ami personnel de l'empereur des Français. Une conspiration le fit disparaître de la scène

du monde, et son successeur fut plus disposé à épouser les intérêts de la Grande-Bretagne. Dans le traité de Tilsitt, le partage de la Turquie fut positivement convenu, quoique le terme en fût ajourné; de même que, lors des négociations d'Erfurt, Napoléon consentit à ce que les provinces turques, jusqu'au Danube, devinssent la propriété de la Russie, s'il était en son pouvoir de les conquérir.

La cour de Saint-Pétersbourg fut assez mal avisée pour en faire la tentative, quoiqu'elle eût dû prévoir, même alors, que la puissance croissante de la France devait l'empêcher de se livrer à cette époque à des projets de conquête.

Les Turcs se défendirent beaucoup mieux qu'on ne l'avait prévu, et quoique les événemens de la guerre leur eussent d'abord été défavorables, le grand-visir remporta enfin une victoire devant Routschouk, et fit essuyer au général russe un échec assez sérieux pour l'obliger à lever le siége de cette place. Mais la victoire ne jeta qu'un rayon passager sur les bannières

turques. Attaqués par les Russes dans leur camp retranché, les Turcs furent défaits dans une bataille sanglante, et leur armée fut presque anéantie. Ils continuèrent pourtant à soutenir la guerre, quoique oubliés et négligés par l'empereur de France, qui aurait eu le plus grand intérêt, attendu ses projets contre la Russie, à les soutenir dans leur lutte inégale contre cette puissance formidable. Cependant les hostilités languirent, et des négociations furent entamées; car les Russes, quand une rupture avec la France devint un événement probable, désirèrent naturellement terminer avec la Turquie une guerre qui devait occuper une armée très nombreuse, dans un moment où ils avaient besoin de toutes leurs forces pour résister à Napoléon.

A cette époque, Napoléon sembla se rappeler tout à coup qu'il serait d'une bonne politique pour maintenir, ou plutôt de renouveler son alliance avec une nation dont il lui était alors très impertant de s'assurer la confiance. Son ambas-

sadeur fut chargé de presser le grand-seigneur de marcher lui-même sur le Danube, à la tête de cent mille hommes. De son côté, l'empereur des Français promettait non-seulement d'aider la Porte à se mettre en possession des deux provinces contestées, la Moldavie et la Valachie, mais de lui procurer aussi la restitution de la Crimée.

Ce message de guerre arriva trop tard : la Porte venait d'adopter un système plus pacifique. Les envoyés anglais, avec une adresse qu'ils n'ont pas toujours eu le bonheur de montrer, remportèrent, en diplomatie, une victoire complète sur ceux de la France, et réussirent à convaincre la sublime Porte que, quoique la Russie fût son ennemie naturelle parmi les nations européennes, cependant elle pouvait conclure avec elle une paix de quelque durée, sous la garantie de l'Angleterre et de la Suède ; au lieu que, si Napoléon détruisait le pouvoir de la Russie, ou la subjugait, le partage de l'empire ottoman, qu'il avait sitipulé déjà,

serait une mesure qu'aucun état n'aurait assez d'influence pour empêcher, quand il aurait renversé la dernière barrière qui mît des bornes sur la terre à son pouvoir absolu.

On peut se faire une idée de la terreur qu'inspirait généralement le seul nom de de Napoléon, quand on voit un peuple comme les Turcs, en général peu habile en politique, penser qu'il était plus sage pour eux d'accorder la paix à des conditions raisonnables à un ancien ennemi, que d'aider à le détruire dans l'intérêt d'une puissance encore plus formidable. La paix de Bucharest fut donc négociée entre la Russie et la Turquie.

Ce fut ainsi que la France, au moment de la lutte qui s'approchait, fut privée de ses deux anciennes alliées, la Suède et la Turquie. Elle conduisit la Prusse au combat comme une esclave enchaînée aux roues de son char; le Danemarck et la Saxe comme des alliés, et l'Autriche comme un conféré, traité sur

un pied plus égal, mais qui avait eu soin de stipuler qu'en retour d'une assistance accordée froidement et à contre-cœur, l'empereur Napoléon se lierait les mains relativement à la Pologne, par des engagemens qui l'empêcheraient de se servir de son influence sur ce pays, de la manière qui aurait été le plus utile pour ses projets. De ce résultat il faut conclure, ou que Napoléon, plein de confiance dans les préparatifs immenses de son invasion, dédaigna d'entrer en négociation pour obtenir l'assistance qu'il ne pouvait commander directement, ou que ses délégués politiques firent preuve de peu de talens.

Napoléon, d'ailleurs, avait peut-être attaché peu d'importance au secours qu'il aurait pu obtenir de la Suède ou de la Porte. Il avait levé d'avance la conscription de 1811, et il appela alors celle de 1812.

Son armée était composée d'ailleurs de ces vieilles légions qui avaient porté la victoire dans toutes les capitales de

l'Europe, auxquelles venaient se joindre les contingens des rois de la maison impériale, des princes vassaux, des républiques soumises, en un mot, des deux tiers de l'Europe, qui étaient aux ordres de Napoléon. Aucune armée semblable n'avait été mise en campagne depuis le règne de Xerxès.

Le total des forces de l'empire français, de ses dépendances et de ses alliés, est établi par les états du ministre de la guerre, ainsi qu'il suit :

Total général de l'armée française.	850,000 h.
Armée d'Italie sous le vice-roi Eugène. . . .	50,000
— Du grand-duché de Varsovie et autres Polonais.	60,000
— De Bavière.	40,000
— De Saxe.	30,000
— De Westphalie. . . .	30,000
— De Wurtemberg. . .	15,000
— De Bade.	9,000

Report. . . .	1,084,000
— Des princes de la confédération du Rhin. .	23,000
Corps d'auxiliaires prussiens.	20,000
——————— autrichiens.	30,000
Armée de Naples. . .	30,000
Total. . .	1,187,000

Toutefois, en dépouillant la France de ses forces, Napoléon devait songer à assurer sa tranquillité intérieure : il lui fallut donc recourir à des moyens supplémentaires de défense nationale.

Ce système consista en une levée de gardes-nationales divisées en trois classes : le premier ban, la second ban et l'arrière ban. Le premier ban devait comprendre tous les hommes de vingt à vingt-six ans qui n'avaient pas été appelés à servir dans l'armée; le second, tout ce qui était en état de porter les armes, depuis vingt-six jusqu'à quarante; et l'arrière-ban, tous les hommes valides de quarante

à soixante. Les levées de ces classes ne devaient pas sortir des frontières de la France, et elles devaient être appelées successivement suivant l'urgence du danger. Elles étaient divisées en cohortes de onze cent vingt hommes chacune; mais la partie essentielle de ce projet était celle qui mettait à la disposition immédiate du ministre de la guerre cent cohortes du premier ban, c'est-à-dire plus de cent mille hommes de vingt à vingt-six ans; c'était une nouvelle forme de conscription qui laissait aux recrues l'avantage d'un service limité.

La guerre cependant n'était pas déclarée encore entre les deux grands empires, bien que les préparatifs hostiles se fissent avec une égale activité de part et d'autre. La Russie se tenait sur la défensive, mais elle rassemblait des armées nombreuses sur le Niémen, comme si elle se fût attendue à être attaquée; tandis que la France faisait passer rapidement des troupes dans la Prusse et dans le grand-duché de Varsovie, et prenait les positions les plus fa-

vorables pour entrer sur les frontières de la Russie.

Au milieu de ces vastes préparatifs de guerre, il semblait cependant que, même à cette heure avancée; les deux souverains conservassent encore un reste de désir d'éviter cette lutte sanglante. Les causes premières de la querelle étaient déjà arrangées, ou du moins on avait établi des principes d'après lesquels il était facile de la terminer. C'est alors que le prince Kourakin, plénipotentiaire de Russie, reçut ordre de commuiquer au duc de Bassano, l'*ultimatum* de son maître. Les bases de l'arrangement proposé par le czar étaient l'évacuation de la Prusse et de la Poméranie par les troupes françaises; la diminution de la garnison de Dantzick, et le règlement à l'amiable des sujets de contestation entre Napoléon et Alexandre. A ces conditions, le czar consentirait à un système de licence semblable à celui que Napoléon avait adopté pour la France; à protéger le commerce français, et à employer son influence sur le duc d'Olden-

bourg, afin de le déterminer à accepter quelque indemnité raisonnable pour le territoire qui avait été annexé à la France d'une manière si sommaire.

Napoléon trouva dans les termes une cause directe d'hostilités; il regardait comme un outrage la proposition préalable de retirer ses armées de la position où elles se trouvaient ; il n'était pas habitué à s'entendre parler sur ce ton, ni à régler le mouvement de ses armées d'après les ordres d'un souverain étranger. L'ambassadeur de Russie reçut ses passe-ports.

Le 9 mai 1812, Napoléon quitta Paris. Dans ses précédentes expéditions, l'usage de Napoléon avait été de joindre son armée subitement et avec une suite peu nombreuse; mais, en cette occasion, il déploya un appareil de splendeur et de dignité digne d'un monarque qui aurait pu, si jamais souverain de la terre en eut le droit, prendre le titre de roi des rois. Dresde fut fixé comme le rendez-vous général des rois, des souverains, des ducs et des potentats qui étaient sous la dépendance de Napoléon,

ou qui attendaient de lui leur bon ou mauvais destin.

L'empereur d'Autriche et son épouse se rendirent en cette occasion près de leur gendre tout-puissant ; la ville était remplie d'une foule de prince, les uns issus des familles les plus anciennes, les autres prétendant à un rang encore plus élevé, comme appartenant à celle de Napoléon. Le roi de Prusse s'y trouvait aussi, hôte aussi mal vu que peu content lui-même, mais dont la présence était nécessaire pour grossir le cortège et orner le triomphe du vainqueur.

Parmi tous ces potentats, aucun n'excitait l'intérêt général autant que celui pour lequel et par ordre duquel cette assemblée était réunie ; cet être extraordinaire, qui aurait pu gouverner l'univers, mais qui ne pouvait dompter son âme impatiente du repos. Napoléon fit presque tous les frais des fêtes, des banquets et des réunions de ces rois et de leur suite, et ce fut avec un degré de splendeur qui fit paraître mesquin et misérable tout ce qu'essayè-

rent de faire quelques autres potentats!

La jeune impératrice eut sa part de ces jours de grandeur. « Le règne de Marie-Louise, dit Napoléon quand il fut à l'île d'Elbe, a été de bien courte durée, mais elle a pu grandement en jouir; elle a eu le monde à ses pieds. »

Il ne fallut pourtant que peu de temps pour que l'esprit actif de Napoléon se fatiguât d'une pompe qui pouvait satisfaire un instant sa vanité, mais qui bientôt ne présenta à son imagination que du vide et de la frivolité. Il fit venir l'abbé de Pradt, évêque de Malines, dont il désirait employer les talens en qualité d'ambassadeur à Varsovie; il lui donna ses instructions ainsi qu'il suit (1): « Je suis sur le point de vous essayer. Vous pouvez bien croire que je ne vous ai pas fait venir ici pour y dire la messe (cérémonie que l'évêque avait célébrée le matin), il faut que vous vous formiez un grand établissement, et

(1) C'est l'abbé de Pradt lui-même qui rapporte ce discours.

que vous ne perdiez pas de vue les femmes; leur influence est essentielle en ce pays. Vous connaissez la Pologne; vous avez lu Rulhières. Quant à moi, je vais battre les Russes. Il faut que tout soit fini à la fin de septembre; peut-être même y a-t-il déjà du temps de perdu. Je m'ennuie ici à la mort; voilà huit jours que je joue le rôle de galant auprès de l'impératrice d'Autriche. « Il exprima alors, par quelques allusions indirectes, la menace de forcer l'Autriche à renoncer à la Gallicie, et à accepter une indemnité en Illyrie, ou à s'en passer tout-à-fait. Quant à la Prusse, il avoua son intention de l'anéantir, quand la guerre serait terminée, et de la dépouiller de la Silésie. « Je vais à Moscou, ajouta-t-il; une ou deux batailles en feront la façon. Je brûlerai Toula: l'empereur Alexandre se mettra à genoux, et voilà la Russie désarmée. Tout est prêt, et l'on m'y attend. Moscou est le cœur de l'empire russe. D'ailleurs je ferai la guerre avec du sang polonais. Je laisserai en Pologne cin-

quante mille Français. Je ferai de Dantzick un second Gibraltar. J'accorderai aux Polonais un subside de cinquante millions par an : je puis faire cette dépense. Si la Russie n'y était comprise, le système continental ne serait qu'une bêtise. L'Espagne me coûte bien cher; sans elle je serais le maître de l'Europe : mais quand cela sera fait, mon fils n'aura qu'à s'y tenir, et il ne faut pas être bien fin pour cela. Allez prendre vos instructions chez Maret.

Cette confiance complète dans le succès, indiquée par ces expressions décousues mais frappantes, était généralement partagée par tous ceux qui approchaient de la personne de Napoléon, soit Français, soit étrangers. Les jeunes militaires regardaient l'expédition contre la Russie comme une partie de chasse qui devait durer deux mois. L'armée se précipitait vers ce pays fatal, pleine d'espoir. Tous les soldats qui n'en faisaient point partie se plaignaient de leur mauvaise étoile et de Napoléon, qui ne les avait point ap-

pelés à une entreprise si glorieuse.

Cependant Napoléon fit une dernière tentative de négociation. Alexandre, tandis que son ennemi était entouré de souverains, comme le soleil de planètes, restait seul dans son orbite, et réunissait autour de lui ses moyens de défense; mais quelque immenses qu'ils fussent, ils semblaient a peine proportionnés à la crise terrible dans laquelle il se trouvait. Le général Lauriston avait été dépêché à Wilna pour avoir une communication définitive avec Alexandre. Le comte de Narbonne fut chargé d'aller inviter le czar à avoir une entrevue avec Napoléon à Dresde, dans l'espoir qu'en traitant personnellement, les deux souverains pourraient reprendre leurs habitudes d'intimité, et aplanir entre eux les difficultés qu'ils n'avaient pu arranger par le moyen de leurs ambassadeurs. Mais Lauriston ne put obtenir d'audience de l'empereur, et le rapport de Narbonne tendait décidément à la guerre. Il trouva que les Russes n'étaient ni abattus ni exal-

tés, mais qu'ils étaient arrivés à la conclusion générale que la guerre était inévitable, et qu'en conséquence ils étaient déterminés à en supporter tous les maux, plutôt que de les éviter par une paix déshonorante.

La guerre fut donc définitivement résolue le 2 juin. Napoléon était à Thorn le 22. De son quartier-général de Wilkoswiski, il adressait à ses armées la proclamation suivante :

« Soldats,

« La seconde guerre de Pologne est commencée. La première s'est terminée à Friedland et à Tilsitt. La Russie a juré l'éternelle alliance à la France, et guerre à l'Angleterre ; elle viole aujourd'hui ses sermens. Elle ne veut donner aucune explication de cette étrange conduite, que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion. La Russie est entraînée par sa fatalité ; *ses destins doivent s'accomplir.* Nous croit-elle donc dégénérés ? ne serions-nous plus

les soldats d'Austerlitz! Elle nous place entre le déshonneur et la guerre : le choix ne saurait être douteux. Marchons donc en avant; passons le Niémen; portons la guerre sur son territoire. La seconde guerre de la Pologne sera glorieuse aux armées françaises comme la première; *mais la paix que nous conclucrons portera avec elle sa garantie*, et mettra un terme à la funeste influence que la Russie a exercée depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe. »

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Passage du Niémen. — Occupation de Wilna.

Mai 1812.

Le gant était jeté, Napoléon résolut de fondre sur son ennemi avec cette impétuosité qui lui avait tant de fois assuré la victoire.

Alexandre, de son côté, dans la proclamation qu'il avait adressée à ses peuples laissait deviner le plan que sa politique adoptait pour cette campagne. Après avoir exhorté les habitans des pays exposés à l'invasion à supporter avec résignation les inévitables désastres de la guerre,

il s'adressait ainsi à son armée : il ne nous reste à présent, après avoir invoqué l'être suprême tout-puissant, qui est le défenseur de la cause juste, qu'à opposer nos forces à celles de l'ennemi ; il est inutile de rappeler aux généraux, aux officiers, aux soldats, ce que nous attendons de leur courage et de leur loyauté ; le sang des anciens Esclavons circule dans leurs veines. Soldats, vous combattez pour votre liberté, pour votre religion, pour votre patrie ; votre Empereur est au milieu de vous, et Dieu est l'ennemi de l'agression. »

L'armée d'Alexandre, forte de trois cent mille hommes, avait son centre de Wilna et Kowno à Lida et Grodno ; sa droite s'appuyait à Viles, sa gauche au Niémen. Ce fleuve couvrait le front des Russes par le détour qu'il fait de Grodno à Kowno, et se présentait en travers de notre attaque de l'une à l'autre de ces deux villes ; il servait de rempart à la Lithuanie.

Napoléon avait partagé ses forces en

cinq armées : Macdonald commandait l'aile gauche, composée de trente mille hommes; il avait ordre de pénétrer dans la Courlande, de tenir en échec le flanc droit des Russes, d'assiéger Riga, ou du moins de menacer ce port important. L'extrême droite, placée vers Pinsk, en Volhinie, était presque entièrement composée des auxiliaires autrichiens, sous les ordres du prince de Schwartzemberg; ils avaient en face l'armée russe commandée par le général Tormazoff.

Entre ces deux ailes, la grande armée s'avançait vers le Niémen, divisée en trois masses séparées. Napoléon marchait lui-même à la tête de la garde, dont Bessières commandait la cavalerie, et les maréchaux Lefebvre et Mortier l'infanterie; l'Empereur avait aussi sous ses ordres immédiats le corps d'armée commandé par Davoust, Oudinot et Ney, qui, avec les divisions de cavalerie de Grouchy, Montbrun et Nansouty, s'élevait à deux cent cinquante mille hommes. Ce corps d'armée devait opérer contre le noyau des forces russes,

portant le nom d'armée de l'ouest.

Le roi de Westphalie, à la tête de quatre-vingt mille hommes, composés des divisions Junot, Poniatowski, Régnier, et de la cavalerie de Latour-Maubourg, marchait contre la seconde armée russe, ou armée de réserve. Enfin, une armée centrale, sous les ordres du vice-roi d'Italie, devait pénétrer entre la première et la seconde armée russe, et les tenir de plus en plus séparées, pour rendre leur jonction impossible, et agir contre l'une ou l'autre, ou contre toutes deux, suivant l'occurence. Murat avait le commandement en chef de toute la cavalerie de cette armée, la plus belle qu'aucune puissance eût jamais mise sur pied.

L'Empereur Alexandre avait porté son quartier-général à Wilna, non qu'il eut l'intention de défendre la lithuanie ou sa capitale, mais pour obliger les Français à montrer leurs intentions. La grande armée russe, du côte du Nord, vers la Courlande communiquait avec une division de dix mille hommes sous le comte Essen,

et du côté du sud, elle était en communication, mais sur une ligne un peu trop prolongée, avec la seconde armée, sous les ordres du prince Bagration; l'hettmann Platoff suivait cette seconde armée avec douze mille cosaques. Non compris ces cosaques, l'armée de Bagration pouvait monter à quatre-vingt mille hommes. A l'extrême gauche, était Tormazoff, avec l'armée de Volhinie, montant à vingt mille hommes. Deux armées de réserve se formaient à Novogorod et à Smolensk : chacune d'elles était composée d'environ vingt mille hommes.

L'armée française s'avançait sur le Niémen, lorsque la tête des colonnes de Napoléon arriva sur les bords du fleuve, qui coulait silencieusement à l'ombre d'immenses forêts du côté de la Russie, l'Empereur, qu'une voiture avait jusqu'alors transporté, monta à cheval : il était deux heures du matin. Il s'avança près du fleuve pour en reconnaître les rives, son cheval broncha et lui fit perdre les arçons. » Mauvais présage, s'écria une voix; un romain

retournerait sur ses pas. » Mais on ne put distinguer si c'était celle de l'Empereur ou de quelqu'un de sa suite.

Sa reconnaissance faite, Napoléon ordonne de jeter immédiatement trois ponts sur ce fleuve. A la nuit l'ordre du passage est donné. Quelques sapeurs se jettent dans une barque, et abordent les premiers cette terre où nous venons porter la guerre ; ils n'y trouvent point d'ennemis. Un officier de cosaques s'avance seulement à la tête d'une patrouille, et demande à nos soldats qui ils sont : « Français, répondent-ils.— Que voulez-vous ? que venez-vous faire en Russie ? — Vous battre et délivrer la Pologne. » Le cosaque se retira : on ne vit paraître aucun autre ennemi.

Le passage s'opéra avec ordre, et l'armée, malgré un orage affreux, se mit en marche. Mais bientôt l'entrée des Français dans Kowno n'eut d'autre pompe que l'éclat de l'orage et le fracas du tonnerre; l'Empereur trouva un abri dans un couvent grec; le mauvais état des routes et la fatigue d'une marche difficile jetèrent quel-

que désordre dans l'armée, qu'un évènement déplorable vint encore frapper le lendemain.

Les pluies avaient gonflé la Willia, dont les ponts avaient été rompus par les cosaques. L'Empereur, impatienté par cet obstacle, ordonna à un escadron polonais de passer cette rivière à la nage.

Ces braves gens n'hésitèrent pas à s'y précipiter; mais avant qu'ils en eussent atteint le milieu, le torrent irrésistible rompit leurs rangs; ils furent entraînés par les eaux, et périrent jusqu'au dernier sous les yeux de Napoléon. Une vive douleur le saisit lorsqu'il vit ces braves soldats, au moment d'être engloutis, suspendant leurs efforts, tourner la tête vers lui et s'écrier : « Vive l'Empereur ! » Les spectateurs étaient immobiles d'horreur. Mais ils auraient éprouvé ce sentiment avec encore bien plus de force, s'ils avaient pu prévoir que le destin de cette poignée de braves leur était plus tard réservé, à eux, brillans d'espérance et d'avenir de gloire.

De Kowno, Napoléon se porta en deux

jours jusqu'aux défilés qui défendent l'approche de Wilna. Là, il s'arrêta; il espérait qu'Alexandre lui disputerait la capitale de la Lithuanie; vain espoir : les Russes continuaient leur retraite; Wilna fut occupée sans coup férir. Une seule escarmouche eut lieu dans un bois en avant de la ville; plusieurs des meilleurs hussards du 8e régiment y périrent; le brave Ségur qui les commandait, tomba des premiers, percé de coups; l'armée regretta en lui un de ses officiers les plus distingués (1)

Le premier soin de Napoléon, maître de Wilna, fut d'établir un gouvernement provisoire pour la Lithuanie, et d'organiser une force nationale propre à assurer la sécurité du pays.

Dès l'entrée en campagne de l'armée française, les Polonais avaient conçu l'es-

(1) Le colonel de Ségur était frère du général, qui, après avoir acquis dans nos armées une belle réputation militaire, s'est placé, par son Histoire de la guerre de Russie, au premier rang parmi nos historiens.

poir du rétablissement général de la liberté polonaise. Ce brave, mais malheureux pays, destiné à verser son sang pour toutes les causes, excepté la sienne, avait, dans la partie qui appartenait autrefois à la Prusse et qui formait alors le grand-duché de Varsovie, gagné bien peu de chose à son indépendance nominale. Le duché, dont la population n'était que d'environ cinq millions d'habitans, entretenait une force armée de quatre-vingt-cinq mille hommes. Dix-huit régimens furent incorporés dans l'armée de l'Empereur, et payés par la France; toutefois la formation et l'entretien des autres excédaient de beaucoup les revenus du duché, qui ne montaient qu'à quarante millions de francs.

Le patriotisme des Polonais cependant était si ardent, que le seul nom d'indépendance suffisait pour l'enflammer, en dépit des circonstances qui tendaient à l'amortir. Aussitôt qu'on eut convoqué une diète du duché de Varsovie, les nobles, tout d'une voix, déclarèrent le royaume libre et indépendant dans toutes ses par-

ties. Elle forma une confédération générale, déclara le royaume de Pologne rétabli, somma tous les Polonais de quitter le service de Russie, et enfin envoya des députations au grand-duc roi de Saxe, et à Napoléon, pour leur annoncer son désir d'accélérer la régénération politique de la Pologne, et son espoir d'être reconnue par toute la nation polonaise, comme le centre d'une union générale. La Pologne demandait, dans son adresse à l'Empereur, « la pretection du héros qui dictait son histoire au siècle, et en qui résidait la force de la Providence. Que le grand Napoléon, ajoutait-elle, prononce seulement son décret pour que la Pologne existe, et elle existera sur-le-champ. Les habitans de la Pologne s'uniront à l'instant pour se dévouer au service de celui pour qui l'espace n'est qu'un point, et les siècles qu'un moment. »

Napoléon, dans sa réponse à cette adresse, laissa percer l'embarras où le jetaient ses engagemens avec l'Autriche. « Il aimait la nation polonaise, répondit-

il, et s'il eût été à la place de la diète de Varsovie, il aurait agi comme elle avait fait. Mais il avait bien des intérêts à concilier, bien des devoirs à remplir. S'il avait régné quand la Pologne fut injustement victime de ces partages qui lui avaient ravi son indépendance, il aurait pris les armes pour elle; et, dans l'état actuel des choses, après avoir conquis Varsovie et les territoires environnans, il y avait sur-le-champ rétabli la liberté. Il applaudissait à ce que les Polonais avaient fait; il autorisait leurs efforts futurs; il ferait tout ce qui serait en son pour seconder leur résolution. Si leurs efforts étaient unanimes, ils pouvaient forcer leurs oppresseurs à reconnaître leurs droits; mais la réalisation de ces espérances devait être l'œuvre de la population du pays. »

La Pologne attendait une autre réponse de celui en qui elle avait cru voir un libérateur; elle en fut affligée, mais demeura fidèle et dévouée; jusqu'au dernier jour de sa puissance, Napoléon compta

dans ses rangs l'élite de la population polonaise, et aux jours de l'adversité, il trouva encore chez les Polonais des admirateurs sincères, des amis dévoués.

CHAPITRE V.

Sommaire : Occupation de Wilna. — Passage de la Duna. — Combat d'Ostrognos. — Marche sur Vitepsk.

Juin 1812.

Dès l'ouverture de la campagne, Napoléon reconnut que ses ordres relativement aux subsistances de l'armée avaient été mal exécutés. La disette s'était fait sentir avant même que l'on arrivât à Wilna; là elle devint un fléau destructeur.

L'armée était sortie de la Prusse, emportant vingt jours de vivres seulement; c'était tout ce qu'il en fallait pour atteindre Wilna et remporter une victoire ; la

fuite de l'ennemi rompit toutes les prévisions : il eût été sage sans doute à l'Empereur de s'arrêter, et d'attendre ses convois ; mais les Russes surpris battaient en retraite en désordre ; il ne put résister à l'attrait de poursuivre son avantage ; il lança sur leurs traces quatre cent mille hommes, dans un pays qui ne pouvait les nourrir.

La cavalerie, commandée par Murat, se mit donc à la poursuite de la grande armée russe, avec le second corps sous Oudinot, et le troisième sous Ney, avec trois divisions du premier corps. Sur la droite de l'armée, le roi de Westphalie reçut ordre de pousser le prince Bagration et de le rejeter sur l'armée de Davoust, qui devait s'avancer de flanc et d'arrière. Bagration, séparé de la grande armée, et attaqué en même temps par Jérôme et par Davoust, devait se rendre ou allait être écrasé.

Napoléon n'avait plus d'ennemis devant lui : il lui restait de disponible la garde, l'armée d'Italie, l'armée de Ba-

vière, et trois divisions de l'armée de Davoust; il résolut de marcher en avant sur Witepsk, en occupant l'intervalle entre le corps de Murat, qui suivait les traces d'Alexandre et de Barclay de Tolly, et celui de Davoust, qui poursuivait Bagration. En avançant ainsi sur un terrain où nulle force ennemie ne s'opposait à lui, Napoléon pouvait pénétrer entre les deux armées russes, à chacune desquelles une armée supérieure était opposée; s'ouvrir un chemin entre elles, occuper Witepsk, menacer en même temps Saint-Pétersbourg et Moscou; ou, s'il se décidait à marcher contre cette dernière capitale, s'avancer jusqu'à Smolensk. Le général Philippe de Ségur assure que Napoléon avait formé ce plan de campagne à Wilna le 10 juillet, mais il était alors trop tard pour le mettre à exécution; l'Empereur en parut tellement convaincu, qu'il s'arrêta une semaine encore à Wilna.

Bagration cependant se flattait de pouvoir opérer sa jonction avec la grande armée. La force actuelle de son corps était

augmentée, non seulement par l'hettmann Platoff et ses cosaques, qui, étant avancé au sud-ouest jusqu'à Grodno, firent dans le fait partie des troupes sous les ordres de Bagration, et l'aidèrent matériellement dans sa retraite, mais encore par la division du général Dorokhoff, qui, formant l'extrême gauche de la grande armée russe, en avait été séparée pendant la retraite sur Drissa, par la marche des Français, et se trouvait en communication avec Bagration. Le prince pouvait alors avoir sous ses ordres de quarante à cinquante mille hommes.

Tandis que Bagration luttait contre les ennemis qu'il avait de front, et faisait preuve d'habileté dans sa retraite, Davoust, ayant occupé tous les postes sur les flancs droits des Russes, commença à lui couper la route détournée qu'il avait suivie du côté de l'est, en occupant la ville de Minsk, et les défilés par lesquels Bagration devait sortir de la Lithuanie, pour gagner Vitepsk et la Dwina.

L'occupation de Minsk gêna considéra-

blement la retraite de Bagration, qui fut à deux doigts de sa perte, et ne dut le salut de son armée qu'à l'inhabilité du roi de Westphalie, qui ne sut pas profiter de la bonne fortune que Davoust lui avait ménagée.

De vives escarmouches eurent lieu entre le corps de Bagration et les troupes qui lui étaient opposées.

Bagration, continuant ses efforts pour conjurer la perte imminente de son armée, se retourna vers le sud, et effectua le passage de la Bérésina à Bobruisk. Le Dniéper, autrefois le Borysthène, était un autre obstacle à surmonter; et pour regagner le terrain qu'il avait perdu, Bagration remonta ce fleuve jusqu'à Mohiloff. Là il se trouva encore prévenu par Davoust : un combat acharné s'engagea aussitôt, et les Russes, défaits, durent renoncer à leur entreprise sur ce point. Bagration fut forcé de descendre le Dniéper jusqu'à Nevoi-Bikoff, pour gagner l'intérieur de la Russie, et se mettre en communication avec la grande armée russe,

dont il avait été si près d'être coupé.

L'empereur Alexandre cependant, ou pour mieux dire Barclay de Tolly, car c'était ce général qui commandait effectivement la grande armée russe, pressé par Murat, par Oudinot et par Ney, tous impatiens de combattre, se retirait en assez bon ordre pour gagner le camp retranché de Drissa, point sur lequel il avait été décidé que l'armée russe se concentrerait. Les troupes françaises, de leur côté, s'approchaient de la rive gauche de la Dwina; cette rivière forma la ligne de séparation des armées ennemies.

Napoléon croyait enfin arrivé le moment tant désiré d'une bataille décisive : tout à coup, le 18, il apprend que Barclay a levé son camp, et qu'il marche sur Vitepsk. Tous ses projets se trouvent déroutés; il prend une résolution rapide, et se décide à occuper Vitepsk à tout prix.

Aussitôt il dirige tous ses corps sur Beszenkowiczi ; lui-même il se rend en hâte à Kamer; l'armée marche pleine d'ardeur, espérant enfin avoir des ennemis

à combattre : enfin, le 25, le canon gronde : un même sentiment s'empare de Napoléon et de l'armée; et l'on pousse d'avance le cri de victoire.

Le prince Eugène venait de rencontrer à Beszenkowiczi le général Doctorof et l'arrière garde de Barclay. Dans sa fuite Doctorof brûla le pont sur la Duna. Eugène s'empara de la ville, et malgré la résistance de quelques troupes restées sur la rive droite, rétablit le passage. L'Empereur accourut et s'empressa de passer le fleuve, pour voir par lui-même où en était l'armée russe dans sa marche de Drissa sur Vitepsk, et s'il pourrait l'attaquer au passage, ou la devancer dans cette ville. Mais la direction que prenait l'arrière-garde ennemie, et les réponses de quelques prisonniers, lui prouvèrent que Barclay l'avait prévenu, qu'il avait laissé Wittgenstein devant Oudinot, et que le général en chef russe était dans Vitepsk. Déjà même il était prêt à disputer à Napoléon les défilés qui couvrent cette capitale.

Napoléon rentra dans Beszenkowiczi. Ses armées y arrivaient en ce moment par les routes du nord et de l'ouest. Ses ordres avaient été exécutés avec une telle précision, que tous les corps partis du Niémen à des époques et par des routes différentes, malgré les obstacles de tout genre, après un mois de séparation, et à cent lieues du point où ils s'étaient quittés, se trouvèrent à la fois réunis à Beszenkowiczi, où ils arrivèrent le même jour et à la même heure.

Napoléon n'avait pas pu prévenir les Russes dans Vitepsk; il résolut de les y forcer; mais ceux-ci, après y être entrés par la rive droite de la Duna, avaient traversé cette ville, et venaient au-devant de lui pour défendre les longs défilés qui la couvrent.

Le 25 juillet, Murat marchait vers Ostrowno avec sa cavalerie.

Après avoir culbuté les Russes, enlevé leurs batteries et tout ce qui se trouvait devant lui, il résolu de poursuivre dans les bois d'Ostrowno l'ennemi qui s'y était

retranché : là une forte résistance l'arrêta.

La position d'Ostrowno était bien choisie : elle dominait ; on y voyait sans être vu ; elle coupait une grande route ; la Duna à droite, un ravin devant, des bois épais sur sa surface et à gauche. D'ailleurs elle était à portée des magasins ; elle les couvrait, ainsi que Vitepsk.

Murat cependant s'obstine contre ce bois, malgré les feux qui en sortent ; mais il s'aperçoit qu'il ne s'agit plus d'un premier élan. Le terrain enlevé par les hussards du huitième lui est disputé, et il faut que sa tête de colonne, composée des divisions Bruyères et Saint-Germain, et du huitième d'infanterie, s'y maintiennent contre une armée.

Les Français s'y défendirent comme des vainqueurs se défendent ; en attaquant. Chaque corps ennemi qui se présenta sur nos flancs comme assaillant, fut assailli ; la cavalerie fut refoulée dans les bois, et l'infanterie rompue à coups de sabre. Pourtant on se fatiguait à vaincre, quand la division Delzons survint ; Murat

la jeta promptement sur la droite et vers la retraite de l'ennemi, qui devint inquiet et ne disputa plus la victoire.

Ces défilés ont plusieurs lieues. Le soir même le vice-roi rejoignit Murat, et le lendemain ils virent les Russes dans une nouvelle position. Déjà, après avoir contenu la gauche des Russes, qui avaient reçu des renforts, les deux princes français marquaient aux troupes de leur aile droite la position qui devait leur servir de point d'appui et de départ pour attaquer, quand tout à coup de grandes clameurs s'élèvent à leur gauche : ils regardent? deux fois ces corps ont été repoussés, et les Russes, enhardis, sortent par masses de leurs bois, en poussant des cris épouvantables. L'audace, l'ardeur de l'attaque a passé chez eux, et chez les Français l'incertitude et l'étonnement de la défense.

Un bataillon de Croates et le 84e régiment essayaient vainement de résister ; leur ligne diminuait.

Aussitôt Murat irrité s'élance à la tête

d'un régiment de lanciers polonais, et prodigue encore de sa vie comme aux jours où il n'était que soldat, il charge l'ennemi et l'ébranle.

En même temps le général d'Anthouard court à ses canonniers, le général Girardin au 106e régiment, qu'il rallie et ramène contre l'aile droite russe, à laquelle il enlève sa position, deux pièces de canon et la victoire. De son côté, le général Piré aborde et tourne la gauche ennemie : ils ressaisissent la fortune; les Russes, déconcertés, reculent dans leurs bois épais, que le 92e régiment n'hésite pas d'aborder, au milieu d'une grêle de balles. Après d'incroyables efforts le bois est enfin emporté.

Une forte colonne, qui s'était avancée sur notre droite pour la tourner, se trouva tournée elle-même; Murat s'en aperçut; aussitôt, l'épée à la main : « Que les plus braves me suivent », s'écria-t-il. Mais ce pays est sillonné de ravins qui protégèrent la retraite des Russes; tous allèrent s'enfoncer dans une forêt de deux lieues

de profondeur, dernier rideau qui nous cachât Vitepsk.

L'Empereur accourait au bruit du canon : il arrive au moment où Eugène et Murat, victorieux, délibéraient entre eux, hésitant à s'engager dans un pays si couvert. Napoléon gravit aussitôt un monticule élevé, et de là, comme si son génie eût percé l'obscurité des forêts, l'épaisseur de ces montagnes, il donne, sans hésiter, l'ordre de tenter le passage. L'armée entière s'engage dans le défilé, et le soir même nos tirailleurs débouchent dans la plaine qui environne Vitepsk.

L'Empereur arriva à la nuit tombante. Les feux ennemis couvraient la plaine ; le gros de notre armée était encore engagé dans le défilé : on fit halte. En un instant les bivouacs furent dressés, chacun se prépara à la bataille, qui paraissait inévitable pour le lendemain. L'Empereur coucha sous sa tente tout proche du village de Kukowiaczi.

CHAPITRE VI.

Sommaire : Occupation de Vitepsk. — Passage Du Dnièper. — Marche sur Smolensk.

Juillet 1812.

Dès l'aube du jour Napoléon parut aux avant-postes. L'armée russe se développait sur la plaine élevée qui domine les avant-postes de Vitepsk. La Luczissa coulait au bas de cette position, dont dix mille hommes de cavalerie et quelques régimens de fantassins semblaient vouloir défendre les approches.

Aux premiers rayons du soleil, une action d'avant-postes s'engagea vivement.

Deux cents voltigeurs parisiens s'y distinguèrent par une résistance héroïque contre la cavalerie russe.

Bientôt l'armée d'Italie et la cavalerie de Murat attaquèrent la gauche de l'ennemi, qui se replia derrière la Luczissa et se réunit au gros de l'armée.

L'Empereur avait observé d'un œil attentif les mouvemens de l'armée ennemie. Nos soldats avaient, sur tous les points où ils s'étaient trouvés engagés, remporté de brillans avantages ; ils demandaient à marcher sur l'ennemi. Mais Napoléon ne crut pas le moment favorable arrivé ; soit qu'il attendît que toutes ses forces eussent rejoint, soit que la bonne contenance et la forte position de l'ennemi lui fissent douter du succès, il remit au lendemain l'affaire décisive qu'il pouvait commencer aussitôt. Ses dernières paroles en quittant Murat furent : « A demain cinq heures, nous verrons briller le soleil d'Austerlitz. »

Les Russes cependant avaient résolu d'éviter le combat : Murat, dès l'aurore,

fit avertir l'Empereur de leur mouvement rétrograde, et sollicita la permission de les poursuivre. Napoléon refusa d'ajouter foi au message du roi de Naples, et ne fut convaincu que lorsque lui-même parvint sans obstacle au milieu du camp que Barclay de Tolly venait d'abandonner.

La retraite des Russes s'était opérée avec un ordre admirable : rien ne trahissait la direction qu'ils avaient prise ; on tenta toutes les routes, nulle indication positive ne fit reconnaître celle qu'il fallait choisir.

On tint alors un conseil sous les tentes impériales : la situation vraie de l'armée y fut exposée, et Napoléon, vaincu par les raisonnemens de ses généraux, résolut de mettre un terme à cette campagne, où l'armée française supportait toutes les misères de la guerre, sans rencontrer d'autre ennemi que le climat.

Cette résolution arrêtée, le quartier-général reprit la route de Vitepsk, et l'Empereur, en y arrivant, le 28 juillet,

manifesta sa volonté d'y terminer l'invasion et la guerre : « La campagne de 1812 est finie, dit-il ; 1813 fera le reste. »

Cependant les Russes, voyant leurs deux ailes réunies, et au nombre de cent vingt mille hommes, n'étaient pas disposés à rester dans l'inaction. Ils conçurent le projet de surprendre Napoléon, à Vitepsk même, par un mouvement subit, avant qu'il eût pu concentrer ses troupes. Dans cette vue, le général Barclay de Tolly fit marcher une partie considérable de la grande armée sur Rudneia, position à mi-chemin entre Vitepsk et Smolensk, et qui formait à peu près le centre des lignes françaises. Cette manœuvre commença le 26 juillet; mais le lendemain, Barclay de Tolly reçut de ses avant-postes des avis qui le portèrent à croire que Napoléon fortifiait son flanc gauche dans le dessein de tourner l'aile droite des Russes et d'attaquer Smolensk sur leurs derrières. Pour prévenir cet accident, Barclay de Tolly suspendit sa marche de front, et, par un mouvement de

flanc, commença à étendre son aile droite, afin de couvrir Smolensk. Cette erreur, car c'en était une, mit son avant-garde, qui n'avait pas été informée de ce changement de plan, en danger à Inkowo, place située à environ deux verstes de Rudneia.

Tandis que Barclay de Tolly concevait l'espérance de surprendre Napoléon, celui-ci, forcé de continuer cette guerre qu'il eût voulu suspendre, avait formé un projet digne de son génie élevé, et s'apprêtait à effectuer la surprise dont il avait été lui-même menacé. Sans laisser suspendre l'exécution de son plan par l'escarmouche qui avait eu lieu sur son front, il résolut de changer entièrement sa ligne d'opérations de Vitepsk sur la Dwina, de concentrer son armée sur le Dniéper, en faisant d'Oresa le point central de ses opérations : il tournait ainsi la gauche des Russes au lieu de la droite, comme Barclay l'avait cru, et espérait gagner leurs derrières, s'emparer de Smolensk, et agir sur leurs lignes de communication avec

Moscou. Dans ce dessein, Napoléon retira ses forces de Vitepsk et de la ligne sur la Dwina, avec autant d'habileté que de promptitude, et jetant quatre ponts sur le Dniéper, il le fit traverser par Ney, le vice-roi d'Italie, et Davoust; le roi de Naples les accompagna à la tête de deux grands corps de cavalerie; Poniatowski et Junot s'avancèrent par différentes routes pour soutenir ce mouvement. Ney et Murat, qui commandaient l'avant-garde, firent tout plier devant eux jusqu'à leur arrivée, le 14 août, près de Krasnoi, où une action acharnée eut lieu.

Cette manœuvre, qui transporta la ligne d'opérations de Napoléon, de la Dwina au Dniéper, a été également admirée par les tacticiens français et russes.

Le 14 août, Napoléon arriva à Rasassina, sur le Dniéper, et il continua, le 15, sa marche vers Smolensk, en arrière de Ney et de Murat. Pendant ce temps, le prince Bagration jeta le général Raefskoi dans Smolensk, avec une forte division, pour renforcer Newerowski, et s'a-

vança lui-même vers le Dniéper, sur la rive gauche duquel il marcha avec toute la rapidité possible. Barclay de Tolly reconnut alors, comme nous l'avons déjà dit, que, tandis qu'il s'occupait de fausses manœuvres sur sa droite, sa gauche avait été tournée, et que Smolensk était dans le plus grand danger. Ainsi les deux généraux russes arrivaient à la hâte de différens points pour secourir cette ville, tandis que Napoléon avait résolu de l'emporter avant leur arrivée.

Smolensk est située sur les hauteurs de la rive gauche du Dniéper; elle étoit alors entourée de fortifications de l'ancien genre gothique. Un vieux mur, ruiné en quelques endroits, était défendu par une trentaine de tours qui en flanquaient les créneaux. Les murs ayant dix-huit pieds d'épaisseur sur vingt-cinq de hauteur, et étant bordés par un fossé assez profond, la ville, quoique difficile à défendre contre une attaque régulière, était en état de résister à un coup de main. Raefskoi, à la tête d'environ seize mille hommes, se -

disposa à défendre Smolensk; et il fut renforcé, le 16 août, par une division de grenadiers sous le prince Charles de Mecklenbourg, que Bagration détacha à cet effet.

Ney arriva le premier devant les murs de la ville, et commença à l'instant même l'attaque de la citadelle. Il éprouva une vive résistance, fut blessé lui-même, et se trouva contraint de borner ses efforts à une canonnade, que la place lui rendit avec vivacité. Plus tard, dans la même journée, on vit s'avancer les troupes de Napoléon du côté de l'est, sur une rive du Dniéper, tandis que, presque au même instant, des nuages de poussière enveloppaient de longues colonnes qu'on voyait se mouvoir sur l'autre rive, et arriver de différens points avec une rapidité peu commune. C'était la grande armée russe sous Barclay de Tolly, et les troupes de Bagration, qui s'avançaient à marches forcées pour secourir Smolensk : leur force s'élevait à cent vingt mille hommes.

A cette vue, Napoléon, transporté de joie, bat des mains et s'écrie : « Enfin je les tiens ! » Il ne doutait pas que le dessein des Russes ne fût de traverser la ville. de se déployer en avant des portes, et de lui offrir sous les murailles cette bataille générale qu'il désirait si ardemment, et de laquelle tant de choses dépendaient. Il prit toutes les mesures nécessaires pour disposer sa ligne.

Mais Barclay de Tolly était bien décidé à ne pas mettre en danger le salut de son armée. Il envoya sur Ellnia son collègue plus impatient, le prince Bagration, qui aurait volontiers livré bataille ; et lui-même entra dans Smolensk, mais uniquement pour couvrir la fuite des habitans et évacuer les magasins.

Les derniers regards de Napoléon se portèrent sur les champs encore vides qui séparaient son armée de Smolensk. Rien n'annonçait que l'ennemi se disposât à en sortir. Murat, habitué à voir fuir les Russes depuis l'ouverture de la campagne, assurait qu'ils n'auraient pas envie de com-

battre; Davoust fut d'un avis différent, et Napoléon, continuant à croire ce qu'il désirait, s'attendit à voir au point du jour les Russes rangés en bataille entre son armée et les murs de Smolensk. Le jour parut, et le terrain sur lequel il comptait voir l'ennemi était désert comme auparavant. Bientôt on vit la grande route, sur l'autre rive du Dniéper, couverte de troupes et d'artillerie; la grande armée russe était en pleine retraite. Courroucé d'être trompé dans son attente, Napoléon prit sur-le-champ des mesures pour l'assaut de la ville, voulant s'en emparer le plus tôt possible, afin de profiter du pont qui s'y trouvait pour traverser le Dniéper, et pour suivre les Russes dans leur fuite.

L'attaque de Smolensk commença aussitôt; cette place se défendit avec la même vigueur que la veille. L'artillerie de campagne ne pouvait suffire contre ses remparts, l'armée éprouva des pertes notables dans cinq assauts successifs. Mais le

succès de cette défense ne changea pas la résolution prise par Barclay de Tolly d'évacuer la place.

Vers le milieu de la nuit, tandis que les Français y jetaient quelques bombes, ils virent des feux qui commençaient à s'allumer avec plus de rapidité et d'étendue que leur bombardement ne pouvait l'occasionner. C'était les troupes russes qui, ayant achevé d'évacuer ou de détruire les magasins, incendiaient la ville, et forçaient les habitans à les suivre dans leur fuite.

Les Français entrèrent dans Smolensk le lendemain matin 18 août. La ville presque entière avait été la proie des flammes, nos régimens traversèrent avec ordre, musique en tête et drapeaux déployés, ces décombres fumans que la haine des Russes leur laissait pour seuls trophées de leur victoire.

Ce fut à Smolensk que Napoléon apprit que les Turcs venaient de conclure la paix avec la Russie. Cette nouvelle le dé-

termina à précipiter sa marche sur Moscou, avant que des forces nouvelles eussent le temps d'accourir à son secours.

Si le centre de la grande armée, commandé par l'Empereur, avait remporté partout l'avantage, les deux ailes n'avaient pas agi avec moins de bonheur; Macdonald, en bloquant Riga[1], tenait toute la Courlande à sa disposition et alarmait Saint-Pétersbourg. Plus au sud, Saint-Cyr avait eu plusieurs affaires avec Wittgenstein, et après un combat sérieux à Polotsk, il avait réduit ce général à se tenir sur la défensive.

Des nouvelles également favorables étaient arrivées de Valrynia, extrême droite de la ligne d'invasion. Le général russe Tormazoff avait paru dans le grand-duché à l'instant où l'on s'y attendait le moins; il avait chassé devant lui Reynier, qui couvrait cette partie de la Pologne, anéanti une brigade saxonne et alarmé Varsovie. Mais Reynier se joignit au général autrichien Schwartzenberg, mar-

cha contre Tormazoff, l'attaqua près de Gorodeczna, le battit complètement et le rejeta loin de la Pologne, qu'il avait ordre d'envahir.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Bataille sous Smolensk. — Combat de Valentina. — Bataille de la Moskowa.

Août. — Septembre 1812.

De Smolensk cependant, Napoléon avait dépêché Murat et Ney, ses deux plus impétueux lieutenans, à la poursuite des Russes.

Barclay de Tolly se retirait en bon ordre sur la route de Saint-Pétersbourg, et l'empereur étonné s'apprêtait à le suivre pour le forcer au combat, lorsque, par un brusque mouvement, il tourna vers le sud pour regagner la route de Moscou,

qu'il aurait prise d'abord, s'il l'eût pu sans être exposé au feu de nos batteries, dressées sur la rive du Dniéper. Ney rejoignit l'arrière-garde russe à Valontina, et l'attaqua aussitôt avec ardeur. Cette affaire, qui ne paraissait devoir être que de peu d'importance, se lia bientôt de la manière la plus vive.

Barclay, engagé dans un long défilé, se voyait au moment d'être coupé et de perdre ses bagages, l'artillerie et les blessés évacués de Smolensk. Il envoya renforts sur renforts à son arrière-garde; de chaque côté, trente mille hommes s'engagèrent successivement. Soldats, officiers, généraux, combattirent avec un égal acharnement; la mêlée fut affreuse, et la nuit put à peine la faire cesser. C'est là que le brave général Gudin fut frappé; du moins put-il avant ses derniers instans entendre le cri de victoire de ses soldats.

Cette action sanglante demeura presque sans résultat; les Russes purent continuer leur retraite, qui devenait impossible si Ney eut été à temps renforcé par Junot.

L'Empereur Alexandre avait jusqu'alors scrupuleusement suivi le plan de Barclay de Tolly. On avait évité avec soin toute affaire générale, sans négliger aucun moyen pour affaiblir les Français par des actions partielles, pour les attirer de marécage en marécage et d'incendie en incendie; pour les faire enfin passer d'un territoire sauvage et devasté sur un terrain non moins désert.

Certes, Barclay de Tolly avait commis quelques fautes en donnant trop d'étendue à sa ligne au commencement de la campagne, et ensuite par ses faux mouvemens sur Runeia; mais il les avait réparées par ses habiles manœuvres devant Smolensk. Enfin l'armée française approchait de Moscou la grande, la ville sainte, il devenait impossible que les conseils militaires de la Russie ne changeassent pas de caractère.

L'esprit des Russes, et surtout celui des nouvelles levées, était de plus en plus exaspéré par une retraite qui semblait ne pas avoir de terme, et par un système de

défense qui ne paraissait consister qu'à faire souffrir le pays, par le passage des cosaques et des Tartares, dont les dévastations étaient plus funestes que tout le mal qu'on eût pu craindre des Français. L'amée russe blâmait tout haut cette longue et honteuse fuite; elle demandait enfin une halte et une bataille. L'empereur seul persista à adhérer à l'opinion de Barclay de Tolly. Il fermait l'oreille aux voix réunies de son peuple et de son conseil militaire, et ce ne fut qu'à son corps défendant qu'il se résolut enfin à livrer une bataille, plutôt que de laisser ouvertes aux Français les portes de la seconde capitale de son empire.

Napoléon ne tarda pas à être instruit qu'enfin le plan de défense de son ennemi allait changer.

Le général Kutusoff, appelé de l'armée de Turquie, qu'il avait commandée avec gloire, venait remplacer Barclay dans le commandement de la grande armée russe. Nous allions avoir enfin des ennemis à combattre : cet espoir ranimait nos soldats

abattus par la fatigue et les privations.

Aussitôt que l'Empereur avait appris la détermination d'Alexandre, il était parti de Smolensk, et le 29 il rejoignit son avant-garde à Gjatz.

Divers corps cependant étaient encore éloignés ; il fallait d'ailleurs donner quelque repos à l'armée, et, quoique dès la nuit du 2 au 3 on apprit que l'ennemi attendait la bataille, ce ne fut que le 4 que l'Empereur annonça à son armée qu'elle allait ajouter une victoire à celles qui l'avaient illustrée sur vingt champs de bataille.

Le 25 septembre, une affaire brillante s'engagea en avant du front de l'armée russe. Une redoute formidable, attaquée par le 61e, enlevée et reprise cinq fois, demeura enfin aux Français. Les deux armées restèrent en présence toute la journée du lendemain. La bataille était résolue, on se préparait des deux côtés à la rendre décisive. Les Russes avaient encore fortifié, par des travaux formidables, une position naturellement forte. Leur flanc

droit était appuyé sur un bois couvert par quelque retranchemens détachés. Un ruisseau, qui occupait dans son cours un profond ravin, couvrait le front de leur aîle et le centre de la position jusqu'à la rivière de Borodino. De ce point, la gauche s'étendait jusqu'à Semoneskoie, village plus découvert, mais dont le front est pourtant protégé par des ravins et des buissons. Cette position, plus accessible, avait été soigneusement défendue par des redoutes et des batteries; et au centre, sur une petite hauteur, s'élevait une sorte de double batterie, sorte de citadelle, pour protéger toute la ligne.

L'armée russe était égale en nombre à celle des Français; chacune comptait environ cent vingt mille hommes. Le général russe, circonspect, opiniâtre dans ses projets, rusé, n'était pas un homme doué de très grands talens militaires, mais l'armée sous ses ordres ne se composait que d'une seule nation, ne parlait qu'une seule langue; la bataille qui allait être livrée avait été accordée à ses désirs hautement

exprimés ; elle devait être déterminée à ne pas démentir, pendant l'action, le courage avec lequel elle l'avait demandée.

L'armée française était composée de nations diverses, mais c'étaient des soldats d'élite, à peu près acclimatés, et qui avaient survécu à tous les dangers d'une marche désastreuse. C'étaient les vétérans des vainqueurs de l'Europe. Ils étaient commandés par Napoléon lui-même ; et sous ses ordres, servaient ces généraux dont la gloire n'était éclipsée que par la sienne. Indépendamment du sentiment intime de leur supériorité dans l'action, sentiment que l'ennemi semblait partager, d'après le soin avec lequel il s'était couvert de retranchemens, les Français avaient, eux, la perspective d'une destruction complète s'ils étaient vaincus dans un pays où il était si difficile d'avancer, même en obtenant des succès, et d'où il serait impossible de faire une retraite, en cas d'une défaite.

Avant de marcher au combat, Napo-

léon s'adressa en ces termes à ses braves soldats :

» Soldats !

» Voilà la bataille que vous avez tant désirée. Désormais la victoire dépend de vous ; elle nous est nécessaire, elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver et un prompt retour dans la patrie ! Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Vitepsk et à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite votre conduite dans cette journée ; que l'on dise de vous : il était à cette grande bataille sous les murs de Moscou. »

Tandis que l'Empereur des Français parlait ainsi à son armée, en termes dignes et d'elle et de lui, il se passait dans le camp russe une scène d'un genre différent. Les prêtres grecs, revêtus de leurs riches ornemens sacerdotaux, se montraient aux troupes, en exposant à leur vénération les images de leurs saints les plus respec-

tés. Ils parlaient à leurs concitoyens des offenses que leurs ennemis avaient commises contre le ciel et contre la terre, et les exhortaient à mériter une place dans le paradis par leur conduite dans la bataille.

« Il faut, disaient-ils, détruire Napoléon ; cet empereur est un despote universel ! le tyrannique perturbateur du monde ! un vermisseau, un archi-rebelle qui renverse leurs autels, les souille de sang ; qui expose la vraie arche du Seigneur, représentée par la sainte image, aux profanations des hommes, aux intempéries des saisons. »

Deux circonstances d'un grand intérêt pour Napoléon survinrent la veille de la bataille. Un officier français lui apporta le portrait de son fils, le roi de Rome : Napoléon le fit placer à l'extérieur de sa tente pour satisfaire la curiosité, non seulement des officiers, mais même des soldats, qui accouraient en foule pour voir le fils de leur empereur. Un autre officier, Fabvier, qui depuis s'est immortalisé en Grèce

par ses nobles efforts et sa persevérance, arriva d'Espagne porteur de dépêches qui annonçaient la perte de la bataille de Salamanque. L'Empereur supporta cette nouvelle fâcheuse avec courage et fermeté; et bannissant bientôt et l'idée de son bonheur domestique et celle de ses revers en Espagne, il ne songea plus qu'à méditer les plans qui devaient fixer la victoire sous ses aigles.

Davoust avait proposé d'opérer un mouvement dont le résultat eût été de tourner la gauche de la ligne retranchée de l'ennemi, en suivant l'ancienne route de Smolensk à Moscou, et en plaçant trente-cinq mille hommes sur le flanc et l'arrière de cette partie de la position des Russes. Ce mouvement devait s'effectuer, partie par une marche nocturne, et partie le lendemain matin, tandis que le reste de l'armée occuperait l'attention de l'ennemi sur son front. Le terrain sur lequel cette route aurait conduit Davoust et ses troupes forme le point le plus élevé des environs, comme le prouvent les ruisseaux qui y prennent

leur source. Sur cette position, qui commandait tout le voisinage, le corps attaquant aurait pu se mettre en bataille en arrière de la ligne russe. Une telle opération sur ce point aurait coupé aux Russes leur retraite sur Mojaïsk et Moscou; Davoust aurait pu tomber sur leur ligne, faire tout plier devant lui, s'avancer de redoute en redoute, disperser toutes leurs réserves, et anéantir enfin l'armée russe. Napoléon regarda ce plan comme trop hasardeux, en ce qu'il l'obligeait d'affaiblir considérablement sa ligne de front, qui pouvait être attaquée et rompue avant que le corps d'armée de Davoust eût atteint la position désirée.

L'Empereur décida donc que Poniatowski, avec cinq mille hommes seulement, ferait un mouvement sur la gauche des Russes, dans la direction proposée par Davoust, et qu'alors une attaque générale commencerait sur leur droite et leur centre. Prévoyant une résistance opiniâtre, il avait fait hérisser sa ligne d'artillerie.

A la pointe du jour, Napoléon parcourt le front de son armée; vers sept heures la bataille commença avec un horrible fracas : près de deux mille pièces de canon tonnaient sur un espace de deux lieues.

Davoust, avec les divisions Campans, Desaix, et trente canons en tête, s'avança rapidement sur la première redoute ennemie.

Alors la fusillade des Russes commence : les canons français ripostent seuls. L'infanterie marche sans tirer; elle se hâtait pour arriver sur le feu de l'ennemi et l'éteindre; mais Campans, général de cette colonne, et ses plus braves soldats tombent blessés; le reste, déconcerté, s'arrête sous cette grêle de balles pour y répondre, quand Rapp accourt remplacer Compans : il entraîne encore ses soldats, la baïonnette en avant et au pas de course, contre la redoute ennemie.

Déjà il y touchait lorsqu'à son tour il est atteint; c'était sa vingt-deuxième blessure. Un troisième général, qui lui suc-

cède, tombe encore; Davoust lui-même est frappé.

Pendant ce temps le prince Eugène faisait de semblables efforts pour déloger l'ennemi du village de Semoneskoie et des retranchemens qui l'environnaient. Jamais bataille ne fut disputée plus vivement. L'impétuosité de l'attaque des Français emporta enfin les redoutes; mais les Russes se rallièrent sous la ligne même du feu de l'ennemi, et retournèrent au combat pour reprendre leurs retranchemens.

Le prince Poniatowski, qui formait la droite, s'était mis en mouvement pour tourner la forêt, sur laquelle les Russes appuyaient leur gauche. Le maréchal Davoust marchait le long de la forêt. Deux batteries de soixante pièces de canon chacune, battant la position des Russes, avaient été construites pendant la nuit. La batterie de droite, armée avec l'artillerie de réserve de la garde, avait commencé le feu. Bientôt la mousqueterie s'engagea. Le vice-roi, formant la gauche, s'empare rapidement du village de

Borodino; et lorsque le maréchal Ney se mit en mouvement sous la protection de soixante pièces de canon, et se porta contre le centre, mille pièces de canon vomirent la mort de part et d'autre. A huit heures, les positions des Russes étaient enlevées, leurs redoutes prises, et l'artillerie française couronnait les mamelons. Tout alors devint à l'avantage des Français; les Russes virent la bataille perdue qu'ils ne la croyaient que commencée. Partie de leur artillerie était prise, et le reste évacué sur les lignes du derrière.

Dans cette extrémité, l'armée russe prit le parti de rétablir le combat, et d'attaquer avec toutes ses masses, ces mêmes positions qu'elle n'avait pu garder. Trois cents pièces de canon françaises, placées sur les hauteurs, foudroyèrent ces masses, et les soldats russes allaient mourir au pied de ces parapets qu'ils avaient élevés les jours précédens avec tant de soin.

Napoléon ordonna alors une charge de front, la droite en avant, et ce mouvement le rendit maître des trois quarts du

champ de bataille. Il restait aux Russes leurs redoutes de droite : le général Morand les enleva, mais il ne put s'y maintenir. Les Russes, encouragés par ce succès, firent avancer leurs dernières réserves, dont la garde impériale faisait partie : ils attaquèrent le centre des Français, sur lequel avait pivoté la droite ; on craignit un moment qu'ils n'enlevassent le village brûlé. La division Friand s'y porta aussitôt avec quatre-vingt pièces de canon, qui arrêtèrent d'abord et écrasèrent ensuite les colonnes russes, qui, pendant deux heures, se tinrent serrées sous la mitraille, n'osant pas avancer, ne voulant pas reculer. Le roi de Naples décida leur incertitude par une charge de cavalerie, qui pénétra dans les brèches faites dans les masses. Le général Caulincourt chargea aussi, entra, à la tête des intrépides cuirassiers, dans la redoute de gauche par les gorges, et tourna contre les Russes les canons qui étaient dans la redoute ; c'est là qu'il mourut au milieu de son triomphe.

Dès ce moment la bataille fut gagnée : la canonnade continua encore ; mais les Russes ne se battaient plus que pour leur salut. La garde impériale française n'avait pas eu besoin de donner.

Dans cette mémorable journée, chaque corps s'était couvert de gloire. Ney, Murat, Poniatowski, Grouchy, Belliard, arrachèrent à l'ennemi la victoire la plus disputée ; et jamais faits d'armes plus brillans n'attestèrent la supériorité des armes françaises.

Les Russes, à qui leurs efforts désespérés pour se remettre en possession de leur ligne de redoutes avaient occasioné des pertes immenses, comptèrent plus de quinze mille hommes tués et trente mille blessés. Les Français perdirent dix mille hommes, et eurent vingt mille blessés.

Cette victoire, si chèrement achetée, apporta peu de résultats réels à l'armée française : à peine huit cents prisonniers et quelques pièces de canon en furent-ils tes trophées. Nos soldats campèrent fièrement sur un champ de bataille couvert de

leurs morts; mais qu'était-ce que la conquête d'un champ de bataille! Le terrain manquerait-il jamais aux Russes pour combattre? L'Empereur lui-même s'étonna de l'acharnement de cette guerre, et s'affermit dès lors plus fortement dans sa résolution de la terminer au plus tôt en s'emparant de Moscou, seule ville où il pût espérer de dicter la paix.

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE : Marche sur Moscou.

Septembre 1812.

Vaincue, l'armée française eût été anéantie; victorieuse, elle ne recueillait aucun fruit de la victoire, si chèrement achetée.

Les Russes en effet opérèrent leur retraite dans le meilleur ordre, et allèrent prendre position à quatre lieues seulement du champ de bataille.

L'infatigable Murat les avait poursuivis sur la route de Mojaïsk; il avait cru se

rendre maître de cette place, et avait même envoyé avertir l'Empereur qu'il y pourrait coucher.

Mais la force de l'ennemi, qui couvrait les routes de Moscou et de Kalouga, dans une position inexpugnable, le força de s'arrêter.

Murat se disposait à attaquer Kutusoff à forces égal, lorsque le 11 il reconnut que l'armée russe avait disparu une seconde fois; sa retraite avait été si bien conduite, si habilement masquée que Napoléon, qui arrivait alors pour combattre, ne put savoir si elle avait pris la route de Moscou ou celle de Kalouga. Dans cette incertitude, il fut obligé de rester à Mojaïsk jusqu'au 22; il apprit alors positivement que la retraite des Russes se dirigeait vers leur capitale.

On ne peut s'empêcher de noter ici combien de fois, dans le cours de cette campagne, l'armée russe disparut devant les Français, et les laissa dans le doute sur sa marche. Indépendamment de l'occasion dont il sagit, la même circonstance avait

eu lieu à Vitepsk, et elle se représenta encore devant les murs de Moscou. Sans doute les russes étaient dans leur propre pays, et ils avaient des nuées de cosaques par le moyen desquels ils pouvaient couvrir la retraite de leur corps principal; mais, malgré tous ces avantages, on est forcé d'admirer l'esprit naturel d'obéissance et l'instinct de discipline qui faisaient exécuter ses mouvemens avec une régularité telle, qu'il ne restait jamais un seul traîneur pour en trahir le secret.

Le 12 septembre, Napoléon fixé sur la direction prise par l'ennemi, se remit en marche. La veille, Murat et Mortier, qui conduisaient l'avant-garde avaient trouvé les Russes fortement postés près de Krymskoie, et la valeur impétueuse du roi de Naples y occasiona une action dans laquelle les Français perdirent deux mille hommes. Cependant Napoléon suivait les traces des Russes, parce qu'il ne pouvait supposer qu'ils voulussent abandonner eur capitale sans tenter un second effort. Il désirait d'autant plus une rencontre,

qu'il avait été rejoint par deux divisions de l'armée d'Italie, sous les généraux Laborde et Pino, qui arrivaient de Smolensk. Les pertes de Borodino se trouvaient ainsi à peu près réparées; l'armée française comptait plus de cent mille hommes.

Les généraux russes avaient été réunis en conseil de guerre pour délibérer sur la question importante de savoir s'ils exposeraient la seule armée qu'ils eussent dans le centre de la Russie, aux conséquences d'une défaite qui n'était que trop probable, ou s'ils abandonneraient, sans la défendre, la sainte Moscou, la Jérusalem de Russie, la ville aimée de Dieu et chère aux hommes; au nom et à l'existence de laquelle se rattachaient tant de sentimens historiques, pariodiques, nationaux et individuels. La raison parlait un langage, l'orgueil et l'affection en tenaient un autre.

Hasarder une seconde bataille, c'etait compromettre presque à coup sûr le destin de la grande armée russe; les Français,

commandés par leur empereur, semblaient être invincibles, et dans la position où se trouvait la grande armée, sans retraite possible, force lui était de vaincre ou de périr.

Les généraux russes pensèrent, d'ailleurs qu'en évacuant Moscou, ce que les habitans de cette ville pouvaient faire plus aisément que ceux de toute autre du monde civilisé, ils en diminueraient le prix pour le vainqueur; et ne le laisseraient triompher que dans des murs déserts. Il fut donc décidé que la conservation de l'armée était plus essentielle à la Russie que la défense de Moscou, et l'on résolut d'abandonner à son destin l'ancienne capitale des czars.

Le comte Rostopchin, gouverneur de Moscou, était un homme d'énergie. Depuis le commencement de la guerre il avait maintenu l'esprit des citoyens par des rapports favorables, et des déclarations faites pour inspirer un sentiment de sécurité. Néaumoins, après le destin de Smolensk, et surtout après que Napoléon se

fut remis en marche vers l'est, un grand nombre des plus riches habitans de Moscou firent sortir ou cachèrent leurs effets les plus précieux, et quittèrent eux-mêmes cette ville. Cependant Rostopchin continuait à donner les mêmes assurances, et cherchait à convaincre le peuple qu'il n'y avait aucun danger. Entre autres choses, il fit construire un immense ballon, affirmant au peuple crédule qu'il en ferait tomber une pluie de feu sur les Français. Sous ce prétexte, dit-on, il rassembla une immense quantité de pièces d'artifice et de combustibles, destinés pour un projet tout différent.

Cependant, à mesure que notre armée avançait, les habitans devenaient de plus en plus alarmés; et, se faisant une idée épouvantable des Français et des horreurs qui accompagneraient leur entrée dans la ville, non seulement la noblesse de tous les rangs, et les membres des professions savantes, mais les négocians, les marchands, et même les individus des classes inférieures quittèrent Moscou par milliers,

tandis que le gouverneur, tout en soutenant son ton d'assurance, faisait tout ce qu'il pouvait pour encourager cette émigration et pour y mettre de l'ordre. On fit partir de Moscou les archives et le trésor public; on vida tous les magasins, surtout ceux qui contenaient des provisions; toutes les routes, celles sertout qui conduisaient vers le sud, furent couvertes de files de voitures, et de longues colonnes d'hommes, de femmes et d'enfans à pied, chantant les hymnes de leur église, et jetant souvent un regard en arrière sur la cité magnifique qui devait bientôt n'être plus qu'un monceau de ruines.

La grande armée russe arriva sur la position de Fili, près de Moscou, non pas, comme le peuple le crut alors pour défendre la ville sacrée, mais pour en traverser les rues dévouées à la destruction, recueillir, chemin faisant, la garnison et les hommes en état de porter les armes, et abandonner ensuite la capitale à son destin. Le 14 septembre, les troupes traversèrent les rues de la mé-

tropole, les yeux baissés, sans drapeaux déployés, sans roulemens de tambours, et sortirent par la porte de Kalomna.

Leurs longues colonnes étaient suivies dans leur retraite par la plus grande partie de la population qui restait encore à Moscou. Cependant Rostopchin, avant de partir, tint une cour publique de justice. Deux hommes furent amenés; l'un Russe, enthousiaste qui s'était nourri en Allemagne des anciennes doctrines de notre république française, et qui avait été assez exalté pour les exprimer à Moscou. L'autre Français que la marche de ses compatriotes avait enhardi au point de tenir quelques propos politiques indiscrets. Le père du jeune Russe était accouru; on s'attendait à le voir intercéder pour son fils; mais c'était sa mort qu'il venait demander.

« Je vous accorde, lui dit le gouverneur, quelques instans pour lui faire vos adieux, et lui donner votre bénédiction.

— « Moi, bénir un traître ! s'écria le Brutus scythe : malédiction à qui trahit sa patrie ! »

Ce fut le signal de sa mort : la tête de ce malheureux vola sous le sabre de l'exécuteur.

« Pour toi, dit Rostopchin au Français, tu devais désirer l'arrivée des Français ; sois donc libre, mais va dire aux tiens que la Russie n'avait qu'un seul traître, et qu'il est puni. »

Il ordonna qu'on ouvrît les prisons et qu'on mît en liberté les criminels qui s'y trouvaient ; puis abandonnant la ville superbe à ces bandits, il monta à cheval et suivit la marche de l'armée.

Dès lors Moscou n'appartint plus ni aux Russes ni aux Français, mais à cette tourbe impure, dont quelques hommes de police devaient diriger la fureur.

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE : Entrée à Moscou. — Incendie.

Septembre 1812.

Ce jour-là même, le 15 septembre, Napoléon rejoignit son avant-garde. Il monta à cheval à une lieue de la ville, et arriva sur une hauteur à laquelle les Russes ont donné le nom de *Mont du Salut*, parce que là ils s'agenouillent, et font le signe de la croix, à la première vue de la cité sainte.

De là Moscou apparut magnifique et imposante, avec les clochers de ses trois cents églises, ses dômes de cuivre brillant au soleil, ses palais d'architecture

orientale, entremêlés d'arbres et entourés de jardins, et son Kremlin, masse énorme de tours, de forme triangulaire, tenant le milieu entre un palais et un château fort, qui s'élevait comme une citadelle au dessus de tout cet assemblage de bosquets et d'édifices.

Pas une cheminée cependant n'épandait sa fumée dans les airs, pas un homme ne se montrait sur les murailles ni aux portes. Napoléon contempla un instant ce spectacle ; il s'attendait à voir arriver une députation de boyards dans l'attitude du respect et de la soumission. Sa première exclamation fut : « La voilà enfin cette ville célèbre ! » et sa seconde, « Il en était bien temps ! Son armée, s'inquiétant moins du passé et de l'avenir, avait les yeux fixés sur le but de tous ses souhaits ; et le cri Moscou ! Moscou ! passait de rang en rang.

Personne n'interrompit les réflexions de l'Empereur jusqu'à l'arrivée d'un messager de Murat. Sa cavalerie avait poussé en avant, jusque parmi les cosaques qui couvraient l'arrière garde des Russes, et qui

accordèrent volontiers un pourparler au champion chevaleresque qu'ils reconnurent sur-le-champ, l'ayant vu si souvent briller aux premiers rangs de la cavalerie française. Le messager qu'il envoyait à l'Empereur annonçait que Miloradowitch menaçait de brûler la ville, si on ne laissait à son arrière-garde le temps de la traverser. C'était un ton de bravade; cependant Napoléon accorda l'armistice, pour sauver une ville où il ne se trouvait plus d'habitans pour bénir sa clémence.

Après deux heures d'attente, quelques habitans français, qui s'étaient cachés pendant l'évacuation, lui apprirent l'étrange nouvelle que Moscou n'était plus qu'une ville déserte. Une population de deux cent cinquante mille âmes avait adandonné sa ville natale! Napoléon s'étonnait; il ne put être convaincu que lorsqu'on fit paraître devant lui quelques individus, rebut de l'humanité, écume de la populace, seuls être vivans qu'on eût pu trouver dans la ville. Enfin, il ne put plus douter que Moscou n'eût été complètement abandonné;

il s'écria alors, en souriant amèrement : « Les Russes apprendront bientôt à mieux connaître le prix de leur capitale.

Le signal d'avancer fut donné aux troupes, et les colonnes, frappées de surprise de la solitude qu'elles trouvaient partout, entrèrent au milieu de cet assemblage de hutes et de palais, où il semblait que l'indigence habitât porte à porte avec la richesse et la profusion de l'Orient.

Enfin le silence fut rompu par une décharge d'artillerie que quelques misérables fanatiques tirèrent du haut des murs du Kremlin, sur les premières troupes françaises qui approchèrent du palais des czars. La plupart de ces énergumènes étaient ivres; mais l'obstination avec laquelle ils sacrifièrent leur vie étaient un nouveau trait de ce patriotisme sauvage dont les Français avaient vu et devaient voir encore trop d'exemples.

L'Empereur, quand il fut entré dans Moscou, s'arrêta au commencement du faubourg. L'armée fut logée dans la ville abandonnée. Pendant les premières heu-

res de l'occupation, un bruit sourd, à l'origine duquel on ne put remonter, mais tel que ceux qui se répandent quelquefois à l'approche des évènemens funestes, annonça que la ville se trouverait en danger d'être consumée par le feu la nuit suivante. Ce bruit semblait naître de circonstances évidentes qui rendaient probable un tel évènement ; ou y fit peu d'attention jusqu'à minuit, heure à laquelle les soldats furent réveillées dans leurs quartiers par les cris au feu ! au feu !

Cet incendie mémorable commença par les boutiques et les ateliers des souliers, dans un bazar situé au milieu du quartier le plus riche de la ville. On l'attribua à un accident, et les progrès des flammes furent arrêtés par les soldats français. Napoléon, éveillé par le tumulte, accourut sur les lieux ; et quand l'alarme fut apaisée, au lieu de retourner dans le logement qu'il avait pris dans le faubourg, il se rendit au Kremlin, palais héréditaire du seul souverain qu'il eût jamais traité en égal.

Napoléon ne se laissait pas éblouir par

l'avantage qu'il avait obtenu ; il profita de la lumière du bazar embrasé pour écrire de sa propre main à l'empereur Alexandre; il lui faisait des propositions de paix. Cette lettre fut envoyée par un officier russe distingué, qu'une indisposition avait empêché de suivre l'armée; mais Napoléon ne reçut pas de réponse.

Les lendemain les flammes avaient disparu, et les officiers français s'occupèrent à choisir, parmi les palais déserts de Moscou, ceux qui plaisaient davantage à la fantaisie de chacun; on y établit des logemens. Pendant la nuit le feu se raluma dans les quartiers du nord et de l'ouest de la ville. Comme la plupart des maisons étaient construites en bois, l'incendie se propagea avec la rapidité la plus alarmante. On l'attribua d'abord aux étincelles et aux tisons enflammés que le vent emportait ; mais enfin on remarqua que toutes les fois que le vent changeait, et il changea trois fois pendant cette nuit terrible, on voyait s'élever de nouvelles flammes, qui partaient toujours du côté d'où le vent pou-

vait les porter sur le Kremlin. Le danger d'une explosion augmenta encore l'horreur de cette scène. Il y avait dans le Kremlin un magasin à poudre; les Français l'ignoraient encore; mais un parc d'artillerie, avec toute ses munitions avait été placé sous la fenêtre de l'Empereur.

Le matin vint offrir une scène épouvantable. Pendant toute la nuit, la ville avait été éclairée par une lumière lugubre et surnaturelle; le matin elle était couverte d'une atmosphère épaisse et suffocante, et remplie d'une fumée presque palpable. Les flammes défiaient les efforts des Français; et l'on dit qu'on avait rendu inaccessible l'abord dés fontaines de la ville, coupé les conduits d'eau, et détruit ou emmené les pompes à incendie.

C'est alors que l'on apprit que des grenades avaient été trouvées allumées dans des maisons désertes; qu'on avait vu des hommes occupés à entretenir l'activité des flammes. Plusieurs misérables, convaincus de ce crime, furent arrêtés et fusillés sur-le-champ.

Tandis qu'il était presque impossible de débarrasser le toît du Kremlin des charbons ardens que le vent y faisait pleuvoir, Napoléon suivait des yeux, par sa fenêtre, les progrès de l'incendié qui dévorait sa belle conquête ; c'est alors que lui échappa cette exclamation : « Ce sont véritablement des Scythes ! »

Les vents équinoxiaux s'élevèrent de plus en plus pendant la troisième nuit, et propagèrent encore davantage les flammes, que nul pouvoir humain ne pouvait plus subjuguer. A minuit le feu prit au Kremlin même ; un soldat de la police russe, accusé d'être l'incendiaire, tomba sous les coups de la garde impériale. Alors Napoléon se laissa persuader par les prières de tout ce qui l'entourait, de quitter le Kremlin.

Cette résolution prise, on rencontra des difficultés et des dangers en se retirant du palais ; et avant de pouvoir gagner la porte de la ville, l'Empereur eut à traverser avec sa suite des rues au dessus desquelles les flammes formaient une arche, et où

l'on respirait un air étouffant. Enfin il arriva en pleine campagne, et il alla se loger dans un palais du czar, nommé Pétrowsky, à environ une lieue de la ville. En se retournant pour regarder les flammes, qui, attisées par le vent d'automne, s'élevaient en tourbillons des toîts du Kremlin comme un océan infernal autour d'un noir Pandémonium, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Ceci nous présage de grands malheurs. »

Le feu continua à triompher sans que rien s'y opposât, et consuma en peu de jours ce qu'il avait fallu des siècles pour édifier. « Les palais et les temples, dit un historien russe, les monumens de l'art et les merveilles du luxe, les restes des siècles écoulés, comme ce qui avait été créé la veille, les tombeaux de nos ancêtres et le berceau de nos enfans, tout fut également détruit; et il ne resta de Moscou que le souvenir de cette ville, et la ferme résolution d'en venger la chute. » (1).

(1) Karamsin.

Le feu dura avec la même violence jusqu'au 19; alors il commença à diminuer faute d'alimens : les quatre cinquièmes de cette grande ville étaients en cendres.

Le 20, Napoléon rentra au Kremlin; et, comme pour braver la scène terrible dont il venait d'être le témoin, il prit des mesures qui semblaient indiquer qu'il voulait résider à Moscou; il fit même disposer un théâtre, où des acteurs venus de Paris donnèrent des représentations: l'Empereur montrait ainsi que rien n'avait le pouvoir d'abattre son esprit, et de changer sa manière de vivre habituelle.

L'incendie de Moscou fut si complet dans sa dévastation, si important dans ses conséquences, si critique dans le moment où il commença, que presque tous ceux qui l'ont vu de leurs propres yeux l'ont attribué à un effort horrible, de constance potriotique de la part des Russes, de leur gouvernement, et particulièrement du gouverneur Rostopchin. Le désaveu positif du comte Rostopchin lui-même n'a rien changé à la conviction générale que

le feu a été mis à la ville par ses ordres; tous les officiers français attribuent l'incendie à des individus qui ne firent qu'exécuter ses horribles volontés.

Au reste, que l'incendie de Moscou fût ou ne fût pas l'œuvre préméditée des Russes, les effets qu'il devait produire sur la campagne semblaient devoir être de la nature la plus importante. Le but de Napoléon en bravant tous les risques pour marcher sur la capitale de l'empire, avait été de s'emparer d'un gage, pour le rachat duquel il ne dontait pas qu'Alexandre ne s'empressât d'accepter les conditons de paix qu'il voudrait lui dicter; mais le prix de sa victoire, quoique brillant au premier aspect, n'était plus que cendre et poussière; il était à la vérité en possession de Moscou, mais Moscou avait péri, et, bien loin de pouvoir inspirer à Alexandre des craintes pour la sûreté de la ville, il était raisonnable de croire que sa destruction totale avait fait naître dans le cœur du monarque russe le ressentiment le plus violent, puisque Napoléon n'avait pas même reçu de

réponse à sa lettre pacifique. Ainsi la ville qu'il avait tant désiré de posséder, comme un moyen de faire la paix, était devenue, par suite de cette catastrophe, la cause d'une inimitié irréconciliable.

Napoléon, d'ailleurs, et cette considération n'était pas sans importance, perdait par ce terrible incendie une grande partie des approvisionnemens qu'il espérait trouver dans cette capitale, pour soutenir son armée. S'il avait existé à Moscou la population ordinaire d'une métropole, on aurait trouvé en pleine activité tous les moyens pour en approvisionner les marchés. Ces moyens n'étaient pas faciles, car les provisions n'arrivaient pas dans cette capitale, comme c'est l'ordinaire, de cantons fertiles situés dans les environs, mais de contrées éloignées d'où on les apportait à grand peine. Si Moscou eût conservé ses habitans, il aurait bien fallu continuer à y envoyer des vivres pour ne pas réduire à la famine une population de plus de deux cent mille âmes, en même temps que l'armée ennemie. Mais Moscou abandon-

née, Moscou incendiée, n'étant plus que des cendres, n'avait plus besoin d'être approvisionnée, et l'on ne pouvait supposer que les provinces qui y envoyaient ordinairement des vivres, continuassent à faire ces envois aux soldats d'une armée d'invasion. Cette fâcheuse conviction se présenta d'abord à l'esprit de l'Empereur et de ses principaux officiers.

Cependant les ruines de Moscou, et le reste des édifices qui subsistait encore, fournirent aux soldats un butin abondant pendant leur court intervalle de repos; et, avec cette insouciance, précieux caractère de la vie miliiaire, ils jouirent du présent sans songer à l'avenir. L'armée était dispersée dans toute la ville, pillait tout ce qu'elle pouvait trouver; découvrant tantôt des riches marchandises et des objet, précieux, qu'on prenait sans en connaître la valeur, tantôt des objets de luxe qui faisaient un étrange contraste avec le manque général des denrées les plus indispensables.

Il n'était pas rare de voir des soldats en guenille set sans souliers assis au milieu de

balles de riches marchandises, ou couverts de schals du plus grand prix, de fourrures précieuses et de vêtemens brodés d'or ou de perles. Ailleurs on négligeait des amas de thé, de café, de sucre, auxquels on préférait un morceau de pain noir, une tranche de chair de cheval et quelques gouttes d'eau bourbeuse.

Napoléon et ses officiers ne parvinrent pas sans difficulté à rétablir une sorte d'organisation dans l'armée. On fit sortir de la ville la plus grande partie des troupes, et on les retint dans les édifices non brûlés qui leur servaient de casernes. On n'oublia rien pour protéger les paysans qui apportaient au camp des provisians pour les vendre; toutefois il n'en vint qu'un petit nombre. Les plus grands efforts ne pouvaient faire de Moscou une place où il fût possible de séjourner longtemps, et la difficulté du choix d'une route pour en sortir devint alors une considération embarrassante.

Il y avait trois partis à prendre en évacuant Moscou, et tous trois furent un ob-

jet de réflexions sérieuses pour Napoléon. D'abord il pouvait marcher sur Saint-Pétersbourg, et traiter la nouvelle capitale de la Russie comme il avait traité l'ancienne. Ce projet était celui qui convenait le mieux au génie entreprenant du chef de notre hasardeuse armée, toujours disposé à adopter le plan qui offrait tout à perdre ou tout à gagner. L'Empereur parla même de cette mesure comme d'une chose résolue; mais Berthier et Bessières parvinrent à le convaincre que la saison avancée, l'état des routes, le manque de provisions, et la situation de l'armée, rendaient cette tentative tout-à-fait désespérée.

Le second parti proposé était de s'avancer vers le sud par la fertile province de Kalouga, et de là de se rendre du côté de l'est à Smolensk, qui était le premier dépôt de l'armée. En suivant cette route, il fallait s'attendre à une attaque générale de Kutuzoff, qui avait pris position au sud de Moscou. C'eût été, sous bien des rapports, un motif pour Napoléon de

marcher sur Kalouga; mais une seconde bataille de Borodino, disputée avec le même acharnement, et dont l'issue pouvait alors paraître douteuse, aurait été un mauvais commencement de retraite; ses flancs auraient été certainement inquiétés, quand même l'armée de Moldavie ne l'aurait pas arrêté en front.

Le troisième parti était de reprendre la route par laquelle on était venu, et sur laquelle, par le moyen de quelques places fortifiées à la hâte, on conservait encore une communication précaire avec Smolentk, Witeps et Wilna. Mais cette ligne traversait un territoire ruiné et dévasté par le premier passage de l'armée, là tous les villages, tous les hameaux avaient été brûlés ou abandonnés par les Russes.

L'hésitation de Napoléon sur ce point important fut augmentée par l'obstination avec laquelle il s'attachait encore à son premier plan, de terminer la guerre par une paix triomphante conclue avec Alexandre sur les ruines de sa capitale. Il repassait dans son esprit les diverses occa-

sions où sa voix, en pareilles circonstances, avait dicté la paix en prescrivant les conditions. L'idée qu'il s'était formée du caractère d'Alexandre, pendant les entrevues qu'il avait eues avec lui à Tilsitt et à Erfurt, faisait qu'il regardait le czar comme flexible, et disposé à se soumettre à l'influence de son génie dominateur. Mais il jugeait mal le caractère de ce souverain et celui de la nation qu'il gouvernait. Alexandre, quoiqu'il n'eût encore éprouvé que des défaites et des désastres était décidé à ne pas se soumettre, tant que ses immenses ressources lui fourniraient des moyens de résistance. Le peuple russe, suivant toutes les probabilités, n'aurait pas permis à son souverain d'agir autrement; car l'exaltation populaire était alors portée au plus haut degré, et, depuis le palais du czar jusqu'à la hutte de l'esclave, on ne respirait que résistance.

Ce fut donc en vain que Napoléon espéra qu'Alexandre ouvrirait quelque communication avec lui en répondant à la lettre qu'il lui avait envoyée par un offi-

cier russe, la nuit même de son entrée à Moscou. Il se détermina donc à faire de nouvelles avances. Il ne voulut pas avouer cependant, même à ses conseillers confidentiels, qu'il désirât la paix pour lui-même; il affecta de n'être inquiet que pour Alexandre· « C'est mon ami, leur dit-il; un prince plein d'excellentes qualités, et s'il cédait à son inclination en proposant la paix, ces barbares, dans leur rage, le détrôneraient, le mettraient à mort, et le remplaceraient par quelque prince moins traitable. Nous enverrons Caulaincourt pour ouvrir les voies à une négociation, afin de prévenir l'odieux qui pourrait s'attacher à Alexandre, s'il était le premier à proposer un traité. »

L'Empereur tint à cette résolution; il se laissa toutefois persuader, non sans quelque difficulté, de charger de cette mission le général Lauriston, son aide-de-camp, de crainte que le rang supérieur de Caulaincourt, grand écuyer, ne pût indiquer que son maître désirait traiter, moins par intérêt pour Alexandre que

pour sa propre sûreté et celle de son armée. Lauriston, qui connaissait le caractère russe, exprima quelques doutes sur l'opportunité de la mission qui lui était confiée, et qui pouvait faire pressentir à l'ennemi les embarras dans lesquels se trouvait l'armée. Il croyait plus sage, sans perdre un seul jour, de commencer la retraite par la route du midi, en se dirigeant vers Kalouga. Mais Nopoléon ne changea pas de détermination, et fit partir Lauriston chargé d'une lettre pour l'empereur Alexandre. « Allez, lui dit-il, obtenez de Kutusoff un sauf-conduit pour Pétersbourg. Je veux la paix, il me faut la paix, je la veux absolument, sauvez seulement l'honneur. »

CHAPITRE X.

Sommaire : Séjour à Moscou. — Négociations. — Rupture.

Octobre 1812.

Lauriston partit : mais avant de donner le résultat de sa mission, il est à propos de suivre les mouvemens de la grande armée russe, depuis son départ de sinistres présages en traversant Moscou.

Elle sortit de cette ville par la porte de Kolomna, et marcha deux jours dans cette direction. Ayant ainsi fait croire à Napoléon que son intention était de se ménager une retraite au sud-est, en laissant les provinces de l'est et celles du nord sans

défense. Kutusoff exécuta un mouvement habile qui changea toute la disposition de la suite de la campagne. La tâche d'observer la route de Saint-Pétersbourg fut confiée à Winzingerode avec une petite armée. Kutusoff lui-même, tournant ensuite vers le sud, décrivit un cercle dont Moscou était le centre, de manière à porter sa grande armée sur la route de Kalouga. Elle marchait plongée dans un morne accablement, car, quelque grande que fût la distance, le vent faisait pleuvoir sur les rangs des soldats les cendres de leur capitale embrassée; et dans l'obscurité, les flammes furieuses paraissaient un immense océan de feu. Ce mouvement était certes aventuré, car, quoiqu'il eût lieu à une distance respectueuse des Français, ce fut pendant trois jours une marche de flanc, et par conséquent d'une nature très-délicate. Cependant les Russes furent assez heureux pour ne pas se voir inquiétés dans leur manœuvre, et tandis que les troupes françaises, qui avaient été envoyées à leur poursuite, suivaient deux

régimens de cavalerie qui avaient été laissés sur la route de Kolomna, on apprit avec surprise que la grande armée russe avait pris position du côté sud-est de Moscou, d'où elle pouvait opérer sur la ligne de communication de Napoléon avec Smolensk et la Pologne, la couper peut-être, du moins la harceler, et en même temps couvrir la ville de Kalouga, où l'on avait établi de grands magasins, et celle de Toula, renommée pour la fabrique des armes et la fonte des pièces d'artillerie.

Le bouillant roi de Naples, avec l'avant-garde de l'armée du vice roi, marcha droit à l'ennemi sur la route de Kalouga, mais il n'y eut guère que des escarmouches, par lesquelles les Russes protégèrent leur arrière-garde, jusqu'à ce qu'ils se fussent définitivement établis dans la forte position de Taroutino. Ils s'y trouvèrent à portée de couvrir Kalouga.

Trois routes conduisent de Moscou à cette ville, et Taroutino étant situé sur celle du milieu, une armée qui s'y trouve campée peut, sans beaucoup de difficulté,

occuper à son choix l'une ou l'autre des deux autres. La rivière de Néva couvrait d'ailleurs le front de la position des Russes. Leur camp était amplement approvisionné par les cantons riches et fertiles qui étaient en arrière; et les régimens de nouvelles levées arrivaient en foule. L'Ukraine et le Don envoyèrent vingt régimens de cosaques, composés en grande partie d'hommes qui, ayant achevé le terme de leur engagement, n'étaient plus obligés au service militaire, mais qui reprirent volontairement la lance et le sabre dans une crise à laquelle Alexandre avait eu l'habileté d'intéresser les passions politiques et les sentimens religieux.

Murat, en même temps, marchait en avant pour s'établir en front du camp des Russes, afin de surveiller leurs mouvemens. Chemin faisant, il passa près de ce qui avait été un domaine magnifique appartenant au comte Rostopchin, gouverneur de Moscou. Il était réduit en cendres, et une lettre du propriétaire informa les Français qu'il l'avait détruit

pour qu'un ennemi ne pût y trouver ni abri ni secours (1).

Le même esprit régnait parmi les paysans; ils mettaient le feu à leurs hameaux, partout où les Français eussent pu trouver un abri, proclamaient peine de mort contre tous ceux d'entre eux que la crainte ou la cupidité porterait à fournir des provisions à l'ennemi, et massacraient sans pitié quiconque contrevenait à cet ordre.

Murat avait entrepris de châtier et d'anéantir les bandes de paysans armés qui désolaient la campagne et dévastaient la route en avant de notre armée; mais sa cavalerie s'affaiblissait graduellement par

(1) Voici la teneur de cette lettre remarquable, « Français, pendant huit ans j'ai pris plaisir à embellir cet héritage de ma famille. Les habitans, au nombre de dix-sept cents, en sortiront quand vous en approcherez, et tout y sera réduit en cendres pour qu'aucun de vous ne souille ce sol par sa présence. Je vous ai laissé à Moscou deux palais et un mobilier d'un demi-million de roubles; mais ici vous ne trouverez que des cendres. »

suite des fatigues et du manque de vivres, bien que, peu habitué à se décourager ou à s'inquiéter de l'avenir, le roi de Naples écrivît plusieurs fois de son poste avancé, pour presser Napoléon de ne pas différer plus long-temps une retraite qui était devenue absolument nécessaire. Ce fut pendant que les affaires étaient dans cette situation, le 5 octobre à minuit, que le général Lauriston arriva aux avant-postes Russes; il fut aussitôt admis à une entrevue avec Kutusoff. Les hostilités furent à l'instant suspendues.

Lauriston proposa d'abord à Kutusoff un échange de prisonniers; ce qui fut refusé, par cette raison bien simple que les soldats ne manquaient pas aux Russes, et que les rangs de ceux de Napoléon devaient s'éclaircir de jour en jour. Le négociateur français parla ensuite des bandes franches, et proposa de mettre fin à ce genre de guerre inusité, et dans lequel tant de cruautés se commettaient. Kutusoff répondit que cette espèce de guerre de partisans était indépendante de ses ordres, et qu'elle était l'effet

de l'esprit national du pays, qui portait les Russes à regarder l'invasion des Français comme une incursion de Tartares. Enfin, le général Lauriston en vint à l'objet véritable de sa mission, et lui demanda « si cette guerre, qui avait pris un caractère si inouï, devait toujours durer, » en déclarant en même temps que le désir sincère de son maître, l'empereur de France, était de terminer les hostilités entre deux grandes et généreuses nations.

Le vieux Russe, astucieux, vit dans le désir de la paix affecté par Napoléon, une preuve évidente de la nécessité où il était de la faire, et il résolut sur-le-champ de gagner du temps, ce qui devait augmenter, d'une part les embarras des Français, et de l'autre, les moyens qu'il aurait lui-même d'en profiter. Il affecta un désir véritable de concourir à une pacification ; mais il déclara qu'il lui était positivement défendu de recevoir aucune proposition à ce sujet, et même de les transmettre à l'empereur. Il refusa donc d'accorder au général Lauriston le passe-port qu'il lui demandait

pour se rendre près d'Alexandre ; mais il lui offrit de dépêcher le général Wolkonsky, aide-de-camp du czar, pour apprendre quel serait son bon plaisir.

Lauriston ne pouvait faire d'objections à cette proposition ; il conçut même l'espoir qu'elle conduirait à la réussite de sa mission, tant le général Kutusoff lui exprima de satisfaction, ainsi que les officiers de son état-major, qui semblaient tous déplorer les malheurs de la guerre, et qui allèrent jusqu'à dire que l'annonce d'un traité serait accueillie à Pétersbourg par des réjouissances publiques. Ce rapport fut transmis à Napoléon, et le berça d'une fausse sécurité. Il en revint à sa première opinion, qui avait été ébranlée, mais non déracinée, et il annonça à ses généraux, avec grande satisfaction, qu'ils n'avaient qu'une quinzaine de jours à attendre pour obtenir une pacification glorieuse. Il se vanta de connaître mieux que personne le caractère russe, et déclara que lorsque la nouvelle de son ouverture de paix arriverait à Pétersbourg,

on n'y verrait plus que des feux de joie.

Cependant Napoléon ne comptait pas assez sur la paix pour approuver une sorte d'armistice que Murat avait conclu avec les Russes. Cet armistice devait être rompu par un simple avertissement donné trois heures d'avance par l'une ou par l'autre des deux parties ; et, pendant sa durée, il n'existait que sur le front des deux armées, laissant aux Russes la liberté de continuer sur les flancs leur guerre de partisans avec autant de vivacité que jamais. Les Français ne pouvaient obtenir un faix de broussailles ou un charriot de provisions sans combattre pour s'en assurer la possession.

Des dragons de la garde impériale, formant un détachement considérable, furent surpris par les cosaques. Deux convois considérables furent coupés et interceptés sur la route de Mojaïk, principale communication qu'eût l'armée française avec ses magasins et ses renforts. Les Français furent encore surpris dans la ville de Véréia, sur le flanc gauche de Murat, et y perdi-

rent un détachement. Ainsi la guerre continuait partout, excepté sur le front des deux armées, où il y avait tant de probabilités qu'elle serait favorable aux Français.

Il ne faut pas accuser de cette faute politique Napoléon, qui avait refusé d'autoriser l'armistice, mais Murat seul, sous l'autorité duquel il était observé. Le roi de Naples se plaisait à manœuvrer sur le terrain neutre entre les deux camps, en présence des soldats des deux armées; là il se montrait dans tout son éclat, développait son adresse en équitation, son brillant uniforme; recevant le salut respectueux des patrouilles russes, et les applaudissemens des cosaques. Ceux-ci avaient coutume de s'attrouper autour de lui, partie par admiration réelle de sa bonne mine et de son caractère chevaleresque, qui étaient de nature à captiver des soldats formés par la nature, et partie par un instinct d'astuce qui leur faisait comprendre l'utilité de prolonger son illusion. Ils l'appelaient leur hettmann; ces gens, qui si souvent avaient été étonnés

de sa valeur et de son impétuosité bouillante, le regardaient avec une juste admiration.

De semblables illusions ne pouvaient endormir pour toujours la vigilance de Murat. Tout était guerre autour de lui, ses forces s'affaiblissaient par une suite non interrompue d'hostilités partielles, tandis que le roulement continuel des tambours, et les feux de peloton qu'on entendait fréquemment derrière le camp des Russes, annonçaient qu'ils s'occupaient sérieusement à exercer les nouvelles recrues, dont il leur arrivait des corps nombreux. Les officiers russes des avant-postes commençaient à tenir un langage de mauvais augure, et ils demandaient aux Français s'ils étaient entrés en composition avec l'hiver du Nord, le plus formidable allié de la Russie. » Attendez encore quinze jours, disaient-ils, et vos ongles tomberont; vos doigts se détacheront de vos mains, comme les branches desséchées d'un arbre flétri. » Le nombre des cosaques croissait au point de ressembler à une des anciennes émigra-

tions des Scythes ; et des figures sauvages et fantastiques, montées sur des chevaux indomptés dont la crinière balayait la terre, semblait annoncer que les confins les plus reculés des déserts avaient vomi tous leurs habitans. Leurs chefs à barbe grise faisaient quelquefois entendre aux officiers français des remontrances dont le ton était tout différent de celui qui flattait les oreilles de Murat : « N'avez-vous pas en France, disaient-ils, assez d'eau, assez d'air, pour subsister pendant toute votre vie, assez de terre pour vous couvrir après votre mort? Pourquoi êtes-vous venus ici pour engraisser notre sol de vos restes, qui appartenaient de droit au pays sur lequel vous êtes nés ? » Ces prédictions fâcheuses affectaient l'avant-garde de l'armée, d'où Murat les transmettait à l'Empereur.

Enfermé dans les appartemens du Kremlin, Napoléon persistait à attendre une réponse à la lettre dépêchée par Lauriston. Elle avait été envoyée le 6 à Saint-Pétersbourg, et l'on ne pouvait attendre une

réponse avant le 26. Faire un mouvement avant cette époque, c'eut été une mesure qui aurait pu paraître prudente sous un point de vue militaire ; mais, envisagée sous le rapport politique, elle aurait fait grand tort à sa réputation de sagacité, et anéanti l'impression de son infaillibilité. Napoléon sentait qu'il avait tort, il en convenait presque, mais il ne persistait pas moins dans le plan qu'il avait adopté, séduit par l'espoir que la fortune, qui ne lui avait jamais manqué, lui serait encore favorable en cette conjoncture.

Le comte Daru proposa alors, dit-on, un projet bien hardi : c'était de faire de Moscou un camp retranché, et de s'y établir en quartier-d'hiver. « On pouvait, disait-il, tuer le reste des chevaux et en saler lá chair ; la maraude ferait le reste. «

Napoléon approuvait ce qu'il appelait un conseil de lion. Mais la crainte de ce qui pouvait arriver dans la France, dont ce plan l'aurait séparé pour six mois, le décida définitiement à le rejeter. On pouvait ajouter qu'il était pro-

bable qu'il deviendrait de plus en plus difficile de se procurer des vivres par la maraude, à mesure que l'hiver avancerait, et que la disette augmenterait, surtout quand tous les environs de Moscou étaient complèment ruinés. D'ailleurs, si Napoléon se fixait dans cette ville pour tout l'hiver, non seulement sa ligne de communication, mais la Lithuanie et le grand-duché couraient le risque d'être envahis. Au sud-ouest, il ne pouvait compter que sur la foi douteuse de l'Autriche pour résister aux armées réunies de Tchitchakoff et de Tormasoff, qui pouvaient s'accroître jusqu'au nombre de cent mille hommes, et s'emparer de Varsovie et de Wilna. A l'extrémité septentrionale de sa ligne d'opérations, Macdonald et Saint-Cyr pouvaient se trouver hors d'état de résister à Wittgenstein et à Steingen, et Napoléon avait derrière lui la Prusse, dont il croyait avec raison, toute la population prête à prendre les armes contre lui à la première occasion favorable. Le projet de s'établir en quartier-d'hiver à

Moscou fut donc rejeté, comme présentant trop de dangers.

Bientôt la chute des neiges rappela à l'Empereur la rigueur du climat qu'il bravait, mais alors même il ne fit ses préparatifs de retraite qu'avec lenteur et répugnance; quelques-unes de ses mesures semblèrent dictées par sa vanité plutôt que par son jugement. Il fit réunir tous les tableaux, tous les ornemens des églises qui n'avaient pas été la proie des flammes, et les fit charger sur des chariots pour suivre la ligne de marche, déjà trop encombrée de bagages. Une croix colossale, qui s'élevait sur la tour d'Ivan-le-Grand, le clocher le plus haut de Moscou, fut démontée à force de travail, pour être ajoutée à tant de trophées. D'après le même principe, Napoléon se courrouça quand on lui proposa de laisser une partie de son immense train d'artillerie, devenu superflu à une armée décimée par ses victoires et le climat. « Il ne voulait laisser aucun trophée qui pût être un objet de triomphe pour les Russes. »

Alexandre cependant avait refusé d'écouter toute proposition de paix, il ne fit attention à ce qui lui avait été transmis par Wolkonsky que pour réprimander les officiers russes mêlées dans cette affaire, et le prince Kutusoff lui-même, d'avoir eu la moindre communication avec les généraux français; il rappela au généralissime combien les instructions qu'il lui avait données à ce sujet étaient positives; qu'il lui avait enjoint de n'entrer en négociation ni en correspondance avec les Français pour quelque cause que ce fût, et il renouvela avec plus de force que jamais ses ordres précédens à cet égard.

On peut supposer que le vieux général ne fut pas grandement affligé d'une réprimande qui ne lui était adressée que pour la forme. Il fit connaître à ses soldats la résolution invariable de l'empereur de n'accorder aucune condition de paix à Napoléon; et répandant en même temps dans son camp la nouvelle de la victoire de Salamanque : « Les Français, dit-il, sont chassés de Madrid. Le bras du Tout-

Puissant s'appesantit sur Napoléon. Moscou sera sa prison, son tombeau et celui de sa grande armée. On va prendre la France en Russie. »

Pendant qu'il encourage ainsi son armée, Kutusoff se dispose à prévenir Napoléon, en mettant fin à l'armistice et en prenant une attitude offensive, et au moment ou Murat galoppe sur le terrain neutre, entre les deux armées, un cosaque tire sur lui et l'atteint d'une blessure légère.

CHAPITRE XI.

SOMMAIRE : Évacuation de Moscou. — Combat de Malo-Yarowslavest.

Octobre 1812.

La trève se trouvait donc rompue par un attentat : Murat ne douta pas que sa faible armée ne fut promptement attaquée ; en effet, dès le lendemain les Russes recommencèrent les hostilités.

Le camp, que Murat occupait à Wórodonow, était couvert sur la droite et au centre par un ruisseau qui coulait dans un profond ravin, mais dont le cours laissait à découvert une bonne partie de son aile

gauche, qui pouvait être même temps exposée à une surprise par un bois qui couvrait une petite plaine sur laquelle sa gauche s'appuyait. Le total des forces de Murat, composé de sa cavalerie et de la division de Poniatowski, devait monter à plus de trente mille hommes.

L'attaque des Russes vint surprendre Murat, avant qu'il eût eu le temps de faire toutes ses dispositions de défense, et l'avant-garde française eût assurément couru les plus grands dangers si le plan de l'ennemi eût été exécuté avec précision et célérité.

Une attaque sur la gauche de la position de Murat, par deux colonnes russes sous les ordres du comte Orlof-Denisoff, réussit complétement; mais deux autres colonnes qui devaient le soutenir n'arrivèrent pas à temps sur le point où l'action avait lieu. Les Polonais, commandés par Poniatowski, firent la plus glorieuse résistance sur la droite, et sauvèrent l'avant-garde d'une destruction presque inévitable. Murat, toutefois, éprouva des pertes

notables. Son artillerie resta au pouvoir de l'ennemi ainsi que 1,200 prisonniers: quinze cents hommes français restèrent sur le champ de bataille.

Ce fut le 18 octobre que d'abord le bruit du canon, et bientôt après l'arrivée d'un officier, annoncèrent à Napoléon la nouvelle de cet échec. L'énergie de son caractère, qui avait paru sommeiller durant le temps qu'il avait passé à Moscou dans une sorte d'irrésolution, se réveilla tout à coup. Les ordres sortirent comme un torrent de sa bouche, sans qu'il hésitat un instant, et il dérigea la marche de ses troupes pour soutenir Murat à Worodonow. Malgré la multiplicité et la variété de ses ordres, chacun était clair par lui-même, et se rattachait exactementaux autres, de manière à donner un ensemble parfait au plan de ses mouvemens. Une partie de l'armée se mit en marche cette nuit même, et le reste eut ordre de partir le lendemain matin. On laissa dans le Kremlin, sous les ordres du maréchal Mortier, une garnison en arrière-garde.

Napoléon peut-être alors n'avait pas encore l'intention de faire une retraite définitive.

Le 19 octobre, avant la pointe du jour, l'Empereur quitta lui-même Moscou, où il était resté trente-quatre jours. « Marchons à Kalouga, dit-il ; et malheur à ceux qui s'opposeraient à notre passage ! » Ce peu de mots annonçait tout le plan de sa retraite, qui consistait à défaire l'armée de Kutusoff, ou à le forcer à se retirer, pour retourner sur les frontières de la Pologne par Kalouga, Medyn, Ynkowno, Elnia et Smolensk, route qui n'avait pas souffert des dévastations de la guerre.

L'armée française, qui défilait hors des portes de Moscou, et qui, comme une masse vivante, continua à se mouvoir ainsi pendant plusieurs heures, se composait d'environ cent vingt mille hommes bien équipés et marchant en bon ordre. Ils avaient à leur suite cinq cent cinquante pièces de canon et deux mille chariots d'artillerie. Cette armée avait un aspect

martial et imposant : mais elle était suivie d'une foule confuse, s'élevant à plusieurs miliers d'hommes, les uns marchant à la suite du camp, les autres traîneurs, qui avaient rejoint l'armée ; puis des prisonniers, dont la plupart étaient employés à porter le butin des vainqueurs.

L'armée traînait à sa suite les familles françaises habitant autrefois Moscou, et qui y composaient ce qu'on appelait la *colonie française.* Ne pouvant plus regarder cette ville comme un lieu de sûreté pour elles, elles avaient saisi cette occasion pour se retirer avec leurs compatriotes. Il y avait d'ailleurs une confusion de voitures de toutes les espèces, chargées de bagages de l'armée, du butin individuel des soldats, et des trophées que Napoléon avait enlevés aux édifices de Moscou.

Trois routes distinctes conduisent de Moscou à Kalouga : la route du milieu, ou la vieille route, était celle sur laquelle les Russes étaient campés dans leur grande position de Taroutino, en front de laquelle était celle de Worodonow, ou Yn-

kowno, où ils venaient d'attaquer Murat. Napoléon suivit cette route pendant une journée pour faire croire à Kutusoff qu'il avait dessein d'aborder son armée en front; mais ce n'était qu'une feinte, car, le lendemain, il prit des chemins de traverse, tourna du côté de l'orient, et entra dans la nouvelle route de Kalouga, dans le dessein de la suivre jusqu'à ce qu'il fût audelà du camp des Russes à Taroutino, sur leur flanc droit; de là, revenant de la nouvelle route dans l'ancienne, il se serait emparé de Borowsk et de Malo-Yarowslavetz, villes situées sur la même direction, au sud de Taroutino. Il aurait ainsi tourné et évité la position russe, tandis que le principal corps d'armée se serait trouvé entre Kutusoff et Kalouga; alors les fertiles provinces du midi lui eussent été ouvertes pour approvisionner son armée.

Le 23, l'Empereur, avec son principal corps d'armée, arriva à Borowsk, et apprit que la division de Delzons, qui formait son avant-garde, avait occupé Malo-

Yarowslavetz sans opposition. Jusque là tout semblait avoir réussi au gré des désirs de l'Empereur.

Mais Kutuzoff, dès qu'il eut appris le danger où il se trouvait d'être coupé de Kalouga, résolut d'employer contre Napoléon sa propre manœuvre. Il détacha vers le sud les généraux Doktoroff et Raefskoi avec une forte division, pour prévenir les Français par une marche forcée, et occuper la position de Malo-Yarowslavetz, ou la reprendre, s'ils s'en étaientdéjà emparés. Lui-même, levant son camp de de Taroutino, il les suivit avec toute son armée par la route de Lectazowo, et marcha si rapidement qu'il devança l'armée française, gagna le sud de Malo-Yarowslavetz, et par conséquent se plaça de nouveau entre Napoléon et Kalouga.

Malo-Yarowslavetz offre une forte position. La ville est bâtie sur une pente rapide, entrecoupée de vallées, dont le fond est arrosé par la Louja. Au nord de cette rivière est une petite plaine couverte de quelques chaumières, et rattachée à la

ville par un pont. C'était là que bivouaquait l'armée de Delzons, qui avait posté deux bataillons pour défendre la ville et surveiller les mouvemens de l'ennemi. Vers quatre heures du matin, quand tout dormait, excepté quelques sentinelles, les Russes se précipitèrent dans la ville en poussant des cris épouvantables, en chassèrent les deux bataillons; et les forcèrent à descendre la hauteur, à passer la Louja, et à rejoindre leur corps d'armée. Le bruit des charges d'artillerie attira l'attention du prince Eugène, qui, n'étant qu'à environ trois lieues de l'endroit où se passait l'action, y arriva vers le point du jour, et vit les soldats de Delzons faisant des efforts déséspérés pour regagner la rive méridionale sur laquelle la ville est située. Encouragé par l'approche d'Eugène, Delzons se précipite sur le pont, repousse les Russes ,et gagne le milieu de la ville; là ce brave général tombe frappé d'un coup mortel; son frère se précipite sur son corps, veut le rappeler à la vie; il est lui-même atteint de plusieurs balles et expire

en le pressant sur son cœur. Le général Guilleminot prit alors le commandement, et jeta un fort détachement de Français dans l'église, qui servait comme de citadelle pendant le reste de l'action. Les Russes firent une nouvelle charge, et repoussèrent Guilleminot jusqu'au pont. Mais il fut secouru par le prince Eugène, qui parvint enfin à faire avancer une division entière sur la ville.

Malo-Yarowslavetz fut alors repris par les Français; mais, en poussant une reconnaissance un peu plus loin, on vit toute l'armée de Kutuzoff dans la plaine qui était au delà, cette armée montait à plus de cent mille hommes, déjà placée dans une bonne position, et la fortifiant encore par des retranchemens. Des renforts tirés des rangs russes attaquèrent sur-le-champ les Français, qui furent repoussés dans la ville, dont les maisons, construites en bois, étaient alors en flammes; et ils furent encore contraints d'évacuer Malo-Yarowslavetz. Les miséra-

bles ruines de cette place avaient été cinq fois prises et reprises.

Au bruit du canon, Napoléon s'était mis en marche à la hâte. A mesure qu'il se rapprochait, son inquiétude allait croissant. « Est-ce donc une bataille? » s'écria-t-il. Il arriva enfin avec le corps principal de la grande armée, et il trouva les Français encore en possession de la ville disputée, et de la colline. Mais par derrière était l'armée russe campée, retranchée, et soutenue par un train d'artillerie très nombreux; tout démontrait la nécessité d'une bataille pour la déloger de la position qu'elle avait prise et des retranchemens dont elle s'était entourée.

Un conseil de guerre fut tenu au quartier-général de l'Empereur; c'était la chaumière d'un pauvre tisserand, divisée par un paravent qui en formait la seule cloison. Là, il reçut et examina les rapports de ses généraux, écouta leurs avis, et vit avec douleur que Bessières et d'autres habiles officiers pensaient que la position occupée par Kutusoff était inatta-

quable. Il résolut d'en juger par ses propres yeux le lendemain, et de se déterminer d'après l'imminence du danger, ou la possibilité de la victoire.

A quatre heures du matin, Napoléon monta à cheval pour faire une reconnaissance. Le jour commençait à paraître quand, suivi de son état-major et de ses officiers d'ordonnance, il traversa la petite plaine située au nord de la Louja, pour gagner le pont. Tout à coup elle fut couverte de fuyards, derrière lesquels on voyait se mouvoir quelques masses noires. D'abord on crut que les cris qu'on entendait étaient ceux de *vive l'Empereur !* mais les accens sauvages des cosaques et la rapidité de leur course firent bientôt reconnaître les enfans du désert. « Ce sont les cosaques, s'écria Rapp en saisissant les rênes du cheval de l'Empereur; il faut que vous retourniez au camp. » Napoléon s'y refusa; il tira son épée, sa suite en fit autant, et ils se placèrent sur un côté de la route. Le cheval de Rapp fut blessé et renversé par un de ces lanciers;

meis l'Empereur et sa suite conservérent leur liberté en maintenant leur terrain. Cette nuée de cosaques, plus empressés de faire du butin que des prisonniers, passa près d'eux à la distance de la longueur de le lance, puis courut se jeter sur quelques chariots. L'arrivée de la cavalerie de la garde chassa de la plaine ces misérables ennemis.

Lorsqu'il eut atteint la plaine, Napoléon reconnut, sur la route de Kalouga, Kutuzoff fortement campé avec plus de cent mille hommes, et sur la droite Platoff et six mille cosaques avec de l'artillerie. C'était à ce corps qu'appartenaient ces maraudeurs qu'il venait de rencontrer.

De retour à son quartier-général, l'Empereur tint un second conseil de guerre; Murat était d'avis d'attaquer Kutusoff; Davoust regardait la position du général russe comme pouvant être défendue pouce à pouce, attendu qu'elle couvrait une longue suite de défilés; il opinait pour la retraite. Napoléon se trouva obligé de décider entre ces deux chefs; et avec un ef-

fort qui attestait sa douleur, il donna l'ordre d'une retraite. Il s'était convaincu, par son expérience personnelle, qu'inévitablement, s'il marchait en avant, ses flancs seraient exposés aux attaques de l'hettman et de ses cosaques, qui s'étaient montrés en grande force dans les environs de Medyn.

D'autres nouvelles lui apprirent que son arrière-garde avait été attaquée par un nouveau corps de cosaques venant de la Twer, et qui n'appartenaient pas à l'armée de Kutusoff, mais à une autre division russe sous les ordres de Winzingerode, qui s'avançait du nord pour se remettre en possession de Moscou. Cette circonstance prouvait que les communications des Français étaient à la merci de l'ennemi à l'ouest et au nord, en flanc et en arrière ; c'est elle qui semble avoir déterminé l'Empereur à donner enfin, bien qu'à contre-cœur, l'ordre de commencer une retraite, pour regagner les frontières par Vereia et Wiazma, route par laquelle il était arrivé.

Par une circonstance extraordinaire, et qui semblerait prouver la justesse de ce que dit Tacite : « Que la fortune a la principale influence sur les événemens de la guerre ; » au moment même où Napoléon donnait à ses troupes l'ordre de la retraite, la grande armée russe exécutait la sienne, et quittait une position que Davoust avait jugée inattaquable. La raison de ce mouvement rétrograde, qui exposait les Russes aux risques les plus sérieux, et qui, si Napoléon en eût été informé, lui eût ouvert l'entrée des provinces les plus fertiles et les moins dévastées de la Russie, fut, dit-on, la crainte que conçut Kutusoff, que les Français, par un mouvement sur leur flanc droit, ne tournassent l'armée russe par la route de Medyn. La vérité est plutôt que Kutusoff était naturellement lent et circonspect, et que son âge avancé ajoutait encore à cette disposition naturelle. il oublia que dans la guerre, pour obtenir des résultats brillans, et même pour prévenir de grands revers, il faut courir quelques chances hardies; et ayant reçu

de justes éloges pour ses mouvemens prudens et habiles depuis la bataille de Borodino jusqu'au combat de Malo-Yarowslavetz, il portait alors à l'extrême la prudence et la circonspection ; il voulut éviter une action générale, ou plutôt le risque d'être attaqué par toute l'armée française, quand il aurait certainement pu se fier d'abord à la chance, qui se réalisa, de la retraite de Napoléon, et ensuite au nombre de ses troupes et à la force de sa position. Ainsi, pendant que l'Empereur se retirait vers Borowsk et Vereia, route par laquelle il était venu, les Russes laissaient libre devant lui celle de Kalouga, qu'il avait voulu s'ouvrir en livrant, et en livrant en vain, le combat sanglant de Malo-Yarowslavetz. Favorisés pourtant par leurs nombreux essaims de cavalerie légère, les Russes furent informés du mouvement rétrograde de Napoléon long-temps avant qu'il pût avoir une connaissance certaine du leur ; et, en conséquence, ils manœuvrèrent sur leur gauche de manière à s'approcher de Wiazma et de Cjatz, points

par lesquels il fallait nécessairement que les Français passassent s'ils voulaient marcher sur Smolensk.

Le 27 octobre, Napoléon établit son quartier-général à Vereia : c'est là qu'il fut rejoint par Mortier et la partie de la jeune garde qu'il avait laissée en garnison au Kremlin.

Avant de quitter Moscou, les Français d'après l'ordre de Napoléon, se disposèrent à faire sauter l'ancien palais des czars.

Pour donner aux troupes le temps d'évacuer la ville, les artilleurs attachèrent de longues mèches aux poudres placées dans les caves, et n'y mirent le feu qu'à l'instant où le dernier rang de la colonne française sortait du palais. Les Français n'en étaient encore qu'à peu de distance quand l'explosion eut lieu. Elle détruisit une partie considérable du Kremlin, et fit périr en même temps un grand nombre de misérables que la soif du pillage y avaient attirés. Les troupes russes y entrèrent à la hâte, détruisirent les mines

qui n'avaient pas encore joué, et éteignirent le feu qui avait déjà pris aux bâtimens.

L'explosion terrible du Kremlin agita la terre comme un tremblement, et annonça à Napoléon, qui marchait alors contre Kutusoff, que ses ordres avaient été exécutés.

Napoléon à cette époque reçut des rapports tendant à confirmer l'opinion que l'armée russe était en mouvement sur Medyn, dans le dessein évident de couper l'armée française, ou du moins d'inquiéter son passage à Wiasma ou à Gjatz. Il ordonna donc que l'armée s'avançât sans perdre de temps vers cette dernière ville. Elle marchait divisée en trois corps. Napoléon était avec le premier; le second était commandé par le prince Eugène; le troisième, destiné à servir d'arrière-garde, était sous les ordres de Davoust, qui, par son amour de l'ordre et de la discipline militaire, devait réprimer la licence et le désordre inséparables d'une retraite. Il fut décidé qu'il y aurait un intervalle

d'une journée de marche entre les mouvemens de ces trois corps, afin d'éviter la confusion et de faciliter les moyens de se procurer des subsistances, ce qui mettait un délai de deux jours, ou de trois tout au plus, entre les opérations du premier corps et celles de l'arrière-garde.

Le 28 octobre, l'armée française revit Mojaïsk. Cette ville était encore remplie de blessés ; la plus grande partie fut emmenée. Napoléon dépassa cette ville de quelques werstes, et l'hiver commença.

L'hiver allait être notre plus cruel ennemi. Dès le 29, quelques soldats succombèrent au froid, à la fatigue, à la faim.

Chacun marchait, absorbé dans l'inquiétude et la douleur, quand quelques soldats, levant les yeux, jetèrent un cri. L'armée foulait le sol de Borodino, théâtre d'une grande bataille, qui offrait tant de souvenirs de la prouesse des Français et de la perte qu'ils avaient faite. Cette action, la plus sanglante des temps mo-

dernes, n'avait procuré aucun avantage proportionné aux vainqueurs. La possession momentanée de Moscou avait fait disparaître toutes les chances d'un résultat important, par la catastrophe qui l'avait suivie; et l'armée qui avait été victorieuse à Borodino s'éloignait de la scène de ses conquêtes, entourée de périls de toutes parts, et déjà pliant sous le faix des fatigues et des privations. Au couvent de Kolotskoi, qui avait été le plus grand hôpital des Français après la bataille, il se trouvait encore un grand nombre de blessés, quoique des milliers eussent péri faute de moyens pour les traiter, et par le manque d'une nourriture convenable; ceux qui avaient survécu se traînèrent à la porte, et tendirent leurs mains suppliantes à leurs camarades, qui continuaient leur pénible retraite. Par ordre de Napoléon, ceux qui étaient en état de supporter le transport furent mis sur les chariots des cantiniers; les autres furent laissés dans le couvent avec quelques prisonniers russes blessés, dont on espérait que la pré-

sence servirait de protection aux Français.

Plusieurs de ceux qui avaient ainsi été placés dans les chariots ne firent pas un bien long voyage. Les misérables à qui appartenaient ces voitures, chargées du pillage de Moscou, se débarrassèrent plus d'une fois du surcroît de fardeau qui leur avait été imposé, en s'arrêtant derrière la colonne de marche, dans quelque endroit désert, et en assassinant les malheureux qui leur avaient été confiés. C'est ainsi qu'une longue succession de calamités rend les hommes égoïstes, sauvages et barbares, et indifférens aux maux qu'ils causent, parce qu'ils peuvent à peine égaler ceux qu'ils endurent eux-mêmes.

Napoléon, avec sa première division de la grande armée, arriva à Gjatz. De Gjatz, il avança en deux marches jusqu'à Wiasma, où il fit une halte, afin de donner au prince Eugène et au maréchal Davoust le temps d'arriver : ce dernier était en arrière de cinq journées au lieu de trois seule-

ment, comme on l'avait calculé. Le 1er novembre, l'Empereur recommença sa pénible retraite, laissant cependant à Wiasma le corps de Ney pour renforcer et relever l'arrière-garde de Davoust, qu'il supposait devoir être épuisée par la fatigue. Il reprit avec sa vieille garde le chemin de Dorogobouje, ville vers laquelle il croyait que les Russes pouvaient bien se diriger pour le couper, et où il était très important de les prévenir.

Les dépouilles de Moscou, les anciennes armures, les canons et la grande croix d'Ivan, embarrassaient inutilement la marche de l'armée; ils furent jetés dans le lac de Semelin, comme des trophées qu'on ne voulait pas rendre et qu'on ne pouvait plus emporter. On fut aussi obligé alors de laisser en arrière une partie de l'artillerie, que les chevaux, manquant de fourrages, n'étaient plus en état de traîner. Les officiers, toutefois, prirent souvent sur eux la responsabilité de telles mesures; on n'osait pas toujours en ins-

truire Napoléon, qui, ayant fait ses premières armes dans le service de l'artillerie, avait, comme beaucoup d'officiers de ce corps, une sorte de respect superstitieux pour ses canons

---

CHAPITRE XII.

SOMMAIRE : Arrivée à Smolensk. — Grands froids. — Passage de la Bérézina.

Novembre 1812.

L'Empereur et l'avant-garde de son armée avaient marché jusqu'alors sans rencontrer aucune opposition. Les corps du centre et de l'arrière-garde n'avaient pas eu le même bonheur; ces deux divisions furent harcelées continuellement par des nuées de cosaques ayant avec eux une espèce d'artillerie légère, qui, montée sur des traîneaux et accompagnant tous leurs mouvemens, faisait pleuvoir les boulets

sur les colonnes françaises, tandis que les charges de cette cavalerie irrégulière forçaient souvent les Français à faire une halte pour se défendre en ligne ou se former en bataillon carré. Le passage des rivières dont on avait rompu les ponts, les chevaux et les cariots renversés en descendant leurs rives escarpées, et les gués marécageux où les hommes et les chevaux tombaient d'épuisement, venaient souvent encore ajouter à la confusion. Cependant les deux divisions n'ayant pas encore aperçu de troupes russes régulières, passèrent la nuit du 2 novembre dans une tranquillité trompeuse, à deux lieues de Wiazma, où Ney les attendait pour se joindre à elles.

Dans cette nuit fatale, Miloradowith, un des plus entreprenans et des plus actifs des généraux d'Alexandre, et que les Français avaient surnommé le Murat russe, arriva avec l'avant-garde des troupes régulières de Russie, soutenu par Platoff et plusieurs milliers de cosaques; il précédait Kutusoff et toute la grande armée russe.

Le vieux général russe, en apprenant que le plan de l'Empereur était de se retirer par Gjatz et Wiazma, imprima sur-le-champ à sa propre retraite un mouvement sur la gauche, et arriva de Malo-Yarowslavetz par des routes de traverse. Les Russes atteignirent le lieu de l'action au lever de l'aurore, traversèrent la ligne de marche du prince Eugène, et isolèrent son avant-garde, pendant que les cosaques fondaient comme un tourbillon sur les traîneurs et les bagages de l'armée, et les dispersaient sur la plaine.

Le vice-roi fut secouru par un régiment que Ney, quoique vivement pressé lui-même, lui envoya de Wiazma, et son arrière-garde fut dégagée par les efforts de Davoust, qui s'avança à la hâte. L'artillerie russe, supérieure en calibre à celle de France, et portant plus loin, manœuvra avec rapidité, en nourrissant une canonnade épouvantable à laquelle les Français n'avaient pas le moyen de répondre aussi vivement. Eugène et Davoust se défendirent avec bravoure et ha-

bileté ; cependant ils n'auraient pas été en état de maintenir leur terrain, si Kutusoff, comme on s'y attendait, se fût avancé en personne, ou eût envoyé un fort détachement pour soutenir son avant-garde.

Cette bataille, commencée à la pointe du jour, dura jusqu'à la nuit. Eugène et Davoust traversèrent alors rapidement Viazma, et, après avoir passé la rivière, s'établirent à la faveur de l'obscurité sur la rive gauche.

Cette journée avait été terrible. Soldats, officiers, généraux, avaient tous payé également de leur personne. Foudroyés par quatre-vingt pièces de canon, nos rangs avaient été éclaircis à un point effrayant : lorsque les bivouacs furent établis, on se compta : quatre mille morts ou blessés manquaient. On avait sauvé l'honneur, mais chaque régiment n'était plus qu'un bataillon, les bataillons des compagnies, les compagnies de faibles pelotons.

Tous les tacticiens s'accordent à dire que si Kutusoff avait envoyé des renforts

à Miloradowitch, ou qu'il eût forcé la ville de Wiazma, ce que le nombre de ses troupes lui permettait, les divisions du centre et de l'arrière-garde de Napoléon, comme probablement aussi les troupes commandées par Ney, auraient été coupées. Mais le vieux général se refusa aux conseils, aux prières, aux menaces même; déterminé qu'il était à éviter une action générale, et à maintenir seulement son avantage sur les Français par ses manœuvres, et alla placer son quartier-général à Krasnoi, laissant à Miloradowitch le soin de harceler l'arrière-garde des Français pendant leur retraite, en suivant la direction de la grande route. L'hettmann Platoff les prenant en flanc avec ses cosaques, saisisait toutes les occasions de les harasser.

C'est alors que le vice-roi reçut de Napoléon l'ordre de quitter la route directe de Smolensk, qui était celle que devaient suivre les corps de Davoust et de Ney, et de se porter vers le nord sur Dowkhowtchina et Poreczie, pour ap-

puyer le maréchal Oudinot, qn'on savait alore serré de très près par Vittgenstein, qui avait repris la supériorité dans le nord de la Russie. Obéissant à cet ordre, le vice-roi adopta la nouvelle direction qui lui était recommandée, et marcha sur Zasselie, poursuivi, surveillé et harcelé par son cortége ordinaire de Scythes. Il fut obligé de laisser derrière lui soixante-quatre pièces de canon, dont les ennemis qui le suivaient pas à pas, s'emparèrent bientôt, ainsi que de nombreux traîneurs.

Une immense nuée de cosaques ayant Platoff à leur tête, accompagna dans tous ses mouvemens le vice-roi et l'armée d'Italie. Quiconque s'écartait de la colonne était inévitablement leur proie. Eugène passa une nuit à Zasselie sans avoir éprouvé aucun échec; mais en s'avançant jusqu'à Dowhowtchina, les Français avaient à traverser le Wop, rivière que les pluies avaient enflée, et dont les rives escarpées étaient glissantes et gelées. Le vice-roi y fit passer son infanterie avec la plus grande

difficulté, mais il fut obligé d'abandonner encore aux cosaques vingt-trois pièces de canon. Les malheureux Italiens, mouillés de la tête aux pieds, furent forcés de passer toute la nuit au bivouac sur l'autre rive, et plusieurs y périrent. Combien d'entre eux, expirant si misérablement, durent se transporter par la pensée dans le doux climat de leur délicieuse patrie! Le lendemain, la colonne arriva à Dowkhowtchina, où l'on espérait trouver quelque soulagement; mais les Français y furent accueillis par une nouvelle nuée de cosaques, qui s'élancèrent de la ville avec de l'artillerie. C'était l'avant-garde des troupes qui avaient occupé Moscou, et qui se portaient alors vers l'orient.

Eugène attaqua vivement l'ennemi, et, malgré l'infériorité de ses forces, le culbuta et s'empara de la ville, où il s'établit pour la nuit. Mais, ayant perdu ses bagages et la plus grande partie de son artillerie, sa cavalerie étant entièrement détruite, il se trouva hors d'état de mar-

cher sur Witepsk pour soutenir Oudinot; quand même d'ailleurs il aurait été en communication avec lui, il n'aurait pu lui être d'aucun secours. Dans cette situation désespérée, le vice-roi résolut de rejoindre la grande armée. Il marcha donc sur Wlodimcrowa, et de là suivit, à travers mille périls, la direction de Smolensk.

L'Empereur avait fait halte à Stakawo, les 3 et 4 novembre, et il passa la nuit du 5 à Dorogobouje.

Le 6 novenbre fut le jour fatal où l'hiver de Russie se déclara dans toute sa rigueur.

Le soleil ne se montra plus, et le brouillard noir et épais, suspendu sur la colonne en marche, se changea bientôt en un déluge de neige qui tombant par gros flocons, glaçait et aveuglait en même temps les soldats. Toutefois, la marche continua tant bien que mal; les soldats, encouragés par l'exemple des chefs, redoublaient d'efforts, beaucoup s'engloutissaient cependant dans les ravins qui leur étaient cachés par la nouvelle face

que prenait la nature. Ceux qui se conformaient à la discipline et qui gardaient leur rangs avaient quelque chance d'être secourus ; mais dans la masse des traîneurs chacun ne songeait qu'à sa propre conservation ; les cœurs étaient endurcis et fermés à ce doux sentiment de compassion et de pitié que l'égoïsme de la prospérité fait quelquefois oublier, mais qui est bien plus sûrement étouffé par celui d'une grande infortune.

L'espérance d'atteindre Smolensk soutenait seule le courage de nos malheureux soldats : le nom de cette ville, répété de rang en rang, ranimait quelque peu leur ardeur ; il semblait que là ils dussent retrouver l'abondance et le repos.

Ce fut dans la matinée du 6 novembre, au moment où ces nuées chargées de frimas crevaient sur nos colonnes en marche, que Napoléon reçut la nouvelle de deux événemens de la plus haute importance : l'un était la singulière conspiration de Malet, si remarquable par le succès momentané qu'elle obtint, et par la ma-

nière également soudaine dont elle fut déjouée. La pensée de l'Empereur se reporta naturellement vers Paris. On vit briller son œil d'un rapide mouvement d'étonnement et de colère; mais bientôt il fut rappelé à sa situation présente par la nouvelle fâcheuse que Wittgenstein avait pris l'offensive, battu Saint-Cyr, occupé Polotsk et Witepsk, et reconquis toute la ligne de la Dwina. C'était un obstacle inattendu à sa retraite, et il s'efforça de l'écarter, en ordonnant à Victor de partir de Smolensk avec sa division, forte de trente mille hommes, et de repousser sur-le-champ Wittgenstein au-delà de la Dwina, ne calculant peut-être pas avec assez d'exactitude si les forces que son maréchal commandait suffisaient pour accomplir cette mission.

La même jour un convoi de vivres envoyé de Smolensk par le général Charpentier arriva au quartier-général. Bessières voulait s'en emparer, mais l'Empereur le fit passer sur-le-champ au maréchal Ney. « C'est à ceux qui se bat-

tent, dit-il, à manger avant les autres. » Il fit en même temps recommander à Ney « de se battre assez pour lui donner quelque séjour à Smolensk, où l'armée mangerait, reposerait et se réorganiserait. »

Enfin, on aperçut Smolensk depuis si long-temps désiré. A la vue de ses fortes murailles et de ses tours élevées, tous les traîneurs de l'armée, trois fois plus nombreux alors que ceux qui gardaient leurs rangs, se précipitèrent vers cette ville. Mais au lieu de s'empresser à les y recevoir, leurs concitoyens qui y étaient en garnison leur en fermèrent les portes avec effroi, car leur état de confusion et de désordre, leur attitude, leur aspect, leurs cris d'impatience, les faisaient ressembler à des bandits plutôt qu'à des soldats. Enfin, la garde impériale arriva : les portes lui furent ouvertes, et la foule entra à sa suite. On délivra des rations à la garde et au petit nombre de soldats qui avaient marché avec ordre ; mais parmi cette multitude de traîneurs qui ne pouvaient rendre aucun compte ni d'eux-

mêmes ni de leurs régimens, qui n'avaient avec eux aucun officier responsable, plusieurs périrent tandis qu'ils assiégeaient en vain les portes des magasins. Telle fut la distribution des vivres qu'on s'était promise. Quant au refuge, il n'en existait point. Smolensk, comme nous l'avons déjà dit, avait été brûlée par les Russes, et les soldats n'avaient pour se mettre à l'abri que de misérables hangars, appuyés sur des murs noircis qui subsistaient encore. Mais c'était au moins un asile et un lieu de repos, comparé au long bivouac de neige de l'armée depuis Moscou. La faim ayant forcé les traîneurs à se réunir sous leurs drapeaux, ils obtinrent enfin leur part dans la distribution régulière des rations, et une espèce d'ordre et de discipline commença à se rétablir dans la première division de la grande armée.

Le centre cependant, conduit par Davoust, qui avait laissé l'arrière-garde à Ney, continua à avancer de Wiazma à Dorogobouje; mais, en cet endroit, sa détresse fut portée à l'extrême, sous l'in-

fluence réunie du mauvais temps, de l'ennemi, et du découragement même de ces hommes, que la faim forçait à s'écarter de leurs drapeaux pour chercher en vain de quoi la satisfaire, et que leur faiblesse empêchait ensuite de rejoindre leurs rangs. Un grand nombre tombèrent entre les mains des paysans, qui les massacrèrent sans pitié.

L'arrière-garde, sous Ney, souffrit pourtant encore davantage; toutes les maisons avaient été brûlées avant le passage de ses troupes, et elles eurent d'autant plus à souffrir de la part des ennemis, que c'étaient les derniers Français sur lesquels ils pussent assouvir leur vengeance. Cependant Ney continua à déployer une résolution et une fermeté rares, et tout était peut-être perdu dans une scène générale de confusion, quand le maréchal, saisissant un mousquet pour encourager le peu de soldats qu'il put déterminer à tenir bon, réussit, contre l'espoir des Russes et contre toutes les craintes du désespoir français, à faire passer une partie

de son arrière-garde. Mais il perdit en cette funeste rencontre une grande partie de son artillerie, et un nombre considérable de soldats. Nous ne pouvons guère donner qu'une esquisse de la fatale retraite de Ney; partout il était harcelé par le même système de guerre qui fatiguait ses soldats et en diminuait le nombre; et chaque instant où ils pouvaient se dispenser de combattre, était nécessairement employé à avancer vers Smolensk. Ney approchait de cette ville le 13 novembre, quand il vit tout à coup les hauteurs sur sa gauche se couvrir d'une foule de fuyards en désordre, qu'une horde de cosaques poursuivait et massacrait à plaisir. Ayant réussi à repousser les cosaques, la première chose qu'il aperçut ensuite fut l'armée d'Italie, dont ces fuyards faisaient partie. Ce corps d'armée revenait de Dowkhowtchina pour se rendre à Smolensk, il était harcelé continuellement par les cosaques. Le passage du Wop avait fait perdre aux soldats leurs bagages, le peu de provisions qu'ils avaient, leur artillerie et

leur cavalerie ; ils gardaient pourtant leurs rangs avec régularité, et ce n'était que ceux qui s'en étaient écartés que les cosaques avaient dispersés.

Ces malheureux fuyards ne virent pas plus tôt l'armée de Ney, qu'ils coururent se ranger sous sa protection, et ils portèrent ainsi, dans les rangs du maréchal, la terreur à laquelle ils étaient en proie. Soldats et traîneurs, tous se précipitèrent vers le Dniéper, sur lequel était un pont qui fut bientôt encombré. Les Français firent une grande perte ; mais Eugène et l'infatigable Ney présentèrent enfin un front de défense, et repoussèrent les assaillans qui étaient revenus à la charge ; ils étaient si près de Smolensk, que Napoléon put leur envoyer des renforts et des rafraîchissemens pendant l'action. Enfin Ney et le vice-roi se débarrassèrent des ennemis qui les poursuivaient, et entrèrent dans Smolensk, où Davoust avait déjà trouvé un refuge.

L'armée de Napoléon était alors entièrement réunie ; il lui donna cinq jours

pour consommer les rares provisions qu'on pouvait trouver dans cette ville, et pour se préparer aux horreurs d'une nouvelle retraite; mais quoique ce délai fût indispensable, les mauvaises nouvelles qui continuaient d'arriver de toutes parts ne permettaient pas de prolonger cet intervalle de repos.

Il est maintenant nécessaire de rapporter, avec plus de détail, les événemens qui s'étaient passés sur les extrêmes flancs de la ligne de droite de Napoléon, où les Russes ayant reçu de nombreux renforts, avaient pris l'offensive, dans le dessein de communiquer entre eux et d'agir de concert pour couper la retraite de la grande armée.

Le 18 août, Saint-Cyr ayant battu Wittgenstein et pris Polotsk, la guerre avait langui de ce côté. L'armée française était établie dans un camp fortifié où l'on avait construit des baraques pour les soldats, et qu'on avait défendu par des retranchemens; mais pendant la guerre de partisans qu'il eut à soutenir pendant deux

mois, Saint-Cyr fit de grande pertes, tandis que l'armée de Wittgenstein fut plus que doublée par les recrues qui lui arrivèrent. Enfin le général Steingel, avec deux divisions de l'armée russe de Finlande, montant à quinze mille hommes, débarqua à Riga, et après quelques mouvemens contre Macdonald, qui n'eurent aucun résultat, il se mit en marche pour joindre Wittgenstein. Le général russe, ainsi renforcé, commença à prendre l'offensive.

Le 17 octobre les avant-postes français furent repoussés dans le camp retranché de Polotsk. Le 18, le camp même fut attaqué avec fureur, les redoutes qui le protégeaient furent prises et reprises plusieurs fois. Les Français en restèrent en possession, mais Saint-Cyr fut blessé, et sa situation devint très-précaire. En effet, le lendemain, 19 octobre, Wittgenstein renouvela son attaque sur la rive droite, tandis que Steingel, s'avançant sur l'autre rive, menaçait d'occuper Polotsk et

son pont, et d'enfermer ainsi Saint-Cyr dans son camp retranché.

Heureusement pour le général français, la nuit et un brouillard épais lui permirent de traverser la rivière, de passer sur la rive gauche et d'éffectuer ainsi une retraite que Steingel ne peut prévenir. Pour ajouter à la fâcheuse position de la petite armée française, la discorde éclata entre le général bavarois Wrede et Saînt-Cyr. Quand ce dernier eut été blessé, le commandement devait appartenir au Bavarois, mais les autres généraux français refusèrent de se soumettre à ce remplacement, et Saint-Cyr, malgré ses blessures, fut obligé de continuer les fonctions de général en chef. Wrede alors montra dans ses mouvemens une indépendance tout-à-fait inusitée dans un général auxiliaire, qui agissait de concert avec un maréchal français; et se séparant entièrement de Saint-Cyr, il se retira sur Vileika près Wilna, où il resta tout-à-fait dans l'inaction.

La divisision française aurait été cer-

tainement coupée si Victor, qui était alors à Smolensk avec une armée de vingt-cinq mille hommes, destinée à couvrir le pays, n'avait reçu l'ordre de Napoléon, daté du 6 novembre, pour aller renforcer Saint-Cyr, qui se trouva dès-lors en état de se défendre à forces à peu près égales contre Wittgenstein. Cependant Victor avait pour instructions de ne courir aucun risque inutile, mais de se tenir sur la défensive; c'était en grande partie sur cette armée, en effet, et sur celle de Schwartzenberg, que Napoléon comptait pour s'ouvrir un chemin dans sa retraite, et éviter d'être coupé avant d'avoir atteint les frontières de la Pologne.

Mais lorsque Wittgenstein, en présence même de Victor, eut pris Vitepsk et eut commencé à s'établir sur la Dwina, Napoléon chargea Oudinot, comme plus entreprenant, d'aller remplacer le duc de Bellune; et ordonna à Eugène de marcher de Wiazma sur Dowkhowtchina, pour renforcer cette armée. La marche d'Eugène fut rendue inutile, comme nous l'a-

vons déjà rapporté, par l'échec qu'il essuya lors du passage du Wop, et il fut forcé de se diriger vers Smolensk, où il arriva plus tard dans une situation déplorable.

Cependant Wittgenstein reçut des renforts, et non seulement il tint Oudinot complètement en échec, mais il avança graduellement vers Borizoff, et menaça d'effectuer dans cette ville, qui était sur la ligne directe de la retraite de Napoléon, sa jonction avec l'armée du Danube, qui marchait vers le nord, pour s'associer à ses opérations.

Cette armée, commandée par le général Tormasoff, avait été défaite le 12 août, à Gorodeczno, par les Autrichiens, sous Schwartzenberg, et par les Français, sous Régnier, elle s'était alors retirée au delà du Styr. Schwartzenberg, après ce succès, ne montra pas un désir bien vif de compléter le désastre de son ennemi, comme si l'Autriche, d'intelligence avec Alexandre, lui eût ordonné de ne combattre qu'autant qu'il le fallait absolument pour jouer

le rôle de général d'une armée auxiliaire.

Tandis que Tormasoff et Schwartzenberg se surveillaient l'un l'autre sur les bords du Styr, deux corps moins nombreux, de Russes et de Polonais faisaient des démonstrations hostiles dans le même pays. Le prince Bagration, en quittant les rives de la Dwina, n'avait pas retiré de ses environs toutes les troupes russes. Il avait laissé à Dobruisk une garnison considérable, qui avait été assiégée d'abord par la cavalerie française, sous Latour-Maubourg, et ensuite, quand Latour-Maubourg reçut ordre d'aller joindre Napoléon, par le général polonais Dombrowski. La place était défendue par un corps russe sous le général Ertell.

Les armées étaient ainsi occupées quand l'amiral Tchitchacoff, à qui la paix avec les Turcs permettait de quitter la Moldavie, s'avança vers la Volhinie avec cinquante mille hommes, dans le dessein d'agir de concert avec Tormasoff, Ertell et Wittgenstein, pour couper la retraite de Napoléon.

Le 14 septembre, cette importante jonction des armées de Tormasoff et de Tchitchacoff s'effectua ; et l'armée russe, portée à soixante mille hommes, devint supérieure à toutes les forces que les Français, les Autrichiens et les Polonais pouvaient lui opposer. Elle passa le Styr, et s'avança vers le grand-duché de Varsovie, tandis que Schwartzenberg, non sans quelque perte, se retirait sur les bords de Bug. Ceux qui le poursuivaient auraient pu le presser encore plus activement, sans l'arrivée du prince Czernicheff, aide-de-camp de l'Empereur Alexandre, qui, escorté par un corps de cosaques d'élite, apportait de nouveaux ordres à Tormasoff et Tchitchacoff.

Le premier fut chargé de se rendre à la grande armée pour y prendre le poste qu'y avait occupé auparavant le prince Bagration; et le commandement de l'armée réunie en Volhinie fut confié à l'amiral Tchitchakoff, qui, à en juger par les événemens subséquens, ne paraît pas s'être montré digne d'un com-

mandement d'une si haute importance.

En vertu des ordres qu'il avait reçus, Tchitchakoff s'avança contre Schwartzenberg, sur qui Napoléon comptait pour couvrir sa retraite, dès que ses troupes disloquées et diminuées se seraient approchées de la Pologne; mais lorsque Tchitchakoff se montra en force, cette armée franco-autrichienne, ou plutôt austro-saxone, après quelques escarmouches, se retira derrière le Bug. L'amiral laissa le général Sacken pour observer Schwartzenberg et Regnier, et les tenir du moins en échec, tandis qu'il rétrograderait lui-même vers la Bérésina, où il espérait être en état d'intercepter l'Empereur.

Tchitchakoff réussit, le 14 novembre, à occuper Minsk. Le comte Lambert, un des généraux de Tchitchakoff, marcha sur Borizoff, situé sur la Bérésina, précisément au point où il était probable que Napoléon voudrait en affectuer le passage. Le vaillant général polonais Dombrowski s'empressa de courir à la défense d'une place dont la perte devait compro-

mettre particulièrement la sûreté de l'Empereur.

L'action commença vers le point du jour : le 21 novembre, et après un combat sérieux, Lambert s'empara de Borizoff. Ce combat coûta à Dombrowski huit pièces de canon et deux mille cinq cents prisonniers. L'amiral Tchitchakoff établit dans cette ville son quartier-général, conformément aux instructions du plan combiné des opérations ultérieures.

Tandis que Tchitchakoff s'avançait du côté de l'est vers sa destination, Sacken, qu'il avait laissé en Volhinie, sentant l'importance du service dont l'amiral était chargé, faisait tous ses efforts pour concentrer sur lui-même toute l'attention de Schwartzenberg et de Régnier. Il réussit complètement dans ce projet hardi. Comme les forces des généraux autrichiens et français étaient séparées, Sacken marcha contre Régnier, qu'il fut même sur le point de surprendre. Heureusement pour Régnier, le général autrichien n'osa pas se dispenser de venir à son secours,

Schwartzenberg, amenant un renfort considérable, arriva presque à l'instant où sa présence aurait dû écraser Sacken, qui, ignorant que les Autrichiens fussent si près, avait engagé, le 15 novembre, une action sérieuse avec Régnier près de Wolkowitz. Le général russe éprouva une grande perte, et fit sa retraite avec difficulté ; cependant il concentra son armée, et continua à se retirer de point en point sur la position de Brzest, d'où il avait commencé à avancer. Son but était atteint; il avait attaqué Schwartzenberg. Ce général ne voyait pas ou ne voulait pas voir les mouvemens de l'ennemi, qui préparaient les scènes décisives qui allaient se passer sur les rives de la Bérésina.

Alors Napoléon était, avec les malheureux restes de sa grande armée, au milieu des ruines de la ville incendiée de Smolensk, dans laquelle il ne pouvait demeurer, quoique réduit, pour en sortir, à des ressources presque désespérées. La grande armée russe l'attendait en flanc

pour attaquer ses colonnes à leur premier mouvement; et s'il échappait à l'ennemi, toutes les villes de la Pologne qu'il avait en front, et où des approvisionnemens avaient été placés pour ses troupes, étaient au pouvoir des Russes; enfin les deux grandes armées de Tchitchakoff et de Wittgenstein étaient en position sur la Bérésina pour intercepter sa marche. Enfermé entre ceux qui étaient à sa poursuite et ceux qui l'attendaient au passage pour le forcer à rebrousser chemin, dépourvu de cavalerie pour résister aux hordes de cosaques qui le harcelaient partout, n'ayant que peu d'artillerie à opposer à celle des Russes, il ne pouvait plus voir de chances de salut que dans la bravoure désespérée de ses soldats, dans l'âme énergique de ses généraux, et dans les ressources de son génie puissant.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

